



Philip K. Dick

Sur le territoire
de Milton Lumky



PHILIP K.
DICK

Sur le territoire de Milton Lumky

ROMAN

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle D. Philippe
Traduction révisée par Sébastien Guillot*



Titre original :
IN MILTON LUMKY TERRITORY

The Estate of Philip K. Dick. 1985

Pour la présente traduction
© Éditions J'ai lu. 2012

Avant-propos de l'auteur

Voici un livre extrêmement drôle, et bon, par-dessus le marché ; les aventures qu'il narre arrivent à des vrais gens, qui prennent vie au fil de la lecture. Et tout est bien qui finit bien. Qu'est-ce qu'un auteur peut dire ou offrir de mieux ?

Au coucher du soleil, un air âcre en provenance du lac vint souffler dans les rues désertes de Montario, dans l'Idaho. Des nuées de mouches jaunes aux ailes effilées l'accompagnaient, s'écrasant contre les pare-brise des autos en circulation. Les conducteurs s'efforçaient de les chasser à coups d'essuie-glaces. Tandis que les réverbères commençaient à illuminer Hill Street, les magasins fermèrent un à un jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les drugstores d'ouverts, un à chaque bout de l'agglomération. Le cinéma Louxor, lui, n'ouvrait ses portes qu'à 18 h 30. Les nombreux cafés ne faisaient pas partie de la ville à proprement parler ; ouverts ou fermés, ils appartenaient à la nationale 95 qui empruntait Hill Street.

Le train de nuit de l'Union Pacific, qui reliait Portland à Boise, fit son apparition dans un concert de sifflements et de bruits de ferraille, glissant sur la plus septentrionale des quatorze voies ferrées parallèles. Il ralentit sans s'arrêter à hauteur du passage à niveau de Hill Street jusqu'à ce que la voiture des postes se confonde avec les entrepôts de brique situés en bordure de voie, structure métallique vert foncé quasi immobile. À ses portes ouvertes étaient suspendus deux cheminots en combinaison rayée, les mains ballantes. Enveloppée dans une veste matelassée pour se protéger du froid, une femme entre deux âges s'avança sur le trottoir et, d'un geste expert, tendit un paquet de lettres à l'un des cheminots.

La sonnerie retentit, et le feu rouge clignota interminablement après que la dernière voiture du convoi eut disparu hors de vue.

Au comptoir de son drugstore, M. Hagopian mangeait un petit steak haché frit garni de haricots verts en boîte en parcourant un exemplaire du *Confidential* emprunté au présentoir de l'entrée. À 18 heures, les clients lui laissaient enfin

quelque répit. Il s'installa de manière à avoir une vue sur la rue. Si quelqu'un entrait, il comptait s'arrêter de manger et s'essuyer la bouche et les mains avec une serviette en papier.

Au loin, courant et pirouettant pour mieux repartir à reculons, le nez en l'air, surgit un petit garçon coiffé d'une toque de Davy Crockett. Comme le même traversait la rue en décrivant des cercles, M. Hagopian se rendit compte qu'il se dirigeait vers le drugstore.

Les mains dans les poches, le gosse pénétra dans la boutique avec raideur et fonça aussitôt vers les sucreries, toutes mélangées sous l'étiquette : « 3 pour 25 cents. » M. Hagopian poursuivit son repas et sa lecture. Finalement, le gamin porta son choix sur une boîte de Milk Duds, un paquet de M&M's et une barre Hershey.

« Fred », appela M. Hagopian.

Son fils écarta le rideau de l'arrière-boutique et sortit s'occuper du garçon.

À 19 heures, M. Hagopian dit à son fils Fred : « Tu ferais mieux de rentrer à la maison. Il n'y a pas grand monde ce soir ; pas la peine qu'on soit deux ici. (Cette pensée le mit d'une humeur de dogue.) Personne d'important ne va se pointer pour acheter quelque chose à cette heure-ci.

— J'ai envie de rester un peu, objecta Fred. De toute façon, je n'ai rien d'autre à faire. »

Le téléphone sonna. C'était Mme de Rouge, de Pine Street, qui voulait qu'on lui prépare une ordonnance. M. Hagopian sortit son registre et, en contrôlant le numéro, vit qu'il s'agissait de pilules analgésiques. Il lui promit que Fred viendrait les lui porter vers 20 heures.

Pendant qu'il préparait le médicament – des gélules de codéine –, la porte du drugstore s'ouvrit, et un jeune homme vêtu d'un costume-cravate franchit le seuil. Il avait un nez aquilin, une peau de roux, et des cheveux coupés ras ; à ces deux traits, ainsi qu'à son sourire, M. Hagopian le reconnut aussitôt. Il avait de belles dents blanches bien implantées.

« Je peux vous aider, m'sieur ? lui demanda Fred.

— Je jette juste un coup d'œil pour l'instant », répondit le nouveau venu qui, mains dans les poches, se mit à déambuler vers les présentoirs de revues.

Je me demande bien pourquoi il n'a pas mis les pieds ici depuis une éternité, se dit M. Hagopian. *Il venait tout le temps avant. Depuis qu'il est gosse. Est-ce qu'il aurait pris ses quartiers chez Wickley ?* À cette idée, le vieil homme ressentit une colère grandissante. Il en termina avec les gélules de Mme de Rouge, les glissa dans un flacon et s'approcha du comptoir.

Le jeune homme, Skip Stevens, avait apporté à Fred un exemplaire de *Life*, et il cherchait de la monnaie dans la poche de son pantalon.

« Vous voulez autre chose, m'sieur ? » s'enquit Fred.

M. Hagopian s'apprêtait à aborder Skip Stevens, mais celui-ci se pencha alors vers Fred et lui dit à voix basse : « Oui, je voudrais aussi une boîte de Troyens. » M. Hagopian eut le tact de se détourner pour s'affairer le temps que Fred ait enveloppé la boîte de préservatifs et enregistré la vente sur sa caisse.

« Merci, m'sieur », fit Fred du ton professionnel qu'il employait chaque fois que quelqu'un achetait des préservatifs. En s'éloignant du comptoir, il adressa un clin d'œil à son père.

Son magazine sous le bras, Skip se dirigea vers la porte, très lentement, en inspectant revues et étagères pour bien montrer qu'il ne se sentait pas intimidé. M. Hagopian le rattrapa. « Ça fait un bout de temps qu'on t'a pas vu. (Sa voix chevrotait d'indignation.) J'espère que vous allez bien, toi et tes parents.

— Tout le monde va bien, répondit Skip. Ça fait deux mois que je ne les ai pas vus. J'habite à Reno à présent. J'ai un travail là-bas.

— Oh, fit M. Hagopian sans le croire. Je vois. » Fred inclina la tête, tout ouïe.

« Tu te rappelles Skip Stevens ? » lança M. Hagopian à son fils.

— Ah ouais, dit Fred. Je ne vous avais pas reconnu. (Il hocha la tête.) Ça fait des mois qu'on ne vous a pas vu.

— Je suis installé à Reno maintenant, expliqua Skip. C'est la première fois que je passe à Montario depuis avril.

— Je me demandais pourquoi on ne vous voyait plus, fit Fred.

— Ton frère est toujours étudiant dans l'Est ? demanda M. Hagopian.

— Non, répondit Skip. Il a fini ses études, maintenant. Il s'est marié. »

Ce gamin ne vit pas à Reno, se dit M. Hagopian. Il a juste honte d'avouer la vraie raison pour laquelle il ne vient plus chez moi.

Skip se balançait d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise. À l'évidence, il lui tardait de s'en aller.

« Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? s'enquit Fred.

— Je suis acheteur, répondit Skip.

— Quel genre d'acheteur ?

— Pour la CAC, dit-il.

— La télévision ? intervint M. Hagopian.

— La Centrale d'Achat des Consommateurs, précisa Skip.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une sorte de grand magasin. C'est un nouvel établissement situé sur la nationale 40, entre Reno et Sparks.

— Je connais, affirma Fred avec un drôle d'air. Un type de passage m'en a parlé. (Puis, à l'attention de son père :) C'est une de ces maisons de discount. »

Dans un premier temps, le vieux ne comprit pas. Et puis ce qu'il avait entendu dire à propos des maisons de discount lui revint en mémoire. « Voudrais-tu par hasard faire disparaître les détaillants ? » tonna-t-il à l'adresse de Skip.

Ce dernier rougit aussitôt. « Ça ne diffère en rien d'un supermarché. Nous achetons en masse, et le consommateur profite des économies ainsi réalisées. C'est comme ça que Henry Ford procédait : la production de masse.

— Ce n'est pas comme ça qu'on fait en Amérique, protesta M. Hagopian.

— Bien au contraire, insista Skip. Ça garantit un meilleur niveau de vie en supprimant les frais généraux et les intermédiaires. »

M. Hagopian regagna son comptoir. « Mme de Rouge a besoin de son calmant », dit-il à son fils. Il lui tendit le flacon, que Fred lui prit des mains. « Je le lui ai promis avant 8 heures. »

Il n'avait pas envie de continuer à discuter avec Skip Stevens. La concurrence des Chinois et des Japonais était déjà suffisamment rude. À ses yeux, ces nouvelles sociétés de discount semblaient pires encore ; elles feignaient d'être américaines – elles avaient des enseignes au néon, faisaient de la publicité, disposaient de parkings, et à moins de savoir de quoi il s'agissait on pouvait facilement les prendre pour des supermarchés. Il ignorait qui se cachait derrière. Personne n'avait jamais vu les propriétaires des magasins discount. En fait, lui-même n'avait jamais vu un seul de leurs magasins.

« On n'empiète pas sur votre clientèle, fit remarquer Skip tout en suivant Fred, qui allait emballer la commande de Mme de Rouge. Qui irait faire ses courses à huit cents kilomètres d'ici, même pour de gros articles comme du mobilier ? »

M. Hagopian remplissait une étiquette pendant que son fils faisait le paquet.

« De toute façon, reprit Skip, il n'y en a que dans les grandes villes. Ce bled n'est pas assez important. Boise, à la rigueur... »

Ni Fred ni son père n'émirent de commentaire. Fred enfila son manteau, prit l'étiquette rédigée par son père et sortit du drugstore.

Le vieux s'affaira à trier les divers articles livrés dans la journée. Bientôt, la porte se refermait derrière Skip Stevens.

Tandis qu'il roulait dans les rues résidentielles sans lumière de Montario, sur le simple gravillon qui leur servait de revêtement, Bruce Stevens songeait au vieil Hagopian, qu'il avait côtoyé de temps à autre sa vie durant. Des années auparavant, le vieux l'avait arraché à ses illustrés et jeté à la porte du drugstore. Hagopian avait rongé son frein pendant des mois, à regarder les enfants entassés derrière l'étagère des bouteilles de pétrole bouquiner *Tip Top Comics* et *King Comics* sans rien acheter ou presque. Puis il avait pris sa décision et rabroué le premier gosse qui s'était représenté chez lui. C'était tombé sur Bruce Stevens, Skip Stevens à l'époque, à cause de sa bouille ronde pleine de taches de son et de ses cheveux roux. Le vieux l'appelait encore « Skip ». *Quel monde de merde*, se dit Bruce en regardant les maisons. *Je l'ai fait enrager, et il m'en*

veut toujours. Ça m'étonne qu'il n'ait pas appelé la police quand j'ai acheté la boîte de préservatifs.

Mais la colère qu'avait affichée le vieil homme en apprenant qu'il travaillait pour un magasin discount de Reno ne le préoccupait guère ; il connaissait bien les petits commerçants. Ils avaient eu la même réaction lorsque les premiers supermarchés avaient ouvert juste après la Deuxième Guerre mondiale. Et, à certains égards, leur animosité l'enchantait. Elle prouvait que les gens commençaient bel et bien à se fournir dans les magasins discount ou, du moins, à connaître leur existence.

C'est l'avenir, se répétait-il une fois encore. Dans dix ans, personne ne s'amusera plus à acheter des lames de rasoir un jour, et du savon le lendemain ; tout le monde fera ses courses une fois par semaine dans un endroit où on peut trouver de tout, depuis les disques jusqu'aux voitures.

Mais il lui vint alors à l'esprit qu'il n'avait pas acheté sa boîte de préservatifs à Reno, mais ici, dans un petit drugstore, au prix fort. À vrai dire, il ne savait même pas si la société de discount pour laquelle il travaillait avait des préservatifs en stock.

Ainsi qu'un magazine, ajouta-t-il intérieurement. Destiné à dissimuler ses véritables intentions. Il se sentait gêné chaque fois qu'il achetait des préservatifs. L'employé derrière son comptoir lui donnait toujours du fil à retordre. En laissant tomber la petite boîte de métal de sorte que les gens jettent un coup d'œil dessus. Ou en criant depuis l'autre bout du magasin : « Lesquels voulez-vous, des Troyens ou... », peu importait l'autre marque. Des Cheiks ou autre chose. Depuis ses 19 ans, lorsqu'il avait commencé à se munir de préservatifs, il était resté fidèle aux Troyens. *C'est ça l'Amérique, se disait-il. On achète une marque, on connaît son produit.*

Son escapade depuis Reno devait se terminer à Boise, mais en traversant sa ville natale, Bruce avait décidé d'y faire étape et peut-être de passer voir une fille avec qui il était sorti l'année précédente. Il pourrait facilement reprendre la route le lendemain matin ; par la nationale 95, Boise ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres au nord-est. Et si les choses ne se

passaient pas comme prévu, il pourrait toujours poursuivre sa route le soir même.

Il avait 24 ans. Il aimait sa place à la CAC, laquelle ne payait pas trop – environ 300 dollars par mois – mais lui donnait l'opportunité de parcourir les routes dans sa Mercury 55, de rencontrer des gens et de marchander avec eux, de mettre son nez dans divers établissements, poussé par sa soif inextinguible de découverte. En plus, il aimait bien son patron, Ed von Scharf, qui arborait une grosse moustache noire à la Ronald Colman et avait été sergent d'infanterie de marine pendant la Deuxième Guerre mondiale, quand Bruce avait 8 ans.

Par-dessus tout, il appréciait de vivre seul dans son appartement de Reno, loin de ses parents, loin d'une ville essentiellement agricole, en plein cœur d'un État producteur de pommes de terre qui avait inscrit sur ses routes : « Ne jouez pas aux manepyros », ce qui signifiait : « Ne jouez pas aux pyromanes ». Cela avait le don de l'exaspérer chaque fois qu'il tombait dessus. Depuis Reno, il pouvait facilement franchir les Sierras pour se rendre en Californie, ou bien partir dans l'autre sens, vers Salt Lake City, à supposer que cela en vaille la peine. L'air du Nevada était plus pur, dégagé de cet épais brouillard nauséabond qui s'étendait sur Montario, y transportant les mouches que Bruce avait piétinées et inhalées durant toute sa vie.

Capot, garde-boue, pare-chocs et pare-brise de sa voiture étaient présentement constellés de centaines de ces mêmes mouches écrasées. Elles avaient encrassé le radiateur. Leurs petits corps velus pointillaient son champ de vision, ce qui ne facilitait guère sa recherche de la maison de Peg.

Il finit par la reconnaître à sa grande pelouse, à sa véranda et à l'arbre qui trônait devant. Il y avait de la lumière. Et plusieurs voitures étaient stationnées à proximité.

Après s'être garé, il monta sur la véranda pour sonner. De la musique et des éclats de voix lui parvenaient distinctement de l'intérieur. *Tiens donc*, se dit-il en appuyant sur la sonnette.

La porte s'ouvrit à la volée. Peg le reconnut, leva les mains dans un halètement, puis s'écarta pour le faire entrer. « Quelle surprise ! Un revenant ! »

Un groupe de personnes étaient assises un verre à la main dans le séjour, occupées à écouter un disque de Johnny Ray sur le phonographe. Trois ou quatre hommes, et autant de femmes.

« Je suppose que j'aurais dû téléphoner, murmura-t-il.

— Mais non, dit-elle, tu sais bien que tu es le bienvenu. » Son petit minois rond et lisse rayonnait. Elle avait un corsage orange et une jupe noire, les cheveux bouffants et soyeux. Bruce la trouvait très jolie, il avait envie de l'embrasser. Mais comme certains invités tendaient le cou pour accueillir le nouveau venu d'un sourire timide, il n'en fit rien. « Tu viens d'arriver ? s'enquit-elle.

— Oui, répondit-il. Je suis sur la route depuis 7 heures du matin. J'ai bien roulé. Cent kilomètres heure de moyenne.

— Tu dois être crevé. Tu as dîné ?

— J'ai fait une halte vers 5 heures. Je n'ai jamais beaucoup d'appétit quand je suis au volant.

— Mais tu dois avoir faim maintenant. » Tournant le dos au séjour, elle l'entraîna dans le couloir en direction de la cuisine. Sur l'égouttoir en céramique étaient entassés un bol de glaçons, des bouteilles de *ginger ale*, des bières, de l'écorce de citron et une bouteille entière de bourbon bon marché. « Laisse-moi te préparer quelque chose de chaud, lui dit-elle en ouvrant le réfrigérateur. Je sais que tu ne prends qu'un sandwich et un milk-shake quand tu conduis. Je m'en souviens. » Elle entreprit de sortir divers plats pour les poser sur la table.

« Sincèrement, fit-il. Écoute. (Il l'arrêta.) Il faut que je file. Je dois me rendre à Boise. J'ai une affaire à régler là-bas demain.

— Ça marche, ton boulot ?

— Pas mal.

— Suis-moi dans l'autre pièce, je vais te présenter à mes invités.

— Je suis trop fatigué.

— Ça ne te prendra que quelques minutes. Ils t'ont vu entrer. Ce sont juste des amis de passage à la maison. Nous avons dîné à Boise, dans un restaurant chinois. Nouilles, canard, *pork chow mein*. Ils m'ont raccompagnée.

— Je ne veux pas m'imposer.

— Ne joue pas les martyrs. Tu aurais dû téléphoner. » Après avoir refermé le réfrigérateur, elle s'approcha de lui, les bras tendus, l'autorisant à l'étreindre et à l'embrasser. « Tu sais depuis combien de temps on n'a pas passé un moment ensemble ? Je peux peut-être me débarrasser d'eux. De toute façon, ils ne tarderont probablement pas à partir. Reste encore un peu, je vais me débrouiller pour leur faire comprendre qu'il faut que je me lève tôt demain matin.

— Non », dit-il. Mais il se laissa néanmoins ramener dans le séjour. Elle avait raison ; il s'était écoulé un bon bout de temps depuis la dernière fois et, durant les huit ou neuf mois qu'il avait passés à Reno, il n'avait pas fréquenté de fille suffisamment longtemps pour la connaître aussi bien que Peg. Résultat : pendant tous ces mois, il était resté chaste. Aussi, après l'avoir embrassée, après avoir senti ses petits doigts moites sur son poignet, commençait-il à faiblir. C'était une chose de ne rien faire, c'en était une autre d'avoir la tentation devant soi, à portée de main.

D'un coup d'œil, il reconnut les présents comme étant des employés de l'immeuble où Peg travaillait. Ils avaient cet aspect frêle des sédentaires, et en même temps ce que lui appelait « la marque de l'Idaho ». Par là il entendait une espèce de lenteur. Un laps de temps entre l'audition et la compréhension, un intervalle mesurable. En les observant, il pouvait suivre le processus graduel de leurs réactions. Leur embarras était frappant. Même les choses les plus simples devaient être ruminées ; quant aux difficiles – eh bien, elles n'atteignaient jamais l'Idaho et ne l'atteindraient jamais. Il n'y avait donc aucun problème.

« Je vous présente Bruce Stevens, lança Peg à la cantonade. Il arrive de Reno ; il a passé la journée sur la route. »

Le temps qu'elle l'ait présenté à la dernière personne, il avait déjà oublié le nom de la première. Et le temps qu'elle lui serve un verre, du bourbon avec des glaçons, il les avait tous oubliés. Ils s'étaient remis à écouter le phono ; ça n'avait donc guère d'importance. Une conversation était en cours, quelque chose en rapport avec les tentatives russes d'atteindre la Lune et la vie

sur d'autres planètes. Bruce s'installa avec son verre, le plus près possible de Peg.

Les frêles employés sédentaires poursuivirent leur bavardage comme si de rien n'était. Lui gardait les yeux rivés sur Peg en sirotant son verre. Sur ces entrefaites, la porte de la salle de bains s'ouvrit à l'autre bout de la maison, et une femme déboucha du couloir pour pénétrer dans le séjour. Il ne l'avait pas encore vue, même si de toute évidence elle s'était trouvée là avant son arrivée. Levant les yeux, il vit une brune plus âgée, très séduisante, avec une écharpe blanche autour du cou et de grands anneaux aux oreilles. Dans un tourbillon de jupe, elle se jucha sur l'accoudoir du canapé, ce qui lui permit de constater qu'elle portait des sandales. Ses jambes étaient nues. Elle lui sourit.

« Je viens d'arriver, dit-il.

— Oh, Susan, fit Peg en s'animant. Susan, je te présente Bruce Stevens. Bruce, je veux absolument que tu rencontres Susan Faine. »

Il la salua.

« Bonsoir », dit Susan Faine. Ce fut le seul mot qu'elle prononça. Baissant vivement la tête, elle se mêla à la conversation des autres comme si elle n'avait jamais quitté la pièce. Bruce regardait la manière dont ses cheveux attachés en queue-de-cheval se balançaient d'un côté à l'autre. Elle portait une ceinture de cuir par-dessus sa longue jupe, très large, avec une boucle qui paraissait en cuivre, ainsi qu'un pull noir. Une broche d'argent était épinglée sur son épaule droite. À force de la scruter, il décida qu'elle était d'origine mexicaine. De même que ses sandales aussi, sans doute. Plus il la détaillait, et plus il la trouvait séduisante.

« Susan vient de rentrer de Mexico, lui murmura Peg à l'oreille. Elle a divorcé là-bas.

— Ah ouais, fit-il en hochant la tête. Ça alors ! »

Il ne la quittait pas des yeux, tenant son verre en l'air de façon à sembler – du moins l'espérait-il – examiner celui-ci. Ses mains donnaient une impression de force, de compétence, ce qui amena Bruce à supposer qu'elle exerçait un métier manuel. Il apercevait les bretelles de son soutien-gorge sous son pull

noir ; quand elle se penchait en avant, une bande de dos nu apparaissait entre le haut de sa jupe et son haut.

Elle tourna soudain la tête, consciente d'être observée. Elle le fixa avec une telle intensité qu'il ne put le supporter ; il cessa de la dévisager et détourna les yeux d'un air absent, sentant en même temps le feu lui monter aux joues. Puis elle se remit à discuter avec les gens assis sur le canapé.

« Mademoiselle ou madame ? s'enquit-il auprès de Peg.

— Qui ?

— Elle, fit-il en désignant Susan Faine de son verre.

— Je viens de te dire qu'elle était divorcée.

— C'est vrai, reconnut-il. Je m'en souviens maintenant. Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ?

— Elle s'occupe d'une boîte de location de machines à écrire, répondit Peg. Elle fait aussi de la dactylographie et de la polycopie. Elle travaille pour nous. » Par *nous*, elle entendait le cabinet d'avocats qui l'employait comme secrétaire.

« Tu parles de moi ? intervint Susan Faine.

— Oui, répondit Peg. Bruce me demandait ce que tu faisais.

— J'ai cru comprendre que vous veniez de rentrer de Mexico, dit Bruce.

— Oui, acquiesça Susan Faine, mais ça n'a rien à voir avec ce que je fais. » Les autres se mirent aussitôt à rire. « Pas à proprement parler, ajouta-t-elle. Malgré tout ce qu'on pourrait vous raconter. »

Sur ces mots, elle sauta de l'accoudoir du canapé et partit vers la cuisine, son verre vide à la main. L'un des maigrichons se leva pour la suivre.

Je la connais. Je l'ai déjà vue quelque part, songeait Bruce *tout en sirotant son verre*.

Il essaya de se rappeler où.

« Tu ne veux pas que je te débarrasse de ton manteau ? lui proposa Peg.

— Merci », dit-il. Absorbé dans ses pensées, il posa son verre, se leva et déboutonna son pardessus. Comme elle prenait celui-ci pour l'emporter dans la penderie de l'entrée, il lui emboîta le pas. « J'ai l'impression de connaître cette femme, lui confia-t-il.

— Vraiment ? » Alors que Peg enfilait le pardessus sur un cintre, il se produisit le genre de choses qu'aucun homme ne peut prévoir et que seul un petit nombre peut assumer. Le sac du drugstore Hagopian qui contenait la boîte de Troyens tomba sur le tapis.

« Qu'est-ce que c'est ? fit Peg en se baissant pour ramasser l'objet. C'est si petit. »

Comme de bien entendu, Fred Hagopian avait emballé la boîte de telle manière qu'elle sorte facilement du sac, pour s'offrir à tous les regards. Une expression inquiétante, glacée, se peignit aussitôt sur la figure de Peg. Sans un mot, elle remit la boîte dans son sac, puis le sac dans la poche du pardessus. « Eh bien, je vois que tu es venu équipé », siffla-t-elle en refermant la porte de la penderie.

Bruce regretta aussitôt de ne pas avoir poussé jusqu'à Boise.

« Tu as toujours été si optimiste, poursuivit Peg. Mais ça se garde, pas vrai ? Je veux dire, ils sont bons longtemps. » Une fois de retour dans le séjour, elle lui lança par-dessus son épaule : « Ça m'embêterait que tu aies gâché ton investissement.

— De quel investissement parlez-vous ? » demanda une des silhouettes insipides depuis le canapé.

Ni lui ni Peg ne répondirent. Et cette fois, Bruce ne se donna pas la peine de s'asseoir à ses côtés. C'était certainement sans espoir désormais. Il sirota donc son verre en cherchant une excuse pour s'en aller.

Ladite excuse se présenta presque aussitôt. Un petit employé chauve assis en face de lui se leva du canapé et déclara qu'il devait prendre le bus pour rentrer.

Bruce se leva à son tour. « Je peux vous déposer. De toute façon, je dois filer sur Boise. »

Personne ne protesta. Peg esquissa un signe de tête en guise d'au revoir et disparut dans la cuisine pendant que lui et M. Muir quittaient la maison.

Une fois à Boise, ils mirent du temps à localiser la rue de M. Muir. Ne conduisant pas, celui-ci n'avait pas le sens de l'orientation. Après l'avoir enfin déposé, Bruce regagna la nationale pour trouver un motel. Mais au moment même où il distinguait un établissement passable, il s'aperçut qu'il avait oublié son pardessus dans la penderie de chez Peg. Sa honte le lui avait fait rayer de son esprit.

Dois-je retourner le chercher ? se demanda-t-il.

Ou pas ?

S'arrêtant en bord de route, il consulta sa montre. 21 heures passées. Il serait la demie passée le temps qu'il retourne à Montario. Valait-il mieux attendre le lendemain ? Il allait en avoir besoin : impossible de se présenter à son rendez-vous d'affaires sans son pardessus.

Le lendemain, décida-t-il, Peg allait partir de bonne heure au travail. S'il la manquait, il ne reverrait plus jamais son pardessus.

Après avoir remis le moteur en marche, il effectua un demi-tour et repartit dans la direction d'où il était venu.

Les autos précédemment garées devant la villa de Peg avaient disparu, et les lumières étaient éteintes. La maison,

obscur et fermée, semblait déserte. Bruce s'élança dans l'allée menant à la véranda et sonna.

Personne ne répondit.

Bruce appuya à nouveau sur la sonnette. D'expérience, il savait que personne, même à Montario, ne se couchait à 21 h 30. Sans compter que la compagnie ne pouvait s'être dispersée aussi vite. Ils devaient tous être allés ailleurs, chez quelqu'un d'autre. Ou du côté de Hill Street, pour une raison ou une autre : un casse-croûte, une bière dans un bar ou Dieu sait quoi...

Quoi qu'il en soit, son pardessus se trouvait à l'intérieur. La porte étant fermée à clé, il suivit l'allée familière et franchit la grille pour passer par-derrière. La fenêtre de la buanderie restait toujours entrouverte ; il s'en souvenait. Il réussit à l'ouvrir en appuyant une caisse contre le mur, puis à se faufiler à l'intérieur, les mains en avant ; pour atterrir sur le sol de la buanderie.

Une lumière le guidait – celle de la salle de bains. Il se dirigea vers la penderie, l'ouvrit et repéra son pardessus. *Dieu merci*, pensa-t-il. Il l'enfila, puis pénétra dans le séjour.

Une odeur de tabac froid flottait dans la pièce. Un lieu étrangement vide et solitaire une fois tout le monde parti... De la chaleur ambiante ne subsistaient qu'un paquet de cigarettes froissé dans un cendrier, des verres, une boucle d'oreille sur le guéridon. Comme si les gens s'étaient évanouis en fumée, tels des elfes. Prêts à réapparaître dès que les simples mortels – lui, par exemple – auraient tourné le dos. Planté là, l'oreille tendue, il perçut un bourdonnement.

Le phono était resté allumé ; son petit voyant rouge brillait dans le noir alors qu'il levait le couvercle pour l'éteindre. De toute évidence, ils n'avaient pas l'intention de s'absenter longtemps, à moins qu'ils n'aient levé le camp sur l'inspiration du moment.

Le mystère du voilier abandonné, pensa-t-il tandis qu'il déambulait dans la cuisine. De la nourriture sur la table... La bouteille de bourbon était restée sur l'égouttoir, à moitié vide à présent. Un bol de glaçons fondus. Le zeste d'un citron. Encore des verres vides. De la vaisselle sale dans l'évier.

Qu'est-ce que j'attends ? se demanda-t-il. *J'ai mon pardessus. Plus rien ne me retient.*

Et merde, pensa-t-il soudain. *Sans cet incident avec mon emplette du drugstore, j'aurais pu passer la nuit ici.*

Comme il s'attardait là, moitié dans la cuisine, moitié dans le couloir, les mains au fond des poches, il entendit un soupir. Quelqu'un bougeait dans une autre pièce de la maison.

Un frisson lui parcourut le dos.

Je ferais mieux de me montrer prudent, se dit-il. Sans faire le moindre bruit, il s'engagea dans le couloir pour regagner le séjour et la porte d'entrée. Une fois devant celle-ci, se sentant un peu plus sécurisé, il s'arrêta, la main sur la poignée, aux aguets.

Silence.

La menace semblait moins présente désormais. Bruce ouvrit la porte, hésita, puis revint sur ses pas en la laissant entrebâillée. La maison était si obscure qu'il savait qu'on ne pouvait pas le voir, pas distinctement du moins. Une ombre, au mieux, une silhouette, trop vague pour être identifiée. Il y avait quelque chose d'excitant dans cette situation, comme un jeu d'enfant. Souvenirs de jours passés... Marquant un nouvel arrêt, il leva la tête, mit sa main en pavillon et, retenant son souffle, tendit l'oreille.

Un bruit de respiration depuis ce qu'il savait être une chambre. La porte n'était pas fermée. Tremblant, prêt à tout, il s'en approcha pas à pas et passa la tête par la porte pour jeter un coup d'œil dans la pièce. Il y avait juste assez de lumière pour distinguer le lit, la commode, une lampe.

Susan Faine était couchée sur le lit, occupée à fumer une cigarette, un bras derrière la tête, les yeux fixés au plafond. Elle avait ôté ses sandales. Plusieurs manteaux et sacs à main, ceux des autres invités, étaient entassés au pied du lit. La jeune femme remarqua aussitôt sa présence ; après s'être redressée, elle l'apostropha : « Déjà de retour ?

— Non », marmonna-t-il.

Elle le dévisagea. « Je vous croyais parti depuis un bon moment.

— J'avais oublié mon pardessus, se défendit-il bêtement.

— Vous l’avez sur vous.

— Maintenant oui, fit-il avant d’enchaîner : où sont passés tous les autres ?

— Ils sont sortis acheter du soda, répondit-elle.

— Je suis rentré par une fenêtre, expliqua-t-il. La porte d’entrée était fermée à clé.

— C’était donc ça, ce craquement. Je croyais que c’étaient eux qui ouvraient la porte de la véranda. Je m’étonnais de n’entendre personne parler. Je dois m’être assoupie. On dirait bien que j’ai attrapé un virus. J’espère juste que je n’ai pas ramené ça du Mexique... Depuis mon retour, je suis continuellement barbouillée. Je ne supporte pas de boire une goutte d’alcool ; ça me fait tout de suite vomir. Et à certains moments je me sens tellement faible qu’il faut que je m’étende. J’ai la tête qui tourne.

— Ah, fit-il.

— Là-bas, reprit Susan Faine, on nous répétait de ne pas manger de fruits ou de légumes frais, et de ne boire que de l’eau bouillie. Mais au restaurant, je me voyais mal leur demander de faire bouillir mon verre d’eau et les plats qu’ils nous servaient.

— Ça ne serait pas plutôt la grippe asiatique ? suggéra-t-il.

— C’est possible, concéda-t-elle. J’ai souvent mal au ventre. » Elle avait détaché sa ceinture et entrepris de se masser l’abdomen. Enfin, elle se rassit, éteignit sa cigarette et se leva. « Ils ne devraient pas tarder à revenir, poursuivit-elle en remettant ses sandales. À moins qu’ils ne se soient arrêtés quelque part. Je crois que je vais me préparer un café. Vous en voulez ? » Susan passa devant lui – ses mouvements, quoique lestes, étaient empreints de lassitude – pour quitter la pièce. Quand il reposa les yeux sur elle, elle avait allumé le plafonnier de la cuisine et, dressée sur la pointe des pieds, inspectait l’intérieur d’un placard au-dessus de l’évier, où elle finit par dénicher un bocal de café soluble.

« Pas pour moi, dit-il, restant dans les parages de la table de cuisine.

— Walt, mon mari – je veux dire mon *ex-mari* –, vivait dans la hantise qu’un de nous n’attrape une dysenterie amibienne au

cours de l'été que nous avons passé à Mazatlan. C'est très grave, paraît-il. Parfois même fatal. Vous êtes déjà allé là-bas ?

— Non.

— Vous devriez essayer un jour. »

Bruce avait son idée sur Mexico ; il avait discuté avec deux types qui étaient partis de Los Angeles pour passer la frontière à Tijuana. Leurs histoires avaient fait naître en lui des images de filles en maillot de bain et de côtes de bœuf à 40 cents dans de bons restaurants, les meilleures chambres d'hôtel à 2 dollars la nuit, une pléthore de personnel. Pas de taxe sur le whisky et tous les plaisirs de la terre à saisir séance tenante, en pleine rue. L'essence à seulement 20 cents le gallon, ce qui lui plaisait tout particulièrement vu qu'il en consommait une sacrée quantité dans ses tournées professionnelles. Sans compter qu'on trouvait dans les magasins de vêtements des lainages anglais de première qualité, à des prix défiant toute concurrence.

Effectivement, il fallait faire attention à ce qu'on mangeait, mais si on évitait la nourriture locale, tout se passait bien.

Susan Faine mit une casserole d'eau à chauffer sur la cuisinière. « Mieux vaut tard que jamais, lança-t-il.

— Quoi ?

— Faire bouillir l'eau, dit-il.

— C'est pour le café, expliqua-t-elle avec le plus grand sérieux.

— Je le sais, je vous taquinais. Je suppose que je ne devrais pas, vous n'êtes pas dans votre assiette. »

Elle s'assit à la table et posa sa tête sur ses bras.

« Vous habitez ici ? s'informa-t-elle.

— Non, répondit-il. Je suis de Reno.

— Vous savez ce que je vais faire ? dit-elle. Je vais mettre une goutte de cognac dans mon café. J'ai vu une bouteille sur l'étagère en haut du placard. Vous voulez bien me la descendre, s'il vous plaît ? On l'a poussée tout au fond pour éviter que le premier venu ne la trouve. »

Bruce lui descendit obligeamment une bouteille de cognac pas même ouverte. Susan l'examina longuement, la levant à la lumière afin d'en lire l'étiquette. L'eau bouillait sur le feu.

« Super, commenta-t-elle. Peg ne m'en voudra pas. C'est probablement un cadeau. De toute façon, il y a de grandes chances pour que je le vomisse. » Elle lui repassa la bouteille ; il comprit qu'il était censé l'ouvrir.

Le bouchon de liège lui posa problème. Il dut caler la bouteille entre ses genoux, s'accroupir comme un animal et, en passant un couteau dans le décapsuleur, s'assurer suffisamment de prise pour pouvoir tirer de toutes ses forces. Le bouchon monta progressivement, pour finir par sortir complètement du goulot et se dilater aussitôt. Il avait quelque chose d'hostile aux yeux de Bruce, qui restait planté là, le décapsuleur à la main, sans le toucher.

Tout du long, Susan l'observa d'un œil critique. Puis, quand il eut enfin débouché la bouteille, elle versa de l'eau bouillante dans sa tasse, remua le mélange et rajouta un peu de cognac.

« Servez-vous si vous voulez, dit-elle.

— Non, merci. » Il n'appréciait guère le cognac, surtout celui d'origine française. Se tenant d'un côté, Bruce rajusta ses manches qui s'étaient froissées tant il avait tiré et forcé.

« Vous êtes trop jeune pour boire ?

— Mais non, maugréa-t-il. C'est juste trop doux pour moi. Je préfère le scotch. »

Avec un hochement de tête, elle s'attabla devant son *café royal*¹. À la première gorgée, elle le poussa de côté dans un frisson. « Je ne peux pas boire ça.

— Vous devriez consulter un médecin, suggéra-t-il. Histoire de savoir si c'est grave.

— Je hais les médecins, affirma-t-elle. Je sais que ce n'est pas grave. C'est juste psychosomatique. Je suis contrariée, angoissée à cause de l'échec de mon mariage. J'étais devenue si dépendante de Walt. Ça ne nous a pas aidés. J'étais comme une enfant avec lui ; je le laissais prendre toutes les décisions, ce n'était pas sain. Quand quelque chose tournait mal, je le lui reprochais. C'était un cercle vicieux. En fin de compte, nous avons tous les deux compris qu'il fallait que je reprenne ma liberté pour essayer de vivre de nouveau toute seule. Je ne crois

¹ En français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

pas que j'étais prête pour le mariage. Il faut être capable d'atteindre une certaine maturité avant de s'engager. Je ne l'avais pas. C'est juste que je le croyais.

— Combien de temps avez-vous été mariée ? demanda-t-il.

— Deux ans.

— Ça fait un bail.

— Pas assez, fit-elle. On en était encore à faire connaissance. Vous êtes marié, monsieur... » Son nom ne se lui revenait pas.

« Stevens, dit-il. Bruce.

— Monsieur Stevens ? termina-t-elle.

— Non. J'y ai déjà songé, mais je préfère attendre d'être vraiment décidé. Je n'ai pas envie de me tromper sur quelque chose d'aussi important.

— Ne sortiez-vous pas avec Peg Googer, à une époque ?

— Un temps, admit-il. L'année dernière.

— Vous habitiez ici ?

— Oui, dit-il d'un air distrait, ne voulant pas ruiner l'illusion qu'il venait de Reno.

— Et vous avez fait tout ce chemin pour voir Peg ?

— Non. Je suis en voyage d'affaires. » Il lui parla alors de la Centrale d'Achat des Consommateurs, des activités de l'entreprise et de son propre rôle. Il lui apprit que la Centrale vendait des marchandises en moyenne 25 % moins cher, qu'elle n'avait pas besoin de faire de la publicité, qu'elle avait des frais généraux réduits parce qu'il n'y avait pas de vitrines à décorer et peu de locaux à entretenir, un seul et immense bâtiment de plain-pied, tout en longueur, comme une usine, avec des comptoirs et des vendeurs qui n'avaient même pas besoin de porter de cravate. Il lui expliqua qu'un magasin discount n'avait jamais en stock une ligne complète de produits, mais juste les articles qu'on pouvait acquérir suffisamment bon marché. Les articles allaient et venaient selon ce que les acheteurs pouvaient récupérer.

Pour l'heure, l'informa-t-il, il était monté à Boise faire une visite de reconnaissance dans un entrepôt de cire pour automobiles.

Ce qui parut intriguer la jeune femme. « De la cire pour automobiles, répéta-t-elle. Vraiment ? Huit cents kilomètres pour de la *cire pour automobiles* ? »

— C'est un bon produit, insista-t-il. Une cire en pâte. Le problème, c'est qu'il ne s'en vend plus parce que son application demande trop de travail. Aujourd'hui, il existe de nouveaux silicates qu'on peut faire briller sans frotter. Mais rien ne vaut la bonne vieille cire en pâte – en boîte, pas en bouteille ou en siphon. Tout propriétaire de voiture le sait au fond de lui, ou croit le savoir. À un prix de vente discount d'environ 90 cents la boîte, la cire ferait un malheur. N'importe quel type passerait tout son samedi à astiquer sa voiture afin d'économiser 1 dollar sur le prix de détail dont il avait l'habitude. »

Elle écoutait attentivement. « Et combien deviez-vous le payer ? »

— Nous ferons une offre pour le lot », répondit-il. Son patron l'avait autorisé à démarrer à 40 cents la boîte et à monter jusqu'à 60, grand maximum. Ils ne savaient pas exactement combien il y avait de boîtes. Bien entendu, si la cire était trop vieille ou si elle avait séché, la transaction serait annulée.

« Et vous parcourez le pays d'un bout à l'autre à la recherche de ce genre d'aubaines ? s'enquit Susan. »

— Partout. Depuis Denver jusqu'à la côte. En passant par Los Angeles. » Il se rengorgeait de son importance.

« C'est fascinant, murmura-t-elle. Et personne ne sait où vous trouvez les produits que vous vendez. J'imagine que les détaillants habituels viennent vous voir furieux pour vous demander si leurs fournisseurs vous font des prix inférieurs aux leurs. »

— C'est exact, reconnut-il. Mais nous ne révélons jamais nos sources d'approvisionnement. » Et voilà qu'il se surprenait à lui communiquer des informations habituellement tenues secrètes. « Parfois, bien entendu, nous prenons de la marchandise directement aux revendeurs locaux, à un bon prix. Une affaire vraiment bonne, c'est d'aller directement chez le fabricant – nous avons nos propres camions – et de l'avoir au prix de gros, ou même moins. Et puis, parfois, lorsqu'un petit commerce fait

faillite, nous récupérons sa marchandise. Ou un surplus qui ne part pas. Ou même un vieux stock. »

Susan Faine remuait sa tasse de café au cognac à un rythme si lent, si sinistre, qu'il devina que ses propos avaient produit l'effet contraire à celui recherché. « Et ces accords sont monnaie courante ? murmura-t-elle. Pas étonnant que je n'arrive à rien.

— Vous n'êtes pas dans le commerce de détail, non ?

— Oh, fit-elle avec une certaine apathie, de temps à autre je vends un ou deux rubans de machine à écrire et quelques feuilles de papier carbone. »

Elle se leva et vint se planter face à lui d'un pas nonchalant, les bras croisés juste en dessous des seins. Sa ceinture toujours défaite laissait le haut de sa jupe s'ouvrir à l'endroit où les deux pans d'étoffe étaient censés se rejoindre. Susan avait des hanches étroites, modernes, et Bruce avait l'impression qu'à moins qu'elle ne rattache sa ceinture, quelque chose allait bientôt progressivement glisser à terre. Mais la jeune femme avait perdu la conscience de soi ; une impression concentrée, renfrognée, se lisait sur son visage. Il remarqua qu'elle avait essuyé son rouge à lèvres, ce qui laissait sa bouche couleur paille, avec d'innombrables ridules rayonnant autour de ses lèvres sèches. Même si elle avait elle aussi tendance à sécher, sa peau restait lisse et bien tendue. Malgré sa chevelure d'un noir mat, la jeune femme avait le teint clair. Et des yeux bleus. En regardant ses cheveux plus attentivement, Bruce se rendit compte que leurs racines repoussaient brun-roux. Elle les avait donc teints. Ce qui expliquait leur manque d'éclat.

Je la connais, se dit-il une fois encore. Je l'ai déjà vue, je lui ai déjà parlé ; sa voix, ses tics, le choix de ses mots, tout cela ne m'est pas inconnu. Surtout le choix de ses mots. Je suis habitué à l'entendre parler. Sa voix m'est plus familière que celle de quiconque au monde.

Tandis qu'il se faisait ces réflexions, une grande vague de bruit déferla depuis l'entrée de la maison. La porte s'ouvrit brusquement, des gens se ruèrent à l'intérieur en jacassant et allumèrent la lumière. Peg et ses copains employés étaient de retour avec les boissons gazeuses.

Sans même ciller – comme si elle n'avait rien entendu –, Susan déclara : « Je trouve tout cela passionnant. Ce qui vaut mieux pour moi, je suppose. C'est la nouvelle tendance du commerce, qu'on le veuille ou non. D'ailleurs... » Elle s'interrompit et tourna la tête.

Peg avait fait son apparition avec un sac en papier à l'épaule. « Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama-t-elle à l'adresse de Bruce, stupéfaite de le voir. Je croyais que tu étais parti. » Elle passa dédaigneusement devant lui pour aller poser son sac sur l'évier. Un bruit de verre retentit.

« J'avais oublié mon pardessus, dit-il.

— Comment es-tu entré ? La porte était verrouillée.

— C'est moi qui lui ai ouvert, mentit Susan.

— Tu es censée être au lit, fit Peg avant de quitter la cuisine pour retourner dans le séjour, les laissant seuls.

— Elle est en colère contre vous ? lui demanda Susan. Elle a eu un comportement bizarre après votre départ. Vous êtes parti si précipitamment ! Combien de temps allez-vous rester dans le coin avant de repartir pour Reno ?

— Ça dépend de la manière dont je me débrouille, répondit-il. Un jour, grand maximum.

— J'aimerais bien reprendre cette discussion avec vous un de ces jours, dit Susan en s'adossant au bord de l'évier.

— Moi aussi. Vous savez, j'ai l'impression de vous connaître, mais je n'arrive pas à vous remettre.

— Moi aussi j'ai l'impression de vous connaître.

— Bien sûr, ironisa-t-il, les gens disent toujours ça.

— Le coup de foudre, en quelque sorte. (Elle sourit.) Reconnaissance instantanée du bien-aimé. »

Bruce sentit son pouls s'accélérer à ces paroles.

« Vous savez, reprit Susan, vous écouter parler de vente et d'achat m'a fait du bien. Mon ventre a arrêté de gargouiller.

— Bien », fit-il, classant au fond de son esprit cette déclaration, qui ne s'accordait pas avec l'image qu'il se faisait d'elle, l'ensemble de leur discussion et tout le reste.

« Peut-être est-ce ce dont j'ai besoin, murmura-t-elle. Tout est si confus depuis mon retour de Mexico. Ça fait à peine un mois, en fait. On dirait que je n'arrive pas à me remettre dans le

coup... Pourquoi ne passeriez-vous pas nous rendre visite un de ces jours ? Tenez, je vais vous donner notre carte. » Elle sortit de la cuisine d'une démarche languissante, pour revenir munie d'une carte de visite qu'elle lui présenta d'un geste solennel. « Passez nous voir, répéta-t-elle, et vous pourrez m'inviter à déjeuner.

— Avec grand plaisir », dit-il, se demandant déjà quand et comment il pourrait remonter à Boise.

Cela valait-il le coup de faire le trajet, plus de mille cinq cents kilomètres aller-retour, sur son temps de loisir ? S'il attendait que sa société lui en fournisse l'occasion, ça pourrait bien ne pas être avant six mois, et il n'aurait à nouveau qu'un jour ou deux. Alors qu'il débattait de cette question dans son esprit, Susan alla rejoindre les autres dans le séjour.

Je pourrais vraiment craquer pour elle, pensait-il. Sérieusement.

Quelques minutes plus tard, Bruce avait salué tout le monde et quitté la maison, pour la seconde fois.

Tandis qu'il roulait en direction de la nationale, il s'étonnait intérieurement du niveau de raffinement que pouvait atteindre une femme mûre. Si elles étaient belles, c'était par choix, non par hasard. Pas parce que la nature les avait gratifiées d'une silhouette, d'une dentition ou de jambes ravissantes. Elles possédaient une beauté sophistiquée.

Sans compter qu'il était convaincu – sans l'avoir vérifié – qu'elles savaient y faire.

Bruce avait presque atteint la nationale quand, tout d'un coup, il se rappela qui était Susan Faine. Il se mit à conduire machinalement, laissant sa voiture rouler toute seule.

Elle habitait Montario autrefois. Aucun d'entre eux ne connaissait son prénom et, bien entendu, elle ne s'appelait pas encore « Faine », le nom de son époux. Elle ne s'appelait évidemment pas comme ça à l'époque. Pour eux tous, elle était Mlle Reuben. La dernière fois qu'il l'avait croisée, c'était en 1949, alors qu'il se trouvait encore au lycée, et, bien sûr, lui-même ne s'imaginait pas dans un autre rôle, pas plus qu'elle.

Depuis le début, tous deux avaient trouvé tout naturel de ne voir en lui qu'un élève.

Susan Faine avait été son institutrice de huitième. Au collège Garret A. Hobart de Montario. En 1944, quand il avait 11 ans.

3

Bruce Stevens passa la nuit dans un motel de la banlieue de Boise. Le lendemain, il rencontrait les accessoiristes automobiles et négociait avec succès l'achat du lot de cire en pâte.

À 11 heures du matin, il avait loué une remorque et commencé à y charger autant de cartons que possible. Les gens des accessoires automobiles avaient entre-temps vérifié son chèque. Lorsqu'ils eurent signé le bon et pris des dispositions pour la livraison du reste des cartons, Bruce se remit en route, ralenti par la remorque et sa cargaison.

Chargé comme il l'était, il n'allait pas faire le trajet jusqu'à Reno au plus chaud de la journée. S'il devait attaquer le désert dès à présent, le moteur de la Mercury chaufferait, perdrait de l'eau, et le joint de culasse finirait même peut-être par rompre. D'ordinaire, en pareille circonstance, Bruce payait 1 ou 2 dollars pour disposer d'une chambre de motel pendant la journée ; il pouvait faire la sieste, se détendre, lire, et puis, au coucher du soleil, se remettre au volant.

Après s'être engagé dans l'allée du motel, il changea brusquement d'avis. Il fit demi-tour et retourna dans le centre-ville de Boise.

À 13 heures, Bruce garait sa voiture et sa remorque devant un magasin de chaussures. Il sortit de son véhicule, s'assura que des voleurs à la tire ne pourraient détacher les cartons de la remorque, puis se mit à longer le trottoir au milieu des promeneurs de la mi-journée, jusqu'au moment où il aperçut droit devant lui un petit local surmonté d'une enseigne sur laquelle on lisait : Polycopie Service.

Il pénétra dans la boutique, suant de nervosité, remarquant au passage la modernité du comptoir comme de l'ensemble de l'installation ; juste en face de l'entrée, un cabinet d'avocats

avait pignon sur rue. Un ventilateur posé sur le comptoir rafraîchissait les lieux. Quelques fauteuils d'un noir luisant s'offraient aux clients en guise de salle d'attente.

Une dame d'un certain âge vêtue d'une blouse s'avança vers lui d'un air aimable. « Bonjour, dit-elle.

— Mlle Reuben est-elle là ? » lui demanda Bruce. Il regretta aussitôt de ne pas avoir demandé Mme Faine ; il s'était tout de suite trahi. Si Susan l'avait entendu, elle saurait qu'il l'avait connue dans le passé.

Mais la femme lui répondit : « Susan n'est pas venue aujourd'hui. Elle m'a téléphoné vers 9 heures ce matin pour me dire qu'elle se sentait souffrante.

— Tant pis », fit-il, soulagé. Il retrouva aussitôt son sang-froid. « Je repasserai un de ces jours.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? » s'enquit la dame, qui tenait ses mains jointes dans les manches de sa blouse. Elle portait des lunettes à monture d'écaille, et avait coiffé ses cheveux en macarons. Visage avenant, rond et ridé, avec des bajoues ; quand elle souriait, sa bouche révélait un assortiment de couronnes dentaires en or et en argent.

« Non, répondit-il. Je suis un de ses amis. Je viens de Reno et je passais lui dire bonjour.

— Quel dommage que vous l'ayez manquée.

— En fait, avoua-t-il, je l'ai vue hier soir.

— Ah ! chez Peg Googer ?

— Oui.

— Comment se sentait-elle ?

— Pas très bien, dit-il. Elle s'est allongée un moment. Elle avait peur d'avoir attrapé un virus à Mexico. Personnellement, je pencherais plutôt pour la grippe asiatique.

— Écoutez, fit la dame avec agitation, pourquoi ne monteriez-vous pas jusque chez elle ? Vous avez une voiture, n'est-ce pas ? » Elle le laissa en plan pour se précipiter derrière le comptoir. Tout en rassemblant des piles de paperasse, elle poursuivit : « Elle doit voir tout ceci aujourd'hui. Je comptais fermer à 16 heures et y aller en taxi. » Elle refit le tour, chargée d'une brassée de papiers. « Chèques à signer, courrier, le manuscrit d'un étudiant bourré de symboles mathématiques ;

on ne peut pas les taper à la machine, mais Susan peut les dessiner – c'est elle qui s'occupe de ce genre de choses, pas moi. » Elle lui tendit son chargement.

« Je ne sais pas si je peux », bredouilla-t-il. Mais les papiers échouèrent entre ses mains. « Je n'y suis jamais allé.

— Ce n'est pas difficile à trouver. » L'ayant pris par la manche de son pardessus, elle le conduisit devant un grand plan mural verni. « Regardez, dit-elle en lui montrant un X rouge sur le plan. Nous sommes ici. Vous sortez de la ville par là. » Elle lui expliqua la route en détail et lui nota l'adresse, manifestement ravie d'avoir trouvé quelqu'un pour remettre le paquet à son associée. « Je vous en suis très reconnaissante, conclut-elle. J'ai tant à faire ici quand Susan n'est pas là. Quand elle est partie à l'étranger, il a fallu que je m'occupe de tout. » Puis elle repassa derrière le comptoir pour s'installer devant une grosse machine à écrire électrique démodée. Lui souriant par-dessus ses lunettes, elle recommença à taper. « J'espère que vous voudrez bien m'excuser.

— Merci de m'avoir indiqué le chemin », dit-il, troublé qu'elle confie le chéquier de la société à un étranger simplement parce qu'il avait mentionné le nom de l'autre propriétaire. *Quelle âme candide*, pensait-il. *Et quelle manière hasardeuse de gérer une affaire.*

« Tant qu'à faire, vous croyez que je peux lui apporter un médicament quelconque, ou autre chose ?

— Non, répondit-elle d'un ton enjoué. Le plus important, c'est le courrier et les chèques. Et n'oubliez pas de lui rappeler qu'il faut qu'elle ou moi téléphonions à cet étudiant – son nom se trouve sur le manuscrit – avant de commencer à travailler dessus, pour qu'il sache à combien cela lui reviendra. Il ne dispose que de 50 dollars. »

Bruce prit congé et quitta la boutique. Quelques instants plus tard, il avait ouvert sa portière et déposait sur le siège auto le monceau de papiers et d'enveloppes ainsi que le lourd registre de la société.

Et maintenant il faut que j'aille là-bas, se rendit-il compte.

Il démarra sa voiture puis se mêla à la circulation, en direction de la maison de Susan Faine.

Des années auparavant, quand il était encore au lycée, Bruce avait été livreur de journaux. Il faisait sa tournée après la classe, à Montario, et Mlle Reuben habitait sur son trajet. Pendant les premiers mois, il n'avait eu aucun contact avec elle, puisqu'elle n'était pas abonnée. Mais un jour, au moment de prendre son paquet, il avait trouvé un nouveau bulletin d'abonnement sur la route 36, plus un exemplaire supplémentaire à ajouter à sa liasse de journaux. Il était donc passé entre les arbres et les parterres de fleurs pour grimper l'imposant perron de ciment et se poster sous le balcon du premier étage, d'où il avait lancé un journal plié par-dessus la balustrade, sur la véranda de la maison. Et six fois par semaine il avait recommencé, pendant près d'un an.

Sa maison actuelle ne ressemblait pas à la belle demeure de pierre, avec ses arbres, son bassin aux poissons et sa vasque pour les oiseaux, son système d'arrosage extérieur. À l'époque, Susan, célibataire, partageait la villa avec trois autres femmes. Elles n'étaient pas propriétaires, juste locataires. Plus petite, cette maison-ci formait un cube de bois aux ouvertures exigües. La cour, devant la bâtisse, ne comptait pas d'arbres, juste quelques buissons, des fleurs, pas le moindre brin d'herbe. Le perron était en brique. Mais c'était une construction moderne, en bon état ; derrière s'étendait une longue pelouse bien entretenue, avec au beau milieu ce qui se révéla être une table de ping-pong bordée de rosiers grimpant en arbustes... La maison avait été récemment repeinte en un délicat blanc cassé. Des gouttes de peinture sèche sur les feuilles des arbrisseaux semblaient indiquer que les travaux avaient eu lieu le mois précédent.

Bruce ferma la portière de l'auto, la verrouilla, traversa le trottoir, gravit les marches qui menaient sur la véranda et sonna avant d'avoir le temps de se poser davantage de questions.

Comme personne ne répondait à son coup de sonnette, il recommença.

Quelque part dans la maison, une radio diffusait un programme musical. Après avoir sonné plusieurs fois, Bruce

redescendit dans l'allée, tourna le coin de la maison et, par une grille ouverte, déboucha dans l'arrière-cour.

Le jardin semblait désert à première vue. Comme Bruce rebroussait chemin vers l'avant de la maison, il repéra Susan Faine ; immobile, elle se confondait avec la végétation. Elle se tenait assise sur le perron de derrière, une pile de tissus multicolores sur les genoux, apparemment occupée à coudre, car sur la marche à côté d'elle traînaient une paire de ciseaux et une multitude de fusettes de fil. Elle tenait à la main des socquettes d'enfant. Il remarqua alors des jouets éparpillés sur la pelouse : un cheval de métal rouillé, des cubes, des jeux incomplets. Susan portait une chemisette blanche à jabot ainsi qu'une longue jupe verte chiffonnée qui n'avait pas dû être repassée ; l'étoffe fine bouffait autour de ses jambes chaque fois qu'un souffle d'air balayait la cour. Ses bras et ses jambes semblaient anormalement blancs. Elle avait les pieds nus, mais il remarqua une paire de chaussures en toile abandonnées à proximité.

Si elle avait été en train de reprendre, elle faisait manifestement une pause. Penchée en avant, elle gardait dans sa main droite une socquette rouge, les doigts à l'intérieur. Un dé étincelait au majeur de sa main gauche. Mais il ne vit nulle trace d'aiguille ou de fil.

« Où est votre aiguille ? » lança-t-il.

Elle leva le nez. « Quoi ? » dit-elle lentement, écarquillant les yeux pour voir qui parlait. Ses mouvements étaient ralentis, comme si elle s'était assoupie. « Oh, c'est vous. » Baissant la main, elle promena ses doigts sur le sol à ses pieds. « Je l'ai lâchée », avoua-t-elle.

Tandis qu'il approchait, elle retrouva son aiguille, la leva en l'air pour l'inspecter, puis se remit à reprendre. Le soleil éclatant de la mi-journée lui faisait froncer les sourcils ; des rides creusaient son front, et ses yeux, fixés sur la socquette éblouissante, s'étaient à moitié fermés.

« J'ai un tas de trucs pour vous », annonça-t-il, les bras ployant sous son chargement.

Elle releva la tête.

« De votre bureau. » Il tendit son fardeau.

« C'est Mme de Lima qui vous a donné ça ? s'enquit Susan.

— La dame qui se trouvait là-bas, répondit-il. Plus toute jeune, cheveux bruns.

— Je lui ai dit que je ne me sentais pas bien, reprit Susan. Je devrais vraiment être au travail. Je n'y ai pas passé plus d'une journée le mois dernier.

— Ne sortez pas si vous ne vous sentez pas bien.

— Ça va, répondit-elle. C'est juste que je n'arrive pas à me décider à y aller. C'est si déprimant. Je n'ai pas l'étoffe d'une femme d'affaires. J'étais professeur avant. »

Bruce hocha la tête.

Susan poussa un soupir. « Déposez ça à l'intérieur. Les chèques et le courrier. Qu'est-ce qu'il y a dans ce gros paquet ?

— Un manuscrit. » Il lui donna les détails que Mme de Lima lui avait demandé de transmettre à Susan.

Celle-ci posa son tas de socquettes et se leva. « Je sais ce qu'elle veut ; elle veut que je le tape ici. Elle sait que j'ai une Underwood électrique. Je suppose que je vais devoir m'y coller. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne devrais pas lui laisser tout le travail... elle s'est montrée vraiment très efficace le mois dernier. Entrez. Excusez-moi d'être si lente... On dirait que je n'arrive pas à me concentrer aujourd'hui. » Elle disparut à l'intérieur de la maison, et il la suivit.

La véranda de derrière, avec ses lessiveuses et ses étagères, se révéla fraîche. Susan était passée dans une cuisine jaune à la décoration pimpante, avant de suivre un couloir qui menait à la pièce principale. Quand il la rejoignit, Bruce trouva la jeune femme affalée dans une vieille bergère, les bras posés sur ses accoudoirs pelucheux en tissu noir, la tête renversée en arrière, les yeux au plafond.

Laissant choir sa brassée de papiers sur une table, il déclara : « J'ai été surpris qu'elle me remette ces documents.

— Pourquoi ? fit Susan, les yeux clos.

— Elle ne me connaît pas.

— Pauvre Zoé, soupira Susan. C'est une tête de moineau. Elle fait confiance à tout le monde. Elle ne vaut pas mieux que moi. Aucune de nous n'a le sens des affaires. Je ne sais même pas comment on a réussi à se lancer.

— En tout cas, vous gagnez votre vie.

— Non, objecta-t-elle. Nous ne gagnons pas notre vie... Bruce ? C'est bien votre prénom ? Ce qui me déprime, c'est que je vais devoir me débrouiller toute seule à présent. Et c'est loin d'être le cas.

— À qui sont les jouets que j'ai vus dehors ?

— À Taffy, répondit-elle. Ma fille. Elle est à l'école. En maternelle. »

Il eut alors l'impulsion soudaine de lui révéler qu'elle avait été son institutrice. Le message faillit franchir ses lèvres ; il bafouilla quelques mots, puis dit à la place : « Si vous étiez professeur, pourquoi n'assureriez-vous pas son instruction à la maison ? Ça me semble idéal.

— La vie en groupe, riposta Susan. Un enfant a besoin d'une formation qui le prépare à vivre en collectivité. Ça vous dirait un café ? » Elle se leva de son fauteuil et s'apprêta à sortir de la pièce.

« Non, merci », marmonna-t-il. L'impulsion s'évanouit et, chose étrange, ne subsista en lui aucune intention de lui parler, pas la moindre envie. Bruce ne parviendrait sans doute jamais à le lui dire ; le sujet était clos une bonne fois pour toutes. Hormis le fait qu'il savait. Il ne l'avait pas oubliée, cette jeune enseignante d'antan qui les attendait un matin à leur entrée en classe.

À l'époque, songea-t-il, elle devait avoir 23 ou 24 ans. Nom de Dieu, pensa-t-il. L'âge que j'ai maintenant.

Gardant cette pensée à l'esprit, il tenta de se l'imaginer telle qu'elle était réellement à cette époque, et non telle qu'elle était apparue à ses yeux de collégien de 11 ans. L'image était aussi peu claire que possible. En fermant les yeux, il pouvait revoir plusieurs copains de cette époque : Tate « lippe de nègre », Bud McVae, Earl Smith, Louis Selkirk, le gamin de l'immeuble d'en face qui lui avait flanqué une correction un après-midi au vu de tous, la fille de sa classe aux longs cheveux noirs qui était assise de l'autre côté de la rangée : il lui avait fait écrire un mot par Gene Scanlan, que la vieille Mme Jaffey, leur ancien professeur, avait trouvé, mais — Dieu merci — n'était pas parvenue à déchiffrer. Tout cela restait parfaitement net dans sa mémoire,

mais quand il pensait à elle, à Mlle Reuben, il ne se rappelait qu'une grande femme au visage tendu, avec des yeux inquisiteurs et des lèvres tressaillantes, décolorées, qui se tenait les bras croisés devant la classe, vêtue d'un tailleur bleu aux boutons gros comme des badges de campagne électorale, sauf que ceux-ci étaient blancs.

Et la puissance de sa voix, surtout dans la cour pendant la récréation ; elle les surveillait depuis le haut de la rampe située près de l'entrée du bâtiment, un lourd manteau sur les épaules. Elle venait de Floride et n'avait pas l'habitude du froid. Pendant l'hiver et les premiers mois du printemps, elle avait passé son temps à frissonner et à se plaindre, même auprès d'eux, le visage tiré et crispé, ses lèvres presque invisibles tant elles étaient pincées. En classe, elle leur avait constamment vanté la Floride, son merveilleux climat, ses oranges et ses citrons, ses plages. Tous écoutaient. Ils n'avaient guère le choix.

Dès le premier jour, elle l'avait terrifié. Ils avaient tous compris qu'il s'agissait d'une jeune femme passionnée, intraitable et débordante de vitalité, le contraire de la vieille Mme Jaffey, qui était tombée malade et qui, un jour, en plein milieu d'après-midi, était descendue à l'infirmerie pour ne plus jamais réapparaître. Depuis des mois, Mme Jaffey se plaignait d'être fatiguée et fiévreuse. Dès qu'elle avait quitté la salle de classe, les enfants s'étaient mis à crier et à se bombarder de gommes. Ils avaient chahuté jusqu'à ce que le directeur surgisse pour rétablir l'ordre. Et quelques jours plus tard, ils étaient entrés dans leur salle de classe pour y trouver Mlle Reuben.

Mme Jaffey était le plus ancien professeur du collège Garret A. Hobart, et aucun de ses collègues ne s'entendait très bien avec elle. De toute façon, elle avait l'intention de prendre sa retraite à la fin du semestre. Elle était âgée de 68 ans. À en croire le directeur, M. Hillings, elle avait enseigné au collège dès l'ouverture de celui-ci, quarante et un ans plus tôt, en 1904.

Lui, Skip Stevens, s'entendait bien avec Mme Jaffey. Elle avait d'ailleurs supervisé son élection comme délégué de classe, ce qui lui donnait le droit de pérorer devant des assemblées au nom des huitièmes et de remplir certaines fonctions honorifiques, comme de décider quand il fallait arroser leur

jardin à l'arrière du collège. En ce temps-là, c'était un grand costaud aux cheveux roux, avec des taches de rousseur, qui passait ses récréations à jouer au foot, le premier à sortir de la cantine après le déjeuner pour s'élancer sur le terrain.

Avec le recul, il se rendait compte à quel point il se comportait comme une petite brute à l'époque. Étant donné qu'il dominait ses condisciples par le poids et la taille, ce rôle lui avait naturellement échoué ; il n'en éprouvait aucune culpabilité. Quelqu'un devait bien le remplir, à cet âge-là.

Quant à Mme Jaffey, elle était devenue trop impotente et trop distraite durant ses derniers mois d'enseignement pour inquiéter quiconque. Avant même qu'elle abandonne son poste pour descendre à l'infirmerie, Skip avait déjà pris le pouvoir dans la classe. Un jour, il avait mis le feu aux vestiaires. Et une fois, pendant que Mme Jaffey s'était absentée pour aller aux toilettes des professeurs, il avait vidé la corbeille à papiers sur son bureau.

Susan ressortit alors de la cuisine, une cafetière en aluminium à la main. « Vous êtes venu en voiture, Bruce ? Il n'y a plus de lait. Je me demandais si vous accepteriez de descendre m'en chercher un carton. » Elle posa la cafetière et alla prendre son sac à main sur le canapé du séjour. Lui tendant une pièce de 50 cents, elle précisa : « Il y a un magasin d'alimentation à quatre rues d'ici environ, au carrefour. Où en êtes-vous avec votre cire ? Est-ce que tout est réglé ?

— Oui, dit-il. J'ai conclu l'affaire. » Refusant la pièce de 50 cents, il se dirigea vers la porte d'entrée.

« Et quand devez-vous retourner à Reno ?

— Ce soir.

— Ah, parfait. Vous n'avez donc pas à partir tout de suite.

— Je reviens », lança-t-il en ouvrant la porte qui donnait sur la véranda.

Lorsqu'il se fut éloigné de la maison, Bruce s'étonna de ne pas avoir renâclé. *Les commissions*, pensa-t-il. Mais cela signifiait qu'il pouvait faire quelque chose pour elle.

Et ça l'enchantait.

Est-ce normal ? se demandait-il. *Est-ce bien normal que je veuille absolument faire quelque chose pour elle ? Une femme*

qui me faisait peur... une jeune enseignante qui ma engueulé, humilié devant toute la classe. Peut-être que je suis en train de reproduire le même schéma. Obéissance. Esclavage. L'inégalité de l'enfance...

Mais il ne se sentait pas enchaîné, obligé d'exécuter ses ordres d'une façon compulsive. Bien au contraire : cette situation lui donnait une énergie nouvelle. Au volant de sa Mercury, occupé à chercher le magasin d'alimentation, il se sentait important. Utile. Quelqu'un sur qui on pouvait compter.

De retour à la maison avec son carton de lait, Bruce la trouva dans le séjour. Elle avait sorti un stylo plume et était en train de signer des chèques, le visage sévère, les lèvres rentrées. Cette expression était restée gravée au fond de sa mémoire : le ressentiment farouche, hermétique, qui ornait sa figure. Les rides qui barraient son front. Elle avait mis un gilet sur ses épaules, sans le boutonner, un ample gilet rose de grand-mère, pour avoir chaud. Lui aussi trouvait la pièce fraîche. Sombre, silencieuse, manquant de soleil. Susan avait éteint le poste en son absence ; la musique s'était tue. Sans celle-ci, la maison paraissait plus ancienne, plus grave et plus pesante. Susan aussi semblait plus vieille avec son gilet. Elle avait mis des chaussures, pas celles qu'il avait remarquées dans la cour, mais une paire de derby, avec des socquettes en coton blanc.

« Est-ce que votre boîte discount vend des machines à écrire ? lui demanda-t-elle sans lever les yeux. Je ne vous ai pas déjà posé la question, au moins ? »

Il emporta le carton de lait dans la cuisine. Outre celui-ci, il avait acheté deux bouteilles de bière Lucky Lager ainsi qu'un paquet de crackers au fromage. « Nous faisons quelques articles portatifs, répondit-il. Aucun modèle de bureau ou électrique.

— Dites-moi ce que vous en pensez », dit-elle en poussant vers lui un bout de papier brillant plié en deux.

Il le lut en entier. Il s'agissait d'une publicité pour une machine portative qui utilisait le nouveau ruban au carbone.

« Le représentant est passé, poursuivit Susan. Ils commencent toujours par leur laïus... franchement, quand on

voit la manière dont ils embobinent le détaillant pour lui faire prendre de la marchandise...

— Il ne faut pas céder, dit-il.

— Nous vendons quelques machines d'occasion. Mais on n'a pas assez d'argent pour prendre des portatives. Si encore ils nous les laissaient en dépôt... Est-ce qu'il est mentionné quelque part combien ils demandent pour celle-ci ? »

Il ne vit aucun prix, de gros ou de détail, sur la réclame. « Non, répondit-il.

— Merci pour le lait. » Elle se leva, referma le chéquier, rangea son stylo à plume et s'apprêta à passer devant Bruce. Mais elle se ravisa et s'immobilisa face à lui, très près, tellement près qu'il pouvait sentir son souffle sur son visage. Il se rendit alors compte qu'elle était beaucoup plus petite que lui. Pour lui parler, elle devait presque lever les yeux. Cela lui donnait un petit air implorant, comme si elle quémandait une faveur. « Comment réaliser des bénéfices si on n'a pas d'argent pour démarrer ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est payer les factures de gaz et d'électricité qui tombent. La Compagnie Électrique de l'Idaho nous tient bel et bien. Quant au papier et au papier carbone que nous utilisons... bien sûr, nous l'avons à prix coûtant. Néanmoins... » Plantée devant lui, se répandant en doléances, elle semblait non seulement petite, mais aussi osseuse et glacée. Ses épaules se voûtèrent sous son gilet, comme si elle s'était mise à frissonner. Et, pendant tout ce temps, elle garda les yeux rivés sur son visage.

Bruce n'avait jamais eu l'occasion de la voir d'aussi près. Cela mit à mal le souvenir qu'il avait d'elle. En premier lieu, il découvrait que sa première impression se révélait sans fondement : physiquement, Susan n'était pas plus forte que n'importe quelle autre femme ; or il avait toujours considéré la plupart des femmes comme de petites choses délicates et même assez fragiles. Et il lui semblait qu'elle aussi était de cet avis. Mais nul doute qu'il en avait toujours été ainsi. Elle leur avait paru forte et redoutable, d'abord parce qu'ils étaient petits, mais aussi parce qu'elle avait été en colère contre eux ; et puis ç'avait été dans ses fonctions de les terrifier, de les houspiller et de les impressionner. C'était la raison pour laquelle le conseil

d'administration du collège l'avait choisie ; ils voulaient un professeur capable de tenir les enfants en respect. Elle devait sans doute déjà être comme ça en dehors des heures de cours, même à l'époque. Lorsque par la suite il lui portait le journal à domicile, il avait un jour jeté un coup d'œil à l'intérieur de sa maison et remarqué de petites tasses à thé en porcelaine sur une table de la salle à manger. Elle servait le thé à des amies. Ce menu fait ne s'accordait pas avec l'image qu'il gardait d'elle. Une image qui avait donc toujours été fausse.

Elle passa devant lui à pas feutrés ; ses chaussures ne faisaient aucun bruit sur le tapis. « Oh ! fit-elle, je parie que vous avez pris du lait homogénéisé. J'aurais dû vous dire de prendre du lait normal, pour que nous puissions récupérer la crème. (Elle ouvrit le sac en papier.) Tiens, de la bière.

— Il fait chaud aujourd'hui, se défendit-il avec nervosité.

— Vous avez pris du lait normal, remarqua-t-elle en sortant le carton.

— Exact, dit-il.

— Vous voulez du café ?

— Je préférerais une bière.

— Pas pour moi. Je ne la supporte pas. » Une fois devant l'évier, elle sortit un décapsuleur, ouvrit la bouteille de bière et remplit un verre qu'elle lui tendit. « Que pensez-vous de Polycopie Service ?

— Ça me paraît très bien à première vue. Moderne.

— Vous accepteriez de visiter le bureau et de me dire ce que vous en pensez ? Je sais que vous avez plus d'expérience que nous. »

Pris au dépourvu, il ne sut que répondre.

« Vous savez ce que je voudrais ? poursuivit-elle. Je voudrais que vous preniez la suite. Vous pourriez faire rentrer une série de machines portatives. Comme ça, à Noël, au moment où tout le monde a les poches remplies, nous aurions quelque chose à vendre. (Elle le défia du regard avec passion, les yeux étrécis.) Je suis sérieuse. J'ai réfléchi pendant votre absence. Zoé est incompétente ; il faut que je me débarrasse d'elle. J'allais le faire de toute façon. Chacune de nous deux a mis 3 000 dollars dans l'affaire ; pas plus. À peine 6 000 dollars en tout. L'arrangement

auquel je suis parvenue avec Walt équivaut à peu près à cette somme. Je voulais finir de payer cette maison, mais ce que je vais faire – ce que j’ai vraiment *envie* de faire –, c’est racheter la part de Zoé et gérer moi-même la société. Après quoi vous pourriez prendre les choses en main et agir à votre guise. Peut-être pourrais-je m’entendre avec la banque pour emprunter de quoi payer les machines portatives ? Mais si cette branche ne vous tente pas, vous pourriez vous lancer dans autre chose. »

L’incrédulité réduisait Bruce au silence.

« Je ne veux plus avoir de responsabilités, ajouta-t-elle.

— Je comprends, murmura-t-il.

— Je ne suis pas de taille pour ce panier de crabes. Je veux rester à la maison avec ma fille. Je ne la vois qu’une heure ou deux le soir. Il y a une femme qui vient vers 14 heures pour faire le ménage, aller chercher Taffy à l’école, la ramener ici et la garder jusqu’à ce que je rentre, à 18 heures. C’est elle qui s’est occupée de la maison et de Taffy pendant mon voyage à Mexico. Walt, lui, vit dans l’Utah, à Salt Lake City. Ça fait près d’un an qu’il est là-bas.

— Je vois.

— Vous ne pourriez pas faire ça ? insista-t-elle. Assurer la gérance de la société ?

— Je pense que si, dit-il.

— Voilà ce que j’imaginai pour votre paiement. Zoé et moi percevons deux salaires. Vous pourriez toucher exactement la moitié des bénéfices. Pas un salaire, juste 50 % du bénéfice net. Ça ferait autant que ce que je gagne, et vous n’auriez pas à investir.

— Je ne suis pas d’accord, déclara-t-il.

— Pourquoi ?

— Ce n’est pas juste pour vous.

— J’ai vraiment besoin de quelqu’un pour m’aider, fit-elle d’une voix déchirante. (Elle s’écarta de lui, les bras serrés autour de son corps.) J’ai besoin d’une personne sur qui je puisse m’appuyer. Je n’ai plus Walt ; j’avais l’habitude de me reposer sur lui. Il est dans les tuyaux galvanisés. Tout mon temps doit aller à Taffy ; il n’y a pas à tortiller. C’est elle qui doit passer en premier. J’ignore combien vous gagnez actuellement...

probablement plus que ce que je vous propose. Mais si vous êtes malin, vous pourriez y trouver votre compte. Vous ne croyez pas ? Le local est petit, mais bien situé.

— C'est vrai », admit-il.

Elle fit soudain volte-face. « Bruce, reprit-elle d'une voix voilée, presque plaintive, hier soir je n'ai pas dormi parce que je pensais à vous. Je savais que vous passeriez. Je me suis installée dans la cour en espérant que vous passeriez. J'ai attendu toute la matinée. Je savais que vous aviez... (elle esquissa un geste de la main)... cette affaire à conclure. C'est pour ça que je ne suis pas allée au bureau. Je n'avais aucune envie de vous voir là-bas. Zoé et moi, on ne s'entend pas du tout ; je ne veux pas qu'elle ait vent de quoi que ce soit avant que tout soit réglé, qu'il n'y ait plus d'autre solution que d'aller la voir et lui dire en face que j'ai l'intention de racheter sa part. C'est stipulé dans le contrat que nous avons signé. C'était convenu quand nous nous sommes associées. J'appréhende de le lui dire... Nous sommes de vieilles amies. On habitait ensemble à Montario, elle et moi, quand j'enseignais au collège Garret A. Hobart. »

C'était peut-être une des locataires de la maison, songea-t-il.

« Écoutez, Bruce, reprit-elle d'un ton terriblement grave. Je vais être tout à fait honnête avec vous. Je me heurte à de sérieuses difficultés. Je ne touche aucune pension alimentaire de Walt. Il habite dans un autre État. Il va bien envoyer un peu d'argent tous les mois, mais ce sera pour Taffy. Et ça ne va pas s'élever à grand-chose. Je possède exactement 4 000 dollars, ma part sur nos biens, plus cette maison. Elle représente environ 5 000 dollars supplémentaires. Il a gardé la voiture. J'ai des meubles, qui ne valent pas cher. Je me sens vraiment à bout. Je ne vais pas me mettre à chercher un emploi ; j'en ai jusque-là de tout ça. J'ai abandonné l'enseignement quand je me suis mariée. Plutôt mourir que de recommencer à enseigner, ou de prendre une place de secrétaire, de dactylo ou d'employée quelque part. Je ne m'abaisserai pas à cela. Je préfère encore accorder la garde de Taffy à Walt et... » Elle laissa sa phrase en suspens. Se balançant d'avant en arrière, ses bras enveloppés autour d'elle, elle enchaîna : « Je suis très seule. La plupart de mes amis m'ont laissée tomber parce qu'ils pensent que c'est ma

faute si Walt et moi nous sommes séparés. Vous avez vu ces gens chez Peg. Ce n'est qu'une bande de...

— ... de ronds-de-cuir, acheva-t-il.

— Oui.

— C'est la rançon des petites villes.

— Voilà peut-être ce que je devrais faire. Descendre vivre à Reno. Ou sur la côte est. Mais j'ai cette fichue entreprise sur les bras. Bruce... (Sa voix se fit plus aiguë.) Il faut que j'en tire de l'argent. (Elle s'avança vers lui.) Je suis prête à parier que, avec vous à sa tête, elle deviendrait rentable. Je le sais. Si vous n'étiez pas venu, j'aurais pris un Greyhound pour venir vous chercher à Reno. Je leur ai même téléphoné pour leur demander leurs horaires. Je vais vous montrer. » Passant devant lui, elle s'élança hors de la pièce. Pour revenir presque aussitôt, avec dans les mains un feuillet dactylographié plié en deux.

« Je dois y réfléchir », dit-il, songeant à son poste à la Centrale d'Achat, à son appartement de Reno, à son patron Ed von Scharf qui avait toute sa confiance, à tout ce qu'il avait planifié pour lui-même.

Mais, se dit-il, je pourrais faire marcher cette affaire, la gérer. Un magasin, un petit commerce à moi. Personne pour me donner des ordres. J'aurais les mains libres, je pourrais mettre mes compétences et mon expérience en pratique.

« C'est une proposition alléchante, admit-il.

— Vous savez quand il faut commander la marchandise pour Noël ?

— À l'automne ?

— En août, le rectifia-t-elle avec reproche. J'aimerais que vous soyez déjà en fonction et complètement organisé à ce moment-là. »

Bruce hocha la tête. Puis il prit le décapsuleur, ouvrit l'autre bouteille de bière, trouva un grand verre dans l'égouttoir sur la paillasse de l'évier et le remplit. Susan l'observait d'un air absent.

« Tenez, dit-il en le lui tendant. Histoire de fêter l'événement. » Il se sentait maladroit, balourd.

« Oh, non, merci, fit-elle. C'est beaucoup trop tôt dans la journée. De toute façon, j'ai ces satanés chèques à terminer. »

Elle quitta la cuisine ; marchant sur ses talons, Bruce la retrouva installée devant son chéquier, le stylo à la main, occupée à écrire, les sourcils froncés.

« Je pense que c'est entendu, articula-t-il, l'esprit à l'envers, mais conscient que, contre toute attente, il avait donné son accord de principe.

— Merci, murmura-t-elle avec ferveur, en marquant une pause entre deux signatures. J'ai vraiment besoin de vous, Bruce. » Et de se remettre à l'ouvrage.

Bruce resta là à savourer sa bière, debout dans la fraîcheur du séjour.

Quand il rentra à Reno avec son chargement de cire pour automobiles, il se rendit directement au siège de la Centrale d'Achat et se mit en quête de son patron, Ed von Scharf. Il le trouva dans un magasin du fond, juché sur une boîte, avec un bâton de sorbet à la main et un état d'inventaire par terre, à ses pieds. Portant cravate, veston, pantalon à chevrons et richelieus noirs, son patron jetait à la ronde des boîtes de mixeurs électriques. La poussière des boîtes en carton marron saupoudrait ses cheveux noirs ; ça lui donnait un air distingué.

« J'ai dû faire face à un imprévu à Montario, annonça Bruce. Il faut que j'y retourne. Si je ne peux pas obtenir un congé illimité, je pense donner ma démission. » Il avait mis au point sa petite histoire au cours du trajet. « Mon père est malade, reprit-il, sachant que ses employeurs ne trouveraient rien à redire à un tel motif. Je désire me trouver auprès de lui le temps qu'il faudra. »

Ils discutèrent pendant une heure et demie, puis montèrent à l'étage parler à deux des frères Paretti, les propriétaires de la Centrale d'Achat. En fin de compte, les Paretti lui signèrent un chèque représentant quinze jours de salaire, lui serrèrent la main et lui confirmèrent qu'il était libre de partir.

Bruce s'en alla avec l'assurance de pouvoir retrouver sa place s'il le voulait.

Son patron l'accompagna jusqu'à la voiture, solennel et abattu. « C'est une sacrée surprise, soupira-t-il pendant que Bruce décrochait la remorque de cire en pâte. Restons en contact, tu veux bien ? »

Il tapa dans le dos de son employé, lui souhaita bonne chance, ainsi qu'à sa famille, puis regagna le bâtiment de la Centrale d'Achat.

Avec un fort sentiment de culpabilité, Bruce démarra en direction de son logement. Mais au moins était-il assuré de sa réintégration si les choses tournaient mal. C'était là une précaution purement pratique.

Après avoir prévenu sa propriétaire, il monta dans sa chambre et entreprit de faire sa valise. Au coucher du soleil, il avait descendu toutes ses affaires, les avait chargées dans la Mercury, là où s'étaient trouvés les bidons de cire à peine quelques heures plus tôt, puis il avait rendu la clé à Mme O'Neil. Elle lui souhaita bonne chance elle aussi, se levant de table pour le suivre dans l'entrée.

À huit heures et demie, il reprenait la route de l'Idaho.

Le lendemain, Bruce entra dans Boise le regard trouble. Il s'arrêta dans un motel et y prit une chambre. Sans même décharger ses affaires, il se déshabilla, se coucha et dormit toute la journée. À 17 h 30, il se leva, prit une douche, se rasa, passa des habits propres puis se rendit dans le centre-ville de Boise, à Polycopie Service.

Au moment où il garait la voiture, Susan Faine apparut à la porte du bureau, un peu plus bas dans la rue, lui fit un geste de la main et disparut à l'intérieur. Il finit son créneau, sortit de l'auto et poursuivit à pied.

Dans la boutique, Zoé de Lima l'accueillit d'un signe de tête glacial et lui tourna aussitôt le dos. Il la salua, mais celle-ci ne répondit pas ; elle s'affairait sur sa machine à écrire.

Elle est au courant, se dit-il.

Habillée de pied en cape, Susan s'approcha de lui depuis le fond du magasin. « Allons-y », dit-elle.

Ils suivirent côte à côte le trottoir et montèrent dans l'auto. « Je lui ai parlé, expliqua Susan. Nous nous sommes chamaillées toute la journée. Tu as pris ta décision ? » Tendant le cou, elle vit toute la garde-robe, les bagages, les cartons d'objets personnels entassés à l'arrière. « Tu l'as prise.

— J'ai donné ma démission, précisa-t-il, ainsi que mon congé à ma propriétaire.

— Si on allait manger ? proposa-t-elle. Je meurs de faim.

— Est-ce prudent de laisser ta collègue toute seule ? demanda-t-il.

— Pourquoi ? répliqua Susan. Oh ! je vois ce que tu veux dire. Mais elle est encore mon associée. Elle a une clé. Je ne peux pas l'obliger à partir. Ça va prendre une semaine ou deux avant que la situation ne soit régularisée. De toute façon, je ne crois pas qu'elle cherche à se venger d'une quelconque manière. Elle est vexée, et furieuse contre moi, mais c'est une personne honorable. Je la connais depuis des années. Nous espérons encore garder des relations amicales.

— Eh bien, tu la connais ; pas moi. »

Ils s'attardèrent un moment dans l'auto. L'éclat des trottoirs était insoutenable en cette fin d'après-midi, et Susan s'agitait inconfortablement sur son siège. « Je vais peut-être aller lui dire que nous ferions mieux de fermer pour la journée », murmura-t-elle. Elle descendit de voiture et s'élança sur le trottoir. Le temps passa. Bruce alluma la radio pour écouter les nouvelles. Enfin, il vit Mme de Lima quitter le bureau et s'éloigner d'un pas vif dans la direction opposée. Susan ferma la boutique et revint vers lui, toute souriante.

« Ça y est ! s'exclama-t-elle en reprenant place à ses côtés.

— Où veux-tu aller manger ? » Il démarra l'auto.

« Il faut que je rentre à la maison, répondit Susan. Mme Poppinjay doit partir à sept heures moins le quart dernier carat, qu'il pleuve ou qu'il vente. Et je dois absolument dîner avec Taffy ; c'est quelque chose qui m'est nécessaire, autant qu'à elle. En général, Mme Poppinjay prépare un rôti, et puis je prends la suite quand je rentre ; je mets la dernière main, je sers le repas, et nous mangeons toutes les deux ensemble. Ça fonctionne assez bien. Tu as dîné ? Je ne sais pas pourquoi je ne t'ai pas posé la question avant... Pour moi, il allait de soi que tu dînerais avec nous.

— D'accord », fit-il.

Lorsqu'ils arrivèrent à sa maison, Susan le présenta à Mme Poppinjay, une toute petite vieille dame grassouillette aux cheveux blancs, qui était visiblement impatiente de partir retrouver les siens. Taffy se trouvait dans sa chambre, occupée à dessiner avec des crayons de couleur en écoutant une émission

télévisée pour enfants, le dos face au poste. La gamine prêta à peine attention à Bruce quand Susan introduisit celui-ci dans la pièce pour qu'ils fassent connaissance et annoncer à sa fille qu'il travaillerait à la boutique.

« Elle est mignonne », dit-il, bien qu'il n'ait pu être en mesure de voir grand-chose, sauf qu'il y avait là une fillette occupée à jouer par terre et qu'elle avait des cheveux châtain clair, presque blonds. « Elle tient de toi ou de Walt ? »

— Ce n'est pas la fille de Walt, s'écria Susan dans un éclat de rire. Dieu m'en préserve ! J'ai été mariée deux fois.

— Oh ! fit-il.

— Taffy est née pendant la guerre de Corée. Je n'ai rencontré Walt que début 1955. Je me rappelle qu'il avait une Chevrolet V8 modèle 55 toute neuve ; il n'arrêtait pas de me dire que c'était la première V8 de Chevrolet et qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas avec les pistons, un problème d'huile.

— Oui, acquiesça-t-il. C'est un fait.

— Walt est souvent sur la route, lui aussi, comme toi. Il fait la navette entre Salt Lake City et la côte, Los Angeles principalement. C'est bizarre, n'est-ce pas... de penser que vous quadrillez tous les deux le pays en voiture. Il est représentant pour une usine. Congrès et réunions commerciales. » Elle suspendit son manteau et mit un tablier.

« Il y a de l'argent à se faire dans la tôle galvanisée, remarqua-t-il.

— Oui, dit-elle, il suffit de voir comme je suis riche. »

Après dîner, ils s'installèrent pour se fumer tranquillement une cigarette. Taffy était partie s'isoler, sans doute dans sa chambre. Elle avait l'air d'une enfant tranquille, indépendante, habituée à s'occuper toute seule. La maison était tiède et paisible. Elle sentait la viande cuite à la cocotte.

« Ma cuisine te satisfait ? demanda Susan.

— Et comment ! » répondit-il. Quel régal cela avait été, comparé à la cuisine de gargote des restaurants routiers à laquelle il s'était résigné pendant ces deux dernières années ! Friture trop grasse. Légumes trop cuits, pleins d'eau et insipides.

« Je suis tout excitée, reprit Susan.

— Moi aussi.

— Je suis sûre qu'on va réussir. Et j'ai prévenu Zoé ; ça me soulage l'esprit d'un poids immense. Dès que tu es parti, hier, j'ai commencé à m'y préparer. Ce matin, quand nous avons ouvert, je lui ai dit : "Zoé, il faut que je te parle". Et je l'ai mise au courant.

— Très bien, murmura-t-il, à moitié endormi.

— Tu trouves ça cruel ?

— Non, marmonna-t-il. Ça arrive tout le temps.

— Mais j'ai des scrupules maintenant. »

Sa remarque fit sortir Bruce de sa torpeur. « C'est fait, fit-il. Je suis là ; j'ai donné ma démission et rendu mon appartement. »

Elle approuva d'un signe de tête. « Ça va être formidable. Demain, nous irons au bureau ensemble et je te ferai visiter les lieux. On peut même aller y faire un saut ce soir, en voiture. Non, ça peut attendre. (Une pensée lui traversa soudain l'esprit.) Bruce, il vaudrait peut-être mieux attendre que Zoé soit partie. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée pour toi de devoir te heurter à elle. Tu as assez d'argent ?

— Comment ça ? J'ai un chèque équivalant à un demi-mois de salaire. Et j'ai quelques économies. » Il ne voyait pas où elle voulait en venir.

Après une longue réflexion, Susan lui demanda : « Où vas-tu loger ?

— Au *motel-restaurant du Lièvre*.

— Combien coûte la chambre ?

— 6 dollars la nuit. »

Elle sursauta. « Cela fait 42 dollars par semaine. Je vais chercher une chambre, dit-il. Je n'ai pas l'intention de passer la semaine au motel. Si je ne commence pas tout de suite, je vais pouvoir me mettre en chasse.

— Mais je veux que tu commences tout de suite, protesta Susan. Je *veux* qu'on se lance. (Elle tripota sa cigarette d'un air agacé.) Je n'ai pas envie d'attendre — qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce que ça te gênerait de faire acte de présence alors que Zoé est encore là ?

— Ça m'est égal », répondit Bruce. Il ne voyait pas ce qui pouvait poser problème. Après tout, il ne connaissait pas cette femme ; il n'avait que faire d'une éventuelle animosité.

« Je veux commencer à te payer, déclara Susan, mais je ne le pourrai qu'une fois les papiers légaux signés, quand elle se sera officiellement retirée de l'affaire. Cela veut dire tant qu'elle n'aura pas encaissé l'argent que je lui dois pour racheter sa part. Tu ne seras donc pas payé pendant au moins une semaine. »

La nouvelle le secoua. « D'accord, dit-il, espérant qu'il pourrait s'en tirer avec les moyens du bord.

— Ça te met dans l'embarras, remarqua-t-elle. Je le vois. Je suis navrée, Bruce ; je n'y ai pensé qu'après notre discussion. Tu étais déjà reparti à Reno. »

Tous deux demeurèrent silencieux.

« Écoute, dit-elle soudain, pourquoi n'habiterais-tu pas ici ? »

Bruce n'en croyait pas ses oreilles.

« Bien sûr, reprit-elle, tendant le bras pour lui saisir la main d'un geste pressant, tu peux dormir et prendre les repas ici. Il y a deux chambres d'amis et plein de place dans les placards. Pourquoi pas ?

— Si personne n'y voit d'inconvénient... balbutia-t-il avec effort.

— Tu penses aux voisins ? Je ne crois pas qu'ils remarquent quoi que ce soit. J'espère que non. Pourquoi y prêteraient-ils attention ? De toute manière, nous avons pas mal de choses à régler. Je veux que tu te mettes tout de suite dans le bain ; on pourra descendre ensemble au bureau le soir, après dîner. Dès que Taffy sera au lit. Je te ferai faire une clé. Et puis il y a le week-end qui arrive. » Elle éteignit sa cigarette et se leva d'un bond.

« Allons chercher tes affaires dans l'auto. Tu as tout ce qu'il te faut ?

— Oui. (Il n'avait rien laissé au motel.) Mais tu es sûre de vouloir faire ça ? » Ça lui semblait un pas énorme à franchir.

« Je sais ce que je fais, répliqua-t-elle en ouvrant la porte d'entrée. C'est tout à fait naturel ; je m'étonne qu'on n'y ait pas

pensé plus tôt. » Après une pause, elle lança par-dessus son épaule : « À moins que ça ne te mette mal à l'aise...

— Mal à l'aise, répéta-t-il. Comment ça ?

— Je suppose que ce n'est pas la bonne expression. Un peu gêné, peut-être. Nous allons être tout le temps ensemble, de toute façon. Dans une petite entreprise avec juste deux personnes... Tu as l'habitude des grandes boîtes, n'est-ce pas ? Une petite entreprise est beaucoup moins impersonnelle, c'est presque comme une famille. »

Dans le temps, il avait travaillé pour un drugstore qui n'employait qu'un seul vendeur, en plus de lui-même qui était magasinier. Aussi le savait-il parfaitement.

« Je suis facile à vivre, affirma-t-il.

— Je l'espère, dit-elle, parce que pas moi. J'ai mes humeurs. Je déprime. Quand tu es passé hier, j'avais une de mes crises de dépression. Mais tu m'as secoué les puces. » D'un mouvement primesautier, elle l'attrapa par la manche et l'entraîna en direction de l'auto. « Tu es une bonne thérapie pour moi », lui dit-elle par-dessus son épaule.

En moins d'une heure, il se retrouva installé dans une chambre haute de plafond, ses valises et ses cartons empilés par terre d'un côté et ses vêtements accrochés dans la penderie. Il avait rangé ses accessoires de rasage dans l'armoire à pharmacie du cabinet de toilette, avec son pulvérisateur de déodorant, sa brosse à cheveux, sa brosse à dents et le restant de ses petits flacons, tubes et boîtes.

La fille de Susan était couchée à présent, le poste de télévision éteint. La maison semblait dégager une intimité nouvelle ; il n'avait jamais connu pareille absence de contraintes.

Ils s'installèrent dans le séjour pour s'accorder un moment de détente. Susan se mit bientôt à évoquer son passé de professeur, qui semblait toujours présent dans ses pensées.

« J'enseignais encore quand j'ai rencontré Pete, lui apprit-elle. Le père de Taffy. C'était en 1949. Il voulait que j'arrête de travailler, ce que j'ai fait quand je suis tombée enceinte de Taffy. Puis nous avons déménagé à Boise. » D'un tiroir du secrétaire, elle exhuma un énorme album de photos. Assise à côté de lui,

elle tournait les pages, lui montrant des instantanés et des témoignages de son passé proche. « Ma classe de huitième au collège Garret A. Hobart en 1948. » Elle désignait un cliché du doigt.

Finalement, il parvint à voir la photo de classe de l'année 1945 – sa classe. C'était bien sa bouille ronde qui apparaissait au second rang. Un petit garçon maussade à l'air pataud perdu au milieu de ses pairs, si différent de l'aspect qu'il avait aujourd'hui que personne ne pourrait faire le rapprochement. En fait, s'il n'avait pas déjà vu cette photo, Bruce ne se serait pas reconnu ; il ne se serait même pas douté qu'il figurait quelque part parmi tous ces visages. Tous deux scrutaient la photo de classe. Susan était là, assez facile à repérer : elle se tenait sur le côté, figée et solennelle, mais souriant, les yeux mi-clos à cause du soleil éclatant. Vêtue de son tailleur aux gros boutons... Étonnant, songea-t-il, de revoir cette photo. Il en avait possédé un exemplaire, mais sa mère le lui avait subtilisé bien des années auparavant ; il n'avait pas reposé les yeux dessus depuis cette époque.

Et, sur la photo, Mlle Reuben telle qu'elle était alors, en 1945, différente du souvenir qu'il en gardait. Tout ce qu'il voyait, c'était une ravissante jeune femme, élégante, musclée, presque maigre, avec des rides d'anxiété autour des yeux et de la bouche. Une angoissée, pensa-t-il. Tendue, terriblement consciente de ses responsabilités. Peut-être trop tendue. Trop inquiète. Il se souvenait qu'un jour, pendant la récréation, un gamin s'était fait une vilaine coupure avec un cul de bouteille cassé ; Mlle Reuben avait couru chercher l'infirmière, et, bien qu'elle se soit arrangée pour détourner l'attention des autres enfants, elle avait été contrainte de s'isoler un moment. Même les écoliers de huitième qu'ils étaient alors avaient senti qu'elle avait frôlé la crise de nerfs. Tournant le dos à tout le monde, elle se tenait plantée là, à triturer son mouchoir et à tamponner ses yeux et son nez. À l'époque, bien sûr, cela les avait tous fait ricaner. Ils avaient eu le plus grand mal à contenir leur hilarité.

En étudiant la photo, il parvint à déchiffrer les noms des élèves inscrits en dessous en caractères minuscules. Le sien s'y trouvait bien : Bruce Stevens. Susan, pour sa part, ne remarqua

rien. Elle se remémorait déjà d'autres événements, et cette page de l'album avait perdu tout intérêt à ses yeux.

« Je n'aurais jamais dû arrêter d'enseigner, soliloquait-elle. Mais je n'étais tout simplement pas faite pour ça. Je tremblais des pieds à la tête en rentrant à la maison. Tout ce bruit, cette agitation. Ça me donnait constamment la migraine. Les enfants qui couraient dans toutes les directions. Pete avait coutume de dire que je n'avais aucune disposition pour m'occuper d'enfants. Que j'étais trop névrosée. À juste titre, sans doute. C'est l'une des raisons de notre séparation. Nous n'étions jamais d'accord sur la manière d'élever Taffy.

— Qu'est-ce qu'il fait maintenant ? s'enquit Bruce en tournant la page pour dissimuler son nom.

— Il vit à Chicago, répondit Susan. Je n'ai aucune idée de ce qu'il y fait. Quand je l'ai connu, il suivait des études d'ingénieur. J'avais 26 ans, et lui 25.

— Quel âge avais-tu quand tu as commencé à enseigner ? demanda-t-il.

— Voyons, fit-elle. J'ai débuté à Tampa, en Floride. En 1943. Je m'en souviens, parce que la bataille de Stalingrad a eu lieu le mois où je me suis vu confier ma première classe. J'avais 19 ans.

— Et quand tu as intégré le collège Garret A. Hobart ?

— C'était en 1945. J'avais 21 ans. »

Elle avait donc exactement dix ans de plus que lui. Soit 34 ans à présent. À peu de chose près ce qu'il avait estimé.

« Je n'ai jamais revu aucun de ces petits garnements depuis, observa Susan. Ils ont juste disparu de ma vie. Ça fait treize ans... ils doivent être presque adultes aujourd'hui. Mon Dieu, ce *sont* des adultes ; ils avaient 10 ou 11 ans à l'époque, ils doivent donc en avoir 24 maintenant. Être mariés, avoir des enfants... (Son visage se teinta d'une expression pensive.) Quelques-uns d'entre eux peuvent même avoir des enfants en âge d'être scolarisés. J'exagère un peu, certes. Mais ça donne à réfléchir.

— De 11 à 24, ce sont treize années qui comptent beaucoup.

— Énormément. Mais quand je regarde en arrière, ça ne fait pas une très grande différence pour moi. De 21 ans à 34. Mais je ne devrais pas dire ça. J'ai Taffy à présent, et je me suis mariée et j'ai divorcé deux fois ! Ce n'est donc pas ce que je veux dire.

Mais je me sens la même. Je n'ai pas l'impression d'avoir beaucoup changé intérieurement durant cette période. Je suppose que, physiquement, par contre... » Elle revint en arrière pour réexaminer la photo prise en 1945.

« Je ne trouve pas que tu aies beaucoup changé », dit-il. Ce qui était la stricte vérité.

« Merci. C'est un très gentil compliment.

— Je parle sérieusement », insista-t-il.

Elle referma l'album. « Je me sens tellement découragée, avoua-t-elle. Pas en ce moment même, je parle en général, ces dernières années. Après l'échec de deux mariages... on se demande forcément si ça ne vient pas de soi. Au fond, je sais que ça vient de moi. Pete avait coutume de dire que je ne savais rien faire d'autre que broyer du noir et me ronger les sangs, et si Walt ne me l'a pas dit, c'était tout comme ; lui me reprochait de vivre en état de crise permanente. Il disait que j'avais une *mentalité* de crise. Qu'à tout moment, j'appréhendais la catastrophe. Comme Henny Penny². "Le ciel nous tombe sur la tête..." Tu t'en souviens ?

— Oui, dit-il.

— Ils ont tous deux l'impression que je communique ça à ma fille. (Elle se tourna vers lui.) Voilà pourquoi j'ai besoin d'avoir auprès de moi quelqu'un qui soit facile à vivre, déclara-t-elle d'une voix pressante, qui prenne les choses comme elles viennent. Quelqu'un comme toi.

— Je ne pense pas que tu communique forcément ce trait de caractère à Taffy », objecta-t-il, songeant qu'après tout elle l'avait terrorisé toute une année durant, laissant une impression durable dans son esprit, mais qu'il s'en était sorti, qu'il avait survécu pour parvenir à l'âge adulte avec un caractère optimiste. N'était-ce pas là une preuve qu'elle ne lui avait pas vraiment fait de mal ? *Bien sûr*, se dit-il, *c'est peut-être un coup de chance*. Pour aussitôt penser : *Mais peut-être qu'elle m'a causé du tort en profondeur et que je ne m'en rends pas compte. Je ne m'en suis peut-être jamais aperçu.*

² Poule héroïne d'un conte pour enfants.

À 23 h 30, Susan lui souhaita bonne nuit et disparut dans la salle de bains pour se laver avant de se mettre au lit.

Bruce resta seul dans le séjour, à regarder un vieux film à la télévision.

Et me voilà de retour à Montario, songeait-il. *Non, pas exactement à Montario. À Boise.* Mais à ses yeux ça revenait au même ; c'était la région de sa naissance.

Mais cela ne le gênait pas. C'était si différent. Rien ne pouvait être plus éloigné du passé, de sa vie de lycéen qui pliait des journaux pour les lancer sur des vérandas... ou, avant cela, qui jouait aux billes après l'école, suivait *Howdy Doody*³ sur le petit écran du séjour familial, tandis que son frère aîné Frank s'affairait sous la véranda avec son eau croupie et son microscope.

Ce qui l'amena à penser à Frank.

Frank, qui travaillait à présent comme chercheur dans une société chimique de Cincinnati. Il avait fait ses études à l'université Wayne de Détroit, grâce à une bourse allouée par un fabricant de détergents. Il était marié, avait un enfant de 3 ans. Quel âge devait-il avoir ? 26 ans environ. Et il était propriétaire – ou n'allait pas tarder à l'être – d'une maison et d'une voiture. Il avait donc réussi sur tous les plans ; il avait une bonne situation et faisait ce qui lui plaisait depuis toujours... Il était doué, rapide, compétent, un jour il publierait dans des revues scientifiques. Il avait un bel avenir devant lui ; du reste, il n'avait guère à se plaindre de son présent. Frank était très populaire à l'école. Bruce le revoyait déambuler à grands pas, en tennis et pantalon de sport, les cheveux lissés en arrière, le teint frais et éclatant, saluant tout le monde d'un petit signe de la main, brillant aux bals du collège, se faisant élire à ceci ou à cela... Il sortait avec Ludmilla Meadowland, la blonde que les grands avaient élue Miss Montario pour la cavalcade du lycée de 1948. Lors du défilé du 10 juin, elle avait descendu Hill Street sur un char décoré de pommes de terre, portant une bannière sur laquelle était écrit : « Allez, Montario, allez, allez. » Le directeur du collège de Montario lui avait serré la main, ainsi

³ Guignol de la télévision américaine.

qu'à Frank, et la photo du trio avait paru dans la *Gazette*, le journal que Bruce avait transporté, plié et lancé jour après jour pendant deux années entières.

Toute sa vie, on lui avait glissé à l'oreille que son frère Frank était plus brillant que lui.

Et à l'évidence, pensait-il, c'était vrai. *Il suffit de voir où en est Frank. Et où moi j'en suis.*

Mais Bruce avait beau s'y efforcer, il ne parvenait pas à se sentir découragé. *J'aime ça*, se disait-il. *J'en tire un grand plaisir... Ça me plaît vraiment. Il y a là une certaine satisfaction, une forme d'ordre, une unité.* Qu'une figure de sa vie passée parvienne à le ramener ainsi en arrière lui donnait le sentiment que toutes ces années n'avaient pas servi à rien, en fin de compte. À l'époque, il avait bel et bien été dans l'incapacité de s'aider lui-même. Il se contentait d'imiter les autres. Ils jouaient aux billes après l'école ; lui aussi. Le samedi, ils faisaient la queue pour le film réservé aux enfants au Palais du cinéma Louxor ; lui aussi, même si le film était minable. Ces années répétitives, vaines, avaient été si ennuyeuses que, maintes fois, il avait senti le désespoir s'emparer de lui. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Qu'est-ce qu'il en avait tiré ? Rien, apparemment.

À vrai dire, le seul événement ayant compté pour lui au cours de ses quinze premières années s'était présenté tout à fait par hasard. La *Gazette* offrait d'envoyer des enregistrements phonographiques de grandes œuvres symphoniques en échange de bons à détacher du quotidien. Il avait la primeur des bons en sa qualité de livreur de journaux, et en avait rassemblé toute une collection qu'il avait expédiée dans l'Illinois ; au bout d'un mois environ, il avait reçu par la poste un paquet plat enveloppé de papier et de ruban adhésif marron. En l'ouvrant, il avait découvert trois 33 tours emballés dans du carton. Les étiquettes bleues des disques portaient uniquement la mention : « Les plus grandes symphonies du monde », sans donner le nom de l'orchestre ni de son chef. Ce coffret de disques – qui n'avait pas de pochette cartonnée, juste du papier – se révéla être la *Symphonie n° 99* de Joseph Haydn. Il la passait sur le phono à console qu'il avait comme cadeau de Noël au collègue. Jusque-là,

ses goûts musicaux s'étaient limités à Spike Jones, ce qui ne changea pas beaucoup par la suite. Mais cette symphonie particulière avait eu un impact énorme sur lui ; elle l'avait ébranlé jusqu'à la plante des pieds. Il avait passé les trois disques jusqu'à ce qu'ils blanchissent d'usure et deviennent absolument inécoutables.

Sa passion pour la musique prouvait que, s'il avait eu le choix, il aurait troqué son existence d'alors contre une ville différente, un autre milieu. Elle prouvait qu'il n'était pas heureux. Bien sûr, il le savait. Il s'ennuyait continuellement, à la maison comme à l'école. Quel contraste avec son frère Frank, qui débarquait tous les jours gominé et sur son trente et un.

À 15 ans, il restait étendu tout seul dans l'obscurité de sa chambre, à écouter de la musique sur le phono. À aiguiser des épines de cactus à l'aide de la petite machine qu'il avait achetée 1 dollar 50 et qui les faisait tourner contre un disque de papier de verre... À remplir toute une vieille boîte de sparadraps d'épines aiguisées prêtes à l'emploi, au cas où l'aiguille du bras déclarerait forfait au beau milieu d'un disque.

Il aurait pu vivre uniquement dans cette pièce si quelqu'un avait eu l'idée de lui faire passer de la nourriture par le trou de la serrure. Alimenté par un tube, pensa-t-il. Sans doute était-ce là que le bât blessait. Confronté à l'extérieur, il ne pouvait s'empêcher de souffrir. Il était incapable de donner le change. Or, il aimait sortir une fois de temps à autre histoire de voir ce qui se passait. Au bout du compte, il avait échoué à Reno, comme collaborateur de la Centrale d'Achat des Consommateurs. De la même manière, il avait fini par revenir ici, intrigué par les choses qui s'étaient présentées sur son chemin, incapable de refuser une occasion qui promettait d'apporter son lot de nouveautés.

Dès que le film fut terminé, il coupa la télévision, s'assura que la porte d'entrée était bien fermée à clé et éteignit la lumière du séjour, ainsi que Susan le lui avait recommandé ; puis il jeta un coup d'œil dans la salle de bains pour vérifier qu'elle en était sortie. Les lieux étaient libres ; Bruce se rendit donc dans sa chambre, sortit une serviette de sa valise et retraversa le couloir.

Quelques instants plus tard, il faisait sa toilette et se brossait les dents.

Une fois dans sa chambre, il s'agita fiévreusement sur son lit, incapable de dormir. L'insomnie avait empoisonné son enfance, et voilà que cela recommençait, probablement parce qu'il se trouvait de nouveau à Boise, que le passé se rappelait à lui ces derniers jours.

Que pouvait-il prendre comme cachet ? Il avait quelque part un flacon d'antihistaminiques, destinés en principe à lutter contre les allergies et les refroidissements, mais il s'était rendu compte qu'ils lui procuraient un état de détente propice au sommeil, ce qui l'avait incité à conserver le flacon. Il devait forcément se trouver dans la boîte à gants de la Mercury. Bruce attendit une heure de plus, sans succès. À la fin, il se leva, enfila son peignoir bleu, ses pantoufles de cuir, et s'aventura dans la nuit en direction de la porte d'entrée.

S'il parvint à atteindre sa voiture, il ne trouva rien dans la boîte à gants. Il dut donc repartir vers la maison, remonter le chemin obscur, monter les marches la véranda et se faufiler dans le séjour, les mains vides. Le flacon était peut-être resté au fond de sa valise, glissant hors de vue sous les chaussures. À cette pensée, il s'engagea dans le couloir menant à sa chambre pour regagner son point de départ.

Avant qu'il ait pu ouvrir sa porte, une autre s'ouvrit et Susan passa la tête dans le couloir. « Oh, fit-elle. Je pensais que c'était Taffy.

— J'avais oublié quelque chose dans l'auto », se justifia-t-il.

Il ouvrit la porte de sa chambre.

« Je ne veux pas que tu te fasses du souci, lui dit-elle dans son dos.

— À propos de quoi ?

— De tout. Tu as l'air inquiet.

— Je n'arrive pas à dormir, c'est tout, répliqua-t-il. À cause de l'excitation. » Il rentra dans sa chambre et jeta un regard au réveil.

Susan le suivit dans la pièce. Elle portait une longue robe de chambre rose ouatée, ceinturée d'une fine cordelière. Ses cheveux flottaient en une multitude de mèches folles, légères

comme des plumes. Ils lui tombaient sur les épaules, bien plus longs qu'il ne les lui avait jamais vus. « J'ai du phénobarbital, murmura-t-elle.

— Ça serait parfait », dit-il avec gratitude.

Après être allée farfouiller à l'autre bout de la maison, elle revint avec un gobelet en plastique jaune et un minuscule cachet tubulaire sur la paume de sa main tendue.

« Merci », dit Bruce en faisant rouler le cachet dans la sienne. Susan lui tendit le gobelet et il réussit à avaler le médicament malgré sa présence. Cela l'avait toujours gêné qu'on le regarde avaler un cachet.

Elle leva soudain la main et la lui pressa sur le front, ce qui le fit autant sursauter que s'il avait reçu un coup de pied. « Tu as pris un coup de chaud, diagnostiqua-t-elle. En conduisant. À mon avis, tu as chopé une petite insolation ; tu as probablement de la fièvre.

— Non », marmonna-t-il.

Susan se glissa jusqu'à la fenêtre, écarta store et rideaux pour vérifier qu'elle était bien fermée. « Je t'entendais te tourner et te retourner dans ton lit, reprit-elle. C'est parce que la maison est étrange ? Tu sais, je me disais que j'allais peut-être annoncer carrément à Zoé que je veux que tu prennes tes fonctions. Demain, tu m'accompagneras au bureau quand je m'y rendrai à 9 heures. D'accord ? Alors va te coucher et dépêche-toi de t'endormir, pour être frais et dispos au réveil. Je veux te montrer toutes les factures de ces six derniers mois, les articles que j'ai commandés. »

Les rares nuits qu'il avait passées avec Peg avaient été gâchées par sa manie de se hérissier la tête de bigoudis métalliques. Ça plaquait ses cheveux contre son crâne en un coussinet dur plein de protubérances. Susan, quant à elle, se tenait devant lui, les cheveux libres et soyeux, et cela l'épatait. Comme son expérience des femmes aux heures nocturnes était limitée ! La nuit, sa mère allait et venait dans la maison, sa chevelure relevée cachée sous un filet qui s'attachait comme les pans d'un bonnet de nounou noire. Là se terminait peu ou prou son expérience.

Il vit qu'elle avait les pieds nus sous sa robe de chambre.

« Je suis toujours frais et dispos, articula-t-il.

— Oh, comme c'est mignon. Bonne nuit, Bruce. » Et elle sortit en hâte de la pièce en refermant la porte derrière elle.

L'effet du phénobarbital commençait à se faire sentir ; ses sens s'émoussaient. Bruce retira son peignoir et ses chaussons et se fourra au lit. Pour s'assoupir aussitôt.

Quand il reprit conscience, la porte se rouvrait et Susan rentrait dans la pièce. Elle s'approcha de son lit, puis se baissa de façon à se retrouver juste au-dessus de lui. Ses cheveux lui effleurèrent le visage, lui donnant envie d'éternuer. Le col ouaté de sa robe de chambre lui frôla l'épaule.

« Je peux te rejoindre ? » Après maintes contorsions, elle se glissa à ses côtés dans le lit, emmaillotée dans sa robe de chambre.

Dans un soupir, elle s'installa confortablement, remonta les couvertures puis se tortilla pour se tourner sur le côté, face à lui. Après quoi elle se mit sur son séant, rabattant les couvertures, et entreprit d'enlever sa robe de chambre. Lorsqu'elle eut dégagé ses bras et ses épaules, elle la roula en boule et la jeta par terre. Bruce entendait le bruit de sa respiration dans l'obscurité. Le lit oscilla quand elle se laissa tomber sur le dos à côté de lui, dans une espèce de chemise de nuit ; il n'avait aucun moyen de la voir, mais un bout de tissu lui chatouillait le cou.

Couchée sur le dos à présent, elle attendit. Mais pas longtemps. Plantant tout à coup ses coudes durs et pointus dans la poitrine de Bruce, elle se mit à jouer des pieds et des mains pour se pencher au-dessus de lui et le dévisager impitoyablement. Comme si, pensa-t-il, en regardant suffisamment fort, elle pouvait rendre la chambre assez claire pour le voir. Il avait la sensation qu'elle l'illuminait, qu'elle le faisait briller de la tête aux pieds. Et toujours ce regard scrutateur qu'elle promenait sur sa peau, la faisant étinceler de plus en plus fort. Blessé par son propre éclat, le souffle coupé, Bruce leva le bras pour écarter un de ses coudes.

« Hello, fit-elle.

— Eh bien, on ne peut pas dire que tu aies l'air stressé.

— C'est grâce à toi. Tu es mon anxiolytique.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-il.

— Ce que tu veux », dit-elle. Sa voix contenait une intonation docile, résignée, qui était nouvelle pour lui ; un son très léger, presque une mélodie. Soudain ses paupières se soulevèrent et elle fixa sur lui des yeux hagards. Levant la main, elle pressa ses phalanges contre sa bouche, comme pour s'empêcher d'éclater de rire. « C'est incroyable », dit-elle. Toute tremblante, elle roula loin de lui et sortit du lit ; debout le dos tourné, tête baissée, une main sur sa gorge, l'autre caressant nerveusement ses cheveux, elle demeura silencieuse.

Bruce s'extirpa à son tour du lit, se planta face à elle et posa ses mains sur ses épaules. Ses os semblaient comme creux quand il enfonce ses doigts dans sa chair ; Susan lui donnait l'impression de céder, de rapetisser. Elle laissa retomber ses bras le long de ses flancs et demeura silencieuse, passive, lointaine même. Son visage perdit son aspect ridé lorsqu'il la saisit. Bruce réussit à dissiper le malaise en augmentant la pression de ses mains. Tout en Susan s'assouplit, se détendit, s'apaisa.

Lâchant ses épaules, il la prit par la main et l'entraîna vers le lit. Elle se laissa faire placidement, se couchant sans protester, et se prépara pendant qu'il déboutonnait son pyjama.

« Tu as froid ? lui demanda-t-il.

— Pas trop, répondit-elle d'une voix détachée. Juste un peu mal à la tête. »

Au moment de s'allonger à ses côtés, Bruce sentit le frôlement de ses mains qui se tendaient pour remonter les couvertures. Elle les tira au-dessus de leurs têtes, puis rabassa les bras et l'enlaça.

« J'espère que Taffy ne va pas se réveiller, souffla-t-elle, tout à coup raide d'anxiété.

— Ne t'inquiète pas.

— Mais si elle se met en tête de me chercher et qu'elle entre dans ta chambre... Oh ! et puis zut ! » Dans un subit accès d'autorité, elle l'attira à elle.

Ses hanches étaient étroites, son ventre doux contre le sien. Elle embaumait l'odeur des sels de bain qu'elle avait utilisés. Tout son corps était parfaitement lisse, sans une once de

graisse. Elle entretenait sa forme, comme une athlète ou une danseuse. Exactement ce dont il avait rêvé.

Après l'amour, ils s'installèrent en robe de chambre sur la véranda située à l'arrière de la maison, dans la fraîcheur de l'air nocturne. Le vent qui soufflait autour d'eux faisait se balancer d'avant en arrière arbres et arbustes du jardin. Ils entendaient de grandes frondaisons invisibles bruire sous la bourrasque, quelque part dans une autre arrière-cour.

Tout cela avait quelque chose de cosmique.

Ni l'un ni l'autre ne disaient rien. Susan avait enfilé de grosses chaussettes de ski qui la couvraient jusqu'aux mollets. Bien que lui-même ait passé une paire de chaussettes écossaises, il se surprit à ne pas pouvoir s'empêcher de trembler sans arrêt, à un rythme régulier. Un frémissement quasi mécanique. Cela avait probablement un rapport avec la fatigue musculaire, estima-t-il. Il se sentait absolument épuisé, mais il ne voulait pas rentrer. Il aimait le bruit du vent venu d'ailleurs, qui tordait des arbres qu'ils ne verraient jamais.

« Effrayant, chuchota Susan.

— Je ne trouve pas. » Il sentait l'odeur des fleurs. Un papillon de nuit vint même le frôler de ses ailes, se heurta à la moustiquaire et s'éloigna. Peut-être était-il entré dans la maison ; ils avaient laissé la porte ouverte derrière eux, afin de ne pas se retrouver enfermés dehors.

Susan agrippa sa main et cogna sa tête dure contre lui. « Tu n'as jamais été marié, n'est-ce pas ?

— Non, fit-il.

— Mais tu as déjà eu des rapports sexuels. Ou alors tu as eu des lectures particulièrement instructives. Tu n'as pas tâtonné. Je ne m'attendais pas à ce que tu le fasses. Je veux que tu réfléchisses bien à ceci. J'ai divorcé de Walt. Pour une femme qui a été mariée deux fois, ce n'est pas rien d'envisager une troisième union. Mais les mariages se font et se défont. Il vaut

mieux prendre des risques et commettre une erreur que de... (Elle réfléchit.) La peur n'est pas bonne conseillère. Reculer par peur de commettre une erreur. Mais tout cela est sans doute tellement loin de tes propres préoccupations que c'en est ridicule.

— Non, ce n'est pas ça. » Mais c'était bel et bien ça. Bruce n'avait plus qu'une envie à présent : retourner se coucher et dormir. « Rentrons, lui dit-il.

— Parfait. Écoute, dit-elle en verrouillant la moustiquaire derrière eux, tu vas dans ta chambre et moi dans la mienne. Mme Poppinjay a une clé, et même si elle est censée n'arriver qu'à 9 heures, il y a toujours le risque qu'on ne se réveille pas.

— D'accord », marmonna-t-il, obsédé par l'envie de s'endormir. Il était 4 h 30, et jamais il n'avait éprouvé pareille fatigue.

En partant vers sa chambre, elle marqua une pause assez longue pour lui souffler un baiser. *Bonne nuit*, articula silencieusement sa bouche, et puis elle disparut quand chacun eut ouvert sa porte.

Quelle nuit, songea-t-il en grimpant dans le lit défait encore tiède, moite et odorant.

Le mariage.

L'idée ne le troublait pas. Elle avait quelque chose de naturel, comme si on pouvait l'anticiper dans le cours ordinaire des choses.

Je suppose que ça ferait de Taffy ma belle-fille, se dit-il. Et Polycopie Service dans tout ça ? Est-ce que je vais en hériter d'une part... devenir copropriétaire ?

Tout cela lui plaisait bien. Il s'endormit aux anges, songeant déjà au lendemain.

Le lendemain matin, à 10 h 30, lui et Susan traversaient le centre-ville dans la Mercury pour se rendre ensemble au bureau.

Alors qu'ils se garaient de l'autre côté de la rue, en dehors de la zone de stationnement limité, Susan lui lança : « Écoute, il faut que je coure choisir du tissu pour me faire une robe. Vas-y tout seul, je te retrouve là-bas dans une petite demi-heure. »

Mettant sa main en visière au-dessus de ses yeux, elle jeta un coup d'œil en direction de la boutique. « La porte est déverrouillée. Zoé doit être arrivée. Si elle se montre trop désagréable, tu n'auras qu'à venir m'attendre dans l'auto, ou là où tu voudras. Mais je ne pense pas que ça se passe mal. Elle n'aura certainement même pas le temps de te parler – elle sera trop occupée à taper à la machine.

— Tu veux que je lui transmette un message de ta part ? demanda-t-il, vaguement froissé.

— Non. » Elle descendit sur le trottoir et referma sa portière. Son tailleur lui donnait l'air d'une femme élégante, raffinée. « Naturellement, reprit-elle en se penchant à la fenêtre de l'auto, pas un mot de ton installation à la maison ni des événements de la nuit dernière. »

Susan s'éloigna d'un pas pressé. Bruce verrouilla sa portière, traversa la rue et, non sans embarras, franchit le seuil de la boutique.

Ainsi que Susan l'avait prédit, Zoé ne lui prêta pas la moindre attention. Tournant une page après l'autre, elle travaillait d'arrache-pied sur l'énorme machine à écrire sans âge qui trônait sur l'une des tables du fond. Durant un moment, Bruce resta cantonné dans l'entrée, à l'endroit réservé aux clients, puis il prit le taureau par les cornes et se glissa derrière le comptoir en passant devant les bureaux. « Bonjour, lança-t-il.

— Bonjour, répondit Zoé.

— Je vais travailler ici, dit-il.

— Ah, fit-elle d'un ton enjoué. C'est ce que m'a dit Susan. (Puis, après avoir fugitivement regardé dans sa direction :) Bien entendu, cela ne me concerne plus vraiment étant donné que je m'en vais.

— Je vois, fit-il, hochant la tête comme s'il n'était pas au courant.

— Sans doute dans les jours qui viennent. Ça fait au moins un an que je voulais me sortir de cette impasse. » Elle arrêta de taper et fit pivoter son fauteuil de manière à se retrouver face à lui. Plus lentement, d'une voix plus forte aussi, elle déclara : « Nous perdons régulièrement de l'argent, comme vous devez le savoir. Je présume que Susan vous a expliqué tout cela. Elle

croit aussi peu à cette affaire que moi. J'ignore pourquoi elle veut continuer. De l'autre côté de la rue, il y a un bazar qui vend du papier, du papier carbone et des rubans de machine. On ne peut pas lutter avec eux, ils achètent en si grosse quantité. Quant au grand drugstore du carrefour, il vend des machines portatives. Ça ne nous laisse pas grand-chose à part la location de matériel, la saisie de manuscrits et la polycopie, et ce n'est pas ça qui rapporte beaucoup. Même si elle avait de l'argent frais à investir, cela ne servirait à rien à moins qu'elle ne projette de changer de local, auquel cas elle perdrait la quasi-totalité de ce que nous avons mis dans les travaux de réfection de la boutique. »

Quelque peu désarçonné, il ne répondit rien.

« Pour quelle tâche vous a-t-elle embauché exactement ? s'enquit Zoé. Comme homme à tout faire ? Vous savez taper à la machine ? Elle n'envisage quand même pas de se charger elle-même de la frappe et des stencils... » Un subtil air de triomphe se peignit sur son visage ridé. Elle n'avait de sympathie ni pour lui ni pour Susan ; elle était devenue impitoyable maintenant qu'elle savait qu'elle allait partir.

« Quels sont vos projets pour la suite ? s'informa-t-il.

— Oh, je pense ouvrir un petit magasin près de Dallas. J'ai des amis là-bas. » Elle lui fournit quelques détails supplémentaires.

« Eh bien, je vous souhaite bonne chance, dit-il.

— Moi aussi, je vous souhaite bonne chance ; il en faut pour travailler avec Susan, dit Zoé d'une voix ferme. Vous la connaissez depuis longtemps ? Si vous parvenez à rentabiliser cette boîte, ce sera grâce à vous, pas à elle – elle n'a absolument aucun talent en la matière. Tout ce qu'elle veut, c'est en tirer assez d'argent pour satisfaire ses besoins. » Elle s'interrompit brusquement et retourna à sa besogne. Le temps passa, puis elle lui adressa de nouveau la parole : « Vous avez l'expérience du petit commerce ? » Elle lui avait posé la question d'une façon qui insinuait que cela ne la surprendrait pas si Susan était parvenue à piéger quelqu'un capable de reprendre l'affaire et de la gérer avec la plus grande efficacité. Malgré ses réticences, Zoé avait du respect pour lui, sinon de l'admiration. Comme si le

simple fait de la remplacer le rendait déjà plus qualifié qu'elle pour ce travail. Et bien sûr c'était un homme. À force de l'observer, Bruce comprit qu'elle admettait inconsciemment la supériorité masculine. C'était un défaut, une faiblesse chez elle. Cela faisait partie des choses qui les avaient empêchées de mener à bien leurs affaires, de traiter d'égal à égal avec les grossistes et les clients.

Deux femmes à la tête d'une société. Un handicap.

« J'aimerais jeter un coup d'œil aux factures de ces derniers mois, dit-il.

— Elles sont dans le classeur. Par ordre alphabétique. »

S'installant à un bureau libre, il entreprit de passer les factures au crible pour voir comment leurs coûts étaient ventilés.

« Vous vérifiez nos bénéfices ? » lui demanda Zoé au bout d'un moment.

Il lui sauta aux yeux que Susan et Zoé faisaient leurs achats en dépit du bon sens, par petites quantités mensuelles et au prix le plus fort. Il vit également qu'elles n'allaient jamais chercher leurs fournitures ; elles se faisaient toujours livrer.

« Et les retours ? s'enquit-il. La marchandise défectueuse qui revient.

— C'est à Susan qu'il faut le demander », répondit Zoé.

Sans doute rataient-elles les occasions de liquider leur stock au moment fatidique des retours. Il se mit à déambuler dans la boutique, furetant dans les placards à fournitures, parmi les étagères de rames de papier machine, de boîtes de rubans, de paquets plats de papier carbone, les vieilles machines à écrire fatiguées louées 5 dollars ou moins par mois. Un coup d'œil suffisait pour voir que ces antiquités occupaient la majeure partie de l'espace de rangement : deux murs entiers, du sol au plafond. La plupart étaient recouvertes d'une couche de poussière. La vitrine était elle aussi encombrée de machines à vendre, toutes de seconde main, aucune qui soit neuve. *Comme chez un brocanteur*, pensa-t-il lugubrement. Son expérience ne le prédisposait guère à la marchandise d'occasion ; il répugnait à toucher des articles d'aspect sale et poussiéreux dans les magasins de brocante. Il aimait les objets neufs sous des

emballages de cellophane hygiéniques. *Comme si on achetait une brosse à dents usagée. Seigneur.*

Une cigarette à la bouche, il commença à réfléchir aux franchises. Si quelqu'un vendait déjà des machines neuves dans le coin, les fabricants rechigneraient à ouvrir de nouveaux points de vente. Mais... il y avait toujours moyen de se procurer de la marchandise. Pourvu que l'acheteur ait des espèces et, de préférence, un moyen de transport immédiat.

Pareille perspective commençait à l'électriser. Transformer la boutique.

« Je pense être en mesure de l'aider », dit-il.

Zoé ne répondit pas.

À midi, Susan entra en coup de vent dans la boutique, chargée de paquets. S'arrêtant devant le bureau de Zoé, elle entreprit de lui montrer ses différents achats. Conscient de sa présence, Bruce continua à travailler jusqu'à ce qu'elle se décide à le rejoindre.

« Salut, dit-elle.

— Salut, répondit-il. J'avance. » Il avait déniché le dossier des dettes actives, et était en train de calculer le montant des arriérés.

« Ça a l'air de t'occuper », fit Susan.

De son bureau Zoé lança : « Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je crois que je vais aller déjeuner. » Elle recouvrit sa machine et entreprit d'ôter sa blouse.

« Vas-y », lui dit Susan d'une voix concentrée. Dès que Zoé eut franchi la porte, elle s'assit en face de Bruce. « Comment ça s'est passé ? s'enquit-elle d'un ton pressant. Elle t'a parlé ?

— Très peu », répondit-il. Il lui en voulait un peu d'avoir eu à se présenter tout seul au bureau ; il lui semblait qu'elle aurait dû l'accompagner.

« Bon, fit-elle avec soulagement. Elle sait qu'elle ne peut s'opposer à ta présence ici. (Puis, après s'être penchée en avant :) Est-ce qu'elle t'a dit que nous avons essayé d'obtenir la franchise d'Underwood et qu'ils ont refusé de nous l'accorder ? » Elle l'épiait avec anxiété.

« Non, répondit-il. Mais je réfléchissais au problème des franchises.

— Si nous avons assez d'argent pour passer une première commande d'importance, ils nous l'accorderaient. Tu n'es pas d'accord ? Tu connais toutes les ficelles, toi.

— Nous verrons, fit-il.

— Je compte sur toi pour nous procurer de la marchandise.

— Je sais, mais je ne fabrique pas l'argent.

— Non, mais tu peux trouver des arrangements pour que ça nous coûte moins cher. Tu pourrais aussi prendre des articles en dépôt, non ?

— Ça dépend.

— Que penses-tu des rayons ? Si nous avons des machines neuves, il faudra les exposer.

— En parlant d'argent, reprit-il, est-ce que je travaille pour toi officiellement ?

— Comment... eh bien, bredouilla-t-elle en se redressant sur son siège, plissant le front d'un air soucieux. Oui, bien entendu, tu as commencé à travailler ce matin, dès que tu as franchi la porte. Je te considère comme un membre officiel de la société.

— Quelles dispositions allons-nous prendre pour ma paye ? insista-t-il avec autant de tact que possible.

— Tu n'as qu'à puiser dans les recettes, comme nous. Dans certaines limites, bien sûr. Nous en gardons toujours une trace écrite ; il y a un formulaire réglementaire à remplir, comme un reçu, que nous contresignons toutes les deux.

— Mais combien ?

— De combien... penses-tu avoir besoin ? »

À ce stade de la discussion, il se retrouvait face à un mur. « Là n'est pas la question. La question est de trouver un arrangement pour savoir où nous en sommes. »

Ce qui la troubla aussitôt. « Je te laisse décider, dit-elle sans réfléchir. Ta proposition sera la mienne. Surtout si... (Elle s'interrompt pour regarder derrière elle.) Si nos projets se révèlent fructueux, ce que j'espère de tout mon cœur. (Sa voix faiblit.) Bruce, je veux que tu décides en toute liberté combien tu veux. Je vais te sortir les comptes pour que tu puisses voir ce que nous touchons, Zoé et moi. »

Après qu'elle lui eut montré les comptes et qu'ils eurent longuement discuté de la question, ils convinrent qu'il pourrait prélever jusqu'à 350 dollars sur une période de trente jours.

« Est-ce que je te vole ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Non, la rassura-t-il, content d'avoir réglé la question.

— J'aimerais te payer davantage. Tu vaux bien plus. Peut-être plus tard, quand nous aurons quelque chose à vendre. » Serrant les poings, elle s'écria d'une voix forte : « Mince, il nous faut quelque chose à vendre ! »

Un client était entré ; Susan se leva pour le servir.

Plus tard dans l'après-midi, Bruce alla flâner jusqu'au bazar pour voir par lui-même ce qu'on y vendait et ce qu'on n'y vendait pas.

Le rayon papeterie et fournitures de machine courait d'un seul côté, invisible de la rue ; le rayon voisin vendait de la bijouterie fantaisie et des boutons, et le magasin semblait à peu près aussi bien achalandé en la matière. Les rubans étaient rangés en tas dans deux casiers. Ils coûtaient 85 cents l'un – une marque inconnue ; Bruce s'aperçut qu'il s'agissait de rubans extra-courts de qualité inférieure, uniquement bons pour taper son courrier, absolument impropres aux machines de bureau. Il vit aussi que le magasin n'avait pas en stock des rubans pour tous les modèles de machine. Leur papier se présentait par mains à 10 ou 25 cents, non par rames. Il s'agissait d'un produit bon marché, pas le papier filigrané vergé ou toilé que les dactylos affectionnaient pour leur original. Cela le rasséréna. En outre, leur papier carbone était bleu.

Il se rendit au drugstore.

Celui-ci proposait quatre marques de machines portatives à un prix abordable, et chacune était bien présentée. Elles étaient disposées au bout du rayon des fournitures photographiques, à côté des appareils photo et des magnétophones bon marché. Bruce remarqua que le drugstore n'avait en magasin que les modèles les moins chers de chaque ligne et aucun modèle de bureau.

Lorsque la jeune fille daigna venir le servir, il la questionna sur la garantie des machines. Celle-ci courait sur trois mois, lui apprit-elle.

« Et je la rapporte ici si elle tombe en panne ? »

— Non, dit-elle sans faire preuve du moindre intérêt. Il faut que vous la portiez à l'atelier de réparation... » Elle plongeait derrière son rayon pour chercher un dépliant tout froissé. « Il n'y a pas de service après-vente ici. C'est sur la route de Pocatello.

— Vous savez s'il y a un endroit dans le coin où je puisse avoir une frappe de qualité professionnelle ? s'enquit-il.

— Je crois qu'il y a un bureau plus bas dans la rue », dit la fille.

Après l'avoir remerciée, il sortit du drugstore.

Manifestement, ils n'étaient pas hautement spécialisés en machines à écrire. Ils visaient surtout les lycéens et les hommes d'affaires ayant besoin d'une petite machine à la maison pour taper du courrier. Sa connaissance du système des franchises entra alors en jeu ; il se rappela qu'on accordait souvent à un dépositaire une franchise lui permettant de vendre seulement les modèles bas de gamme d'une marque, pas la gamme complète. Il ne devrait pas avoir beaucoup de mal à découvrir si les gérants du drugstore avaient une franchise pour vendre des machines plus grosses, si l'envie leur en prenait. Ce n'était peut-être pas le cas.

Il retraversa la rue.

Derrière le comptoir, au beau milieu du local, se trouvait un petit homme basané aux épaules rondes, vêtu d'un élégant costume gris avec veston droit et nœud papillon. Un nuage de fumée l'enveloppait. Remarquant Bruce, il lorgna dans sa direction derrière ses lunettes à monture d'écaille, fit une grimace, recracha un bout de papier à cigarette puis déclara d'une voix rauque mais amicale :

« Je ne peux pas vous servir. Je ne travaille pas ici. »

À côté de lui, Bruce aperçut un porte-documents en cuir, une sacoche à poignées. L'inconnu était à l'évidence un représentant de quelque fabricant. Il observait Bruce avec une rudesse ironique, comme s'il voulait le servir mais se considérait comme

incompétent, pas à sa place. Comme si, en se trouvant derrière le comptoir sans y travailler, il usurpait la place de quelqu'un d'autre. Il donnait l'impression de s'excuser.

« C'est bon », fit Bruce en passant devant lui.

L'homme ouvrit des yeux ronds. « Ah, grommela-t-il. Un esclave.

— Exact », acquiesça Bruce. Il ne voyait nulle trace de Susan, ou même de Zoé. « Où sont-elles passées ? » demanda-t-il au visiteur.

Avec un haussement d'épaules, celui-ci répondit :

« Zoé est allée aux toilettes. Susan n'est pas là. Je m'appelle Milt Lumky. » Comme il tendait la main, Bruce vit que l'homme avait des bras courts, des jambes tout aussi courtes et une grande main plate, noueuse mais absolument impeccable, avec des ongles manucurés. La peau de son visage était vérolée, mais il avait une dentition impeccable. Bien qu'éraflées, ses chaussures noires, apparemment de marque étrangère, étaient cirées.

« Quelle société représentez-vous ? s'enquit Bruce en lui serrant la main.

— Le cognac des Frères chrétiens », répondit Lumky de sa voix rocailleuse, après quoi il baissa la tête et marmonna dans une grimace : « N'est-ce pas idiot à dire ? C'est un de mes jours de congé. Ça me met en boule d'être venu et de ne trouver personne. Pas étonnant qu'il y ait la récession. Je représente les Papeteries Whalen. Mais rendez-vous compte, une maison de vins fins qui s'appelle "Frères chrétiens"... Pourquoi pas les Arsenaux Jésus-Christ ? J'ai remarqué cette réclame dans le bar d'en face. Ça ne m'avait jamais frappé auparavant. »

Bruce se présenta à son tour.

« Depuis combien de temps travaillez-vous ici ? s'informa Lumky. Je ne passe cette porte qu'une fois tous les deux mois environ. »

Il lui expliqua qu'il débutait à peine.

« C'est vous qui allez gérer la boutique ? demanda Lumky avec résignation, sinon approbation. C'est exactement ce qu'il leur faut, quelqu'un qui soit capable de prendre les rênes. Sinon,

elles remettent tout au lendemain. Ça part à vau-l'eau. Où étiez-vous avant ? »

Bruce lui répondit qu'il travaillait à la Centrale d'Achat des Consommateurs.

« Alors là, vous cherchez le bâton pour vous faire battre ! s'écria Lumky.

— Vous avez quelque chose contre les magasins discount ?

— Oui, quand ils vendent de vieux bonbons. »

C'était un argument que Bruce n'avait jamais entendu. Il éclata de rire, croyant que Lumky plaisantait. Mais l'autre se redressa, l'air hautain, manifestement déterminé à le convaincre.

« J'ai pris une boîte de Mounds dans un magasin discount d'Oakland, en Californie », raconta Lumky entre deux quintes de toux dans son insistance à expliquer son point de vue. Il agita la main pour chasser la fumée de sa cigarette. « Ils avaient un goût de savon. Sans doute des restes de la coopérative militaire de la Deuxième Guerre mondiale.

— Vous êtes mal tombé, fit Bruce.

— C'est votre parole contre la mienne », riposta Lumky. Il éteignit sa cigarette, puis tendit un paquet de Parliaments à Bruce. « Je ne pense pas que ça marchera ; vos collègues ne connaissent rien à l'art de la vente. C'est une mode, comme les congélateurs domestiques. Il faut savoir vendre aux gens. » Il déclama cette tirade d'un air sombre, comme s'il s'agissait d'un fait qu'il acceptait sans pour autant l'approuver. Ses mains tremblaient tandis qu'il s'allumait une nouvelle cigarette ; son extrémité s'écartait obstinément de son briquet Ronson garni de cuir, et Lumky dut le maintenir en place avec son pouce. « De toute façon, vous ne voulez pas en démordre », conclut-il du coin de la bouche. De la fumée avait pénétré dans son œil gauche, qui devint tout rouge et se mit à larmoyer. Lumky grimaça un sourire à l'intention de Bruce.

Susan pénétra alors dans l'officine. « Oh ! bonjour, Milt ! » s'exclama-t-elle.

Milt Lumky enfouit son briquet dans la poche de son veston ; le renflement qui apparut détruisit la ligne impeccable de son

costume. « Où étais-tu ? Je me suis servi dans la caisse, rien que pour te donner une leçon.

— Est-ce que Zoé est là ?

— Elle est descendue aux chiottes, répondit Lumky. Tu veux aller prendre un café avec moi ?

— Je viens de déjeuner, objecta Susan. Voilà ce que je faisais. Je ne crois pas que nous avons besoin de quoi que ce soit, cette fois-ci. Je suis désolée. À moins que tu n'aies quelque chose de nouveau à nous montrer.

— Ça te dirait une gamme de machines à calculer bon marché ?

— Non, dit-elle.

— Des calculatrices électroniques.

— Non.

— Des Univacs, modèle domestique, pour 17 dollars 95. C'est dans tes prix. Elles sont cotées à 49 dollars 95, je crois. Un beau bénéfice. Le cadeau pascal idéal... »

Elle passa un bras autour de Lumky et lui donna une tape dans le dos. « Non, répéta-t-elle. Une autre fois. Nous préparons notre restructuration. On a plein de projets. »

Lumky tordit le cou en direction de Bruce. « Vous venez prendre un café avec moi ?

— C'est une bonne idée, dit Susan. Milt, je te présente Bruce Stevens. C'est lui qui va s'occuper des achats. (Elle baissa la voix.) Zoé nous quitte, murmura-t-elle.

— Venez, lança Lumky à l'adresse de Bruce avec un signe de tête en direction de la porte. Je laisse mes saloperies ici, ajouta-t-il à l'adresse de Susan en désignant sa sacoche en cuir. Tu peux fouiller dedans si ça t'amuse. »

Un instant plus tard, lui et Bruce s'installaient au bar de la cafétéria située un peu plus bas dans la rue.

« Alors comme ça, Zoé de Lima s'en va, dit Lumky en allumant sa troisième cigarette, avant de s'accouder au comptoir, les mains à hauteur du nez, les pouces fourrés dans ses narines. C'est une bonne chose. Susan aurait dû s'en défaire il y a deux ans. Elle est velléitaire, et Zoé a la frousse de tout. Quelle association ! »

Leurs cafés arrivèrent.

« Au moins, poursuivait Lumky, on peut discuter avec Susan. Mais impossible de faire comprendre quoi que ce soit à Zoé de Lima. Elle est foncièrement honnête, néanmoins, un peu comme une vieille planche de sapin. Tout ce dont Susan a besoin, c'est de quelqu'un qui lui dise quoi faire. »

Il s'attaqua à son café, sa serviette en papier pliée sous le menton.

« L'emplacement est bon », remarqua Bruce, un peu déconcerté par le personnage et son franc-parler. Il avait davantage l'habitude de représentants enthousiastes et soi-disant sincères mais qui ne disaient jamais la vérité.

« Je connais Susan depuis des années, confia Milt d'un air maussade. C'est une femme superbe. Mais elle m'étonnera toujours ; elle a si peu le sens des affaires. » Il entreprit de se curer une dent, le sourcil froncé. « Dites, fit-il, vous ne la trouvez pas extrêmement séduisante, vous aussi ?

— Si, répondit Bruce d'une manière évasive.

— J'ai toujours eu dans l'idée de tenter de la sortir un soir. Pour l'inviter à dîner ou quelque chose dans ce genre. Essayer de percer son masque de femme active pour savoir ce qu'il y a derrière. Me croiriez-vous si je vous disais qu'elle était institutrice ? C'est comme d'apprendre que votre charbonnier est Albert Einstein qui ferait enfin ce qu'il préfère. Bien sûr, Einstein est mort. Je lis le *Time*, je suis au courant de ce genre de choses. Se tenir informé de la marche du monde est toujours utile. Vous n'êtes pas d'accord ? On ne sait jamais quand ça peut vous aider à conclure un gros marché.

— Vous habitez dans le coin ? lui demanda Bruce.

— Oui, répondit Lumky, hélas ! Figurez-vous que mon secteur inclut tout le Nord-Ouest Pacifique. Avant, je vivais dans l'Oregon, mais ça me faisait trop de trajet. Maintenant j'habite ici, dans l'Idaho. Au milieu, pour ainsi dire. Je vais de Portland à Klamath Falls, puis à l'est, jusqu'à Pocatello. Plus sinistre, tu meurs. (Il se tut.) Je déteste ce bled, reprit-il enfin. L'Idaho m'opprime. Surtout la route de Pocatello. Vous avez déjà vu une chaussée aussi abominablement défoncée ? Dans n'importe quel autre État, ce serait un chemin vicinal à l'usage des paysans et de leurs carrioles de melons. Ici, c'est la grande

route fédérale. Et tous ces insectes autour de Montario ! Ces nuées de saloperies silencieuses qui ne pensent qu'à vous piquer... vous en avez déjà tenu une de près pour l'observer ? Ces saletés ont l'air de ricaner. Comment un insecte peut ricaner alors qu'il n'a ni dents ni gencives ni lèvres, ça me dépasse...

— Je suis né à Montario, dit Bruce.

— Si j'étais vous, je garderais ça pour moi.

— Si vous aviez le choix, où aimeriez-vous habiter ? »

Lumky poussa un grognement. « Los Angeles.

— Pourquoi ?

— Parce que quand on va prendre un milk-shake dans un drive-in, la fille qui vous l'apporte a un cul comme celui de Marilyn Monroe. »

Voilà qui répondait à sa question, incontestablement.

« N'allez pas croire que je me contente de rester assis dans mon coin à rêver aux culs des femmes, débita Lumky de sa voix enrouée. En réalité, je n'y ai pas pensé depuis un an. Voilà ce que ça fait de vivre dans l'Idaho. Il n'y a rien à faire, rien à lire ou à voir. Il y a bien deux bons bars mal famés dans le coin, mais c'est à peu près tout. Ce sont peut-être les chapeaux de cow-boy qui me révulsent. Je ne fais jamais confiance à quelqu'un qui porte un chapeau de cow-boy. Je me dis toujours qu'il est taré. Je n'étais pas fait pour vendre du papier machine. Ça se voit, non ? Tenez-vous-le pour dit la prochaine fois que je passerai vous montrer notre catalogue d'été. Vous n'aurez qu'à me dire non, et je disparaîtrai. Je n'en ai rien à foutre que vous m'achetiez quelque chose. En fait, j'espère que vous n'en ferez rien. Ça m'obligerait à rédiger une commande. Je ne sais même pas si j'ai encore mon stylo. (Milt palpa son veston.) Regardez, s'exclama-t-il. Cette cochonnerie fuit de partout. Quelle horreur ! » Il reboutonna son veston avec un air mortifié.

« Reno vous plairait, dit Bruce.

— Peut-être, admit Milt. Il faudrait que je descende là-bas un de ces jours, histoire de me faire une idée. Qu'est-ce que vous comptez faire en travaillant pour Susan ?

— Rentrer de la marchandise, me débarrasser de toutes les vieilleries de seconde main.

— Vous avez raison, approuva Milt.

— J'aimerais vendre des machines portatives neuves, mais le drugstore en a déjà.

— Je vais vous dire ce dans quoi vous devriez vous lancer. Et ce n'est pas ma partie, je n'essaie pas de vous arnaquer.

— Allez-y, dites-moi.

— Les machines portatives d'importation, fit Milt.

— L'italienne ? L'Olivetti ?

— Il y a une portative japonaise qui arrive sur le marché. Électrique. La première au monde à ma connaissance.

— Smith-Corona a sorti une portative électrique », objecta Bruce.

Milt sourit. « Oui, mais elle a un retour chariot manuel. Alors que la japonaise est entièrement électrique.

— Combien vaut-elle ?

— C'est là le gros problème. Ils devaient monter leur propre réseau de distribution, mais deux grands fabricants américains ont pris peur et ont entamé des négociations. Et les machines n'ont jamais été mises sur le marché. Ils les bloquent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé accord sur la franchise. On dit qu'il y en aurait au moins un plein entrepôt quelque part dans le coin.

— Jamais entendu parler », observa Bruce, dont le sens du commerce s'était éveillé.

Ils en discutèrent un moment, puis finirent leur café et retournèrent à Polycopie Service.

Au bord du trottoir, Bruce remarqua un modèle d'automobile qui lui était inconnu, une berline gris clair, avec une grille de radiateur démodée. Le véhicule avait quelque chose d'archaïque, mais la pureté de ses lignes impliquait des concepts esthétiques révolutionnaires. Laissant Milt en plan, il alla examiner la voiture de près. Une étoile à trois branches attira son attention. C'était une Mercedes-Benz, la première qu'il voyait.

« Voilà une voiture sur laquelle je ne cracherais pas, dit-il sans perdre une miette de cette vision. Ça doit être la seule voiture étrangère qui me plaise. Regardez-moi cet intérieur cuir. » À ses yeux, d'épais sièges de cuir représentaient le comble de l'élégance.

« C'est la mienne, annonça Milt.

— Vraiment ? » Il ne le croyait pas. Ce petit représentant en papeterie à la mine chiffonnée devait encore plaisanter.

Milt produisit une drôle de clé et déverrouilla la portière avant de la Mercedes. À l'arrière du véhicule s'entassaient des piles d'échantillons de papier ; certaines avaient glissé par terre. « Elle a cinquante mille kilomètres, reprit Milt. J'ai parcouru les quatorze États de l'Ouest avec elle, et je n'ai jamais eu le moindre pépin.

— C'est une huit cylindres ?

— Non, non, répondit sèchement Milt. Une six. Et elle tient vraiment bien la route. Elle a des essieux suspendus à l'arrière. Une boîte de vitesses synchronisées. Neuve, elle coûte environ 34 000 dollars. »

Bruce ouvrit et referma la portière. « On dirait un coffre-fort. » Elle fermait parfaitement.

Après que Milt eut reverrouillé son auto, ils poursuivirent leur chemin jusqu'au bureau. « Je pensais qu'avec une voiture pareille, je prendrais plaisir à avaler toute la route que j'ai à me coltiner. Mais ça ne fait pas une grande différence. Ce qu'il me faut, en réalité, c'est changer de boulot.

— Tu veux venir travailler chez nous ? lança Susan, surprenant leur conversation.

— Le petit commerce, c'est bien la seule chose encore pire ! Le plus dégradant de tous les métiers du monde. »

Elle le dévisagea avec le plus grand sérieux.

« C'est vraiment ce que tu penses ? Je regrette de ne pas l'avoir su plus tôt. Je ne m'en serais jamais doutée. Qu'est-ce que tu crois que ça fait, que ça corrompt ?

— Non, dit-il, ça se contente de ronger ton amour-propre. On commence à se mépriser.

— Je ne me vois pas comme une petite commerçante, protesta Susan.

— Bien sûr que tu en es une. Quoi d'autre ?

— Prestataire de service. »

Milt sourit. « C'est de la blague. À d'autres. Tu veux vendre ta camelote et gagner de l'argent, comme tout le monde. C'est pour ça que cette rue existe. C'est pour ça que je suis là. C'est la

raison pour laquelle tu as embauché M. Glandu, pour rendre ton affaire rentable.

— Tu es trop cynique, fit Susan.

— Pas assez, au contraire. Si je l'étais vraiment, je tirerais ma révérence. Je le suis juste assez pour ne pas aimer ce que je fais. N'oublie pas que je suis beaucoup plus vieux que toi, je sais ce que je dis. Tu n'es pas dans les affaires depuis assez longtemps. »

Bruce ne doutait pas que Milt plaisantait. Mais Susan l'avait vraiment pris au sérieux ; le reste de la journée, elle s'affaira, l'air tendu et sévère, la mine si soucieuse qu'à la fin il lui demanda si elle allait bien.

« Elle va bien, répondit Zoé à sa place. C'est juste qu'elle ne supporte pas de s'entendre rappeler les tristes réalités de l'existence.

— Il te taquinait, dit Bruce.

— Je suppose, reconnut Susan. Mais c'est si difficile à dire avec lui, d'encaisser son ironie permanente. »

Bien sûr, Lumky était parti dans sa Mercedes entre-temps, sans avoir désarmé jusqu'au dernier moment.

« C'est une personne très intelligente, ajouta Susan à l'intention de Bruce. Il t'a dit qu'il sortait de Columbia ? Une licence d'histoire européenne, si je ne m'abuse.

— Comment s'est-il retrouvé dans la papeterie en gros ? s'étonna Bruce.

— Son père est un des associés de Whalen. Tu as vu sa voiture et son costume. Il a pas mal d'argent. C'est un étrange personnage... il a 38 ans et il ne s'est jamais marié. Ça doit être la personne la plus solitaire que je connaisse, il ne se laisse jamais approcher ; il est si amer, si sarcastique... »

Penchée sur son bureau, Zoé fit cliqueter sa machine.

« Elle ne l'aime pas, commenta Susan.

— Et comment, grommela Zoé sans s'arrêter. Il est vulgaire et mal embouché. C'est le pire des représentants à avoir mis les pieds ici. J'appréhende toujours de lui tourner le dos de peur qu'il ne me pince ; c'est bien le genre.

— Il l'a fait ? s'enquit Susan.

— Il n'en a jamais eu l'occasion, riposta Zoé. Jamais avec moi, en tout cas. (Elle leva le nez et lança d'un air entendu :) Et avec toi ?

— Il n'est pas vulgaire, déclara Susan à la seule intention de Bruce. Milt a un goût extrêmement sûr qu'il cache sous une carapace, certaines expressions qu'il emploie. Je crois qu'il imite les hommes avec qui il est amené à travailler. Ça vient de son ressentiment contre le monde des affaires et les représentants de commerce en général. Et beaucoup d'hommes petits sont solitaires et malheureux. Ils gardent tout pour eux.

— Tu le connais bien ?

— On prend un café ensemble quand il passe dans le coin, répondit Susan. Une fois, il m'a invitée à dîner, mais je n'ai pas pu y aller. Taffy était malade, et il fallait que je rentre immédiatement à la maison. Je ne sais pas s'il m'a crue. De toute façon, il était persuadé que je refuserais son invitation. Je n'ai fait que lui donner raison. »

6

« Tu n'as rien dit à Milt à propos de ton installation chez moi, n'est-ce pas ? lui demanda Susan sur le trajet du retour. Je sais que tu ne l'as pas fait.

— Non », l'assura-t-il. Bruce était mieux placé que quiconque pour savoir que les représentants colportaient des ragots d'un bout de l'État à l'autre.

« Nous devons nous montrer prudents, reprit-elle. Je suis fatiguée. Nous n'avons vraiment pas beaucoup dormi. Et puis cette tension avec Zoé... Je serai soulagée quand elle aura pris ses cliques et ses claques. Je t'ai vu passer les factures en revue. Tu es tombé sur quelque chose d'important que tu voudrais changer ? »

Bruce exposa différents points qu'il avait repérés, qui tournaient essentiellement autour de la nécessité d'acheter en gros. Mais à mi-chemin, alors qu'il s'arrêtait à un feu, il jeta un coup d'œil dans sa direction et s'aperçut qu'elle avait l'esprit ailleurs ; une expression distraite, lointaine, se lisait à nouveau sur sa figure, et il comprit qu'elle n'avait pas écouté grand-chose de son exposé.

« Excuse-moi, murmura-t-elle quand il parvint à attirer son attention. Mais j'ai tant de sujets de préoccupation à l'esprit. Je m'inquiète de la réaction de Taffy en ne voyant plus Walt. Dans sa tête, il était devenu un père. J'espère que ce sera pareil avec toi. Il *faut* qu'il en soit ainsi. Je n'arrive décidément pas à m'intéresser à tous ces petits détails insignifiants du monde des affaires. Je crois que Milt a raison ; ça ronge votre amour-propre.

— Ce n'est pas mon avis, fit-il. Personnellement, ça m'amuse. »

Susan se pencha pour l'embrasser. « C'est pour ça que tu n'habites plus Reno. Tu sais, nous avons un avenir formidable

devant nous. Tu ne crois pas ? J'ai l'impression de revivre. Je sais que cela a l'air idiot, mais c'est vraiment ce que j'éprouve. Il y a sans doute un fondement physiologique parfaitement sensé à ce genre de sentiment... ça modifie sans doute le métabolisme tout entier. Le système endocrinien, également. De nouvelles enzymes qui libèrent une énergie intacte. » Elle lui serra le bras si fort qu'il faillit perdre le contrôle du véhicule. « Arrêtons-nous pour acheter de quoi préparer un dîner de fête. Tu sais ce qui me ferait plaisir ? Une boîte de crêpes Suzette. Quand je suis passée prendre des cigarettes au supermarché, j'ai remarqué qu'ils en vendaient. »

Il se gara sur le parking du supermarché ; alors qu'elle restait dans la voiture, il partit à contrecœur chercher la boîte de crêpes Suzette, fit la queue, paya et revint.

« Je vais aussi devoir m'arrêter au drugstore, l'informa-t-elle comme ils se remettaient en route. J'irai moi-même cette fois ; ce n'est pas quelque chose qu'un homme peut demander. »

Pendant qu'il se garait en double file, Susan disparut d'un pas nonchalant à l'intérieur du drugstore. Une voiture derrière lui le klaxonna jusqu'à ce qu'il se décide à démarrer pour faire le tour du pâté de maisons. Ne voyant aucune trace d'elle en revenant, il en fit un nouveau. Il la trouva en train d'arpenter impatiemment le trottoir.

« Où étais-tu passé ? lui demanda Susan comme elle sautait dans l'auto et claquait la portière. Je croyais que tu devais m'attendre.

— Je n'ai pas pu. »

Elle tenait sur ses genoux un mince paquet rectangulaire, enveloppé de papier brun et de bolduc blanc. Bruce détourna tristement les yeux. Cette impudeur caractérisée le choquait, et ce depuis le début.

« Tu es bien silencieux, dit-elle un peu plus tard.

— Fatigué. » Il avait acheté la boîte de crêpes Suzette avec ses propres deniers ; or il n'avait pas beaucoup d'argent. Leur arrangement financier ne s'était pas encore concrétisé, et la question continuait à le tourmenter.

« Quand crois-tu pouvoir prendre tes fonctions ? s'enquit Susan.

- Difficile à dire.
- Dans une semaine ?
- Peut-être. »

Elle soupira. « J'espère bien. Je pourrai alors consacrer tout mon temps à Taffy. (Avec énergie, elle lui expliqua :) Tu comprends, dès que je serai en mesure de me passer de Mme Poppinjay, j'économiserai tout de suite deux cent et quelques dollars par mois. C'est une somme, même de nos jours. Et je me sentirai beaucoup mieux quand je pourrai rester à la maison avec elle, l'amener à l'école et aller la chercher, la garder après la classe...

— Tu veux dire que tu ne comptes plus aller au bureau ? » Première nouvelle ! « Il faut deux personnes sur place, protesta-t-il. Je ne peux pas prendre en charge la dactylographie et la polycopie. » Bruce avait regardé travailler Zoé, et il ne faisait aucun doute que c'était en soi un travail à temps complet.

« Je pourrais me charger de tâches ménagères, suggéra Susan.

— J'ai besoin de toi au bureau, insista-t-il.

— J'y viendrai de temps en temps. »

Il renonça à poursuivre.

« Tu savais que je voulais que tu prennes le relais.

— Si tu laisses partir Zoé, riposta-t-il, tu devras passer presque autant de temps là-bas que maintenant. Si nous parvenons enfin à faire rentrer de la marchandise, il y aura de quoi occuper une personne avec la vente, plus la gestion générale, et il en faudra une deuxième pour les travaux de dactylographie et de polycopie. Dans un second temps, on pourra sans doute laisser tomber ceux-ci, mais certainement pas tout de suite.

— Si tu le dis. Tu t'y connais mieux que moi. » Mais elle demeura distante durant le reste du trajet.

Après dîner, comme lui et Susan faisaient la vaisselle, le téléphone sonna. Elle s'essuya les mains et partit répondre.

« Pour toi, dit-elle en revenant. C'est Milt Lumky. »

Il alla prendre l'appel, se demandant ce que Milt pouvait bien lui vouloir.

« Salut, grommela celui-ci. Je me suis dit que j'avais une bonne chance de vous trouver là. Vous avez fini de dîner ?

— Oui, dit-il avec une pointe de ressentiment.

— Ça vous dirait une bière ? J'ai besoin de parler à quelqu'un. Je passe vous chercher et on va boire une bière en ville ?

— Vous voulez dire juste moi ? ou moi et Susan ?

— Elle a une petite fille, non ?

— Oui, concéda-t-il.

— Si vous n'en avez pas envie, reprit Milt, il suffit de le dire. Ce n'était qu'une idée, sur l'impulsion du moment. Je vais rester en ville deux jours de plus, ensuite je partirai pour Pocatello. Je ne reviendrai pas avant une semaine. Je n'ai rien ici à part une chambre avec une baignoire et une entrée privée. Je prends tous mes repas dehors.

— Une petite seconde », dit Bruce. Il retourna dans la cuisine.

« Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Susan. Il m'a juste demandé si tu étais là.

— Il veut que j'aille prendre une bière avec lui en ville.

— Oh, il doit se sentir seul. Pourquoi n'irais-tu pas ? Je suis fatiguée de toute façon ; je vais sans doute aller me coucher en même temps que Taffy. Je lirai un peu au lit ou je regarderai la télé. »

En revenant au téléphone, il retourna la question dans sa tête. « Merci quand même, dit-il en fin de compte à Lumky. Nous sommes en train de parler affaires. Peut-être une autre fois – et c'est moi qui paierai la tournée.

— Quoi ! » s'exclama Lumky.

Bruce insista : « Vous m'inviterez une autre fois.

— Mais vous êtes un Rouge ou quoi ? D'accord, à votre guise. Je trouverai peut-être de la compagnie à Pocatello.

— J'espère que ça ne met pas fin à notre relation, dit Bruce.

— Non, fit Lumky. Sans doute pas. »

Tous deux se dirent bonsoir et raccrochèrent.

« J'ai décliné son invitation », annonça-t-il à Susan. Il n'avait aucune envie de traîner dans un bar à écouter les soucis de quiconque. « Je suis heureux là où je suis », déclara-t-il, ce qui

était la stricte vérité. Là-bas, à Reno, il avait l'habitude de faire la tournée des bars, aussi seul qu'on pouvait l'être ; il espérait bien que cette époque était révolue. Il y avait des millions d'hommes solitaires et sans attaches sur Terre, qui buvaient leur bière tout seuls en rêvant de se confier à quelqu'un.

« Puisque tu ne sors pas, déclara Susan en rangeant son tablier (elle venait de terminer la vaisselle), je ne vais pas me coucher tout de suite. Je t'ai dit ça pour que tu te sentes libre d'aller et venir à ta convenance. Je ne veux pas que tu aies l'impression d'être prisonnier avec moi. Et puisqu'on parle de ça, il y a quelque chose que j'ai fait faire pour toi cet après-midi, mais j'ai oublié de te le donner. » Susan alla dans le séjour y chercher son sac à main. Elle en tira une clé de porte qu'elle lui remit. « Pour la maison, précisa-t-elle. Oh, encore une chose. » Elle farfouilla dans son sac et en sortit cette fois un porte-clés bien garni. « Pour le bureau, ajouta-t-elle en faisant coulisser une clé hors de l'anneau. Tu vois comme je me sens libre et confiante avec toi ? »

Les deux clés le rassérénèrent, lui procurant un moment d'euphorie. « J'espère que tu ne le regretteras jamais.

— Je sais que non, répondit-elle. Tu ne me laisserais pas tomber, Bruce. Juger les gens n'est pas si difficile que ça. Nous n'avons pas beaucoup parlé d'amour. Est-ce que ça te préoccupe ?

— Un peu, admit-il, se sentant gauche.

— Ce n'est pas vraiment une question de paroles, reprit-elle. Parce qu'on se retrouve à dire quasiment n'importe quoi dans une situation avec un tel enjeu. C'est ce que tu ressens que tu ne dis pas. Je n'ai jamais été très claire là-dessus. Du reste, je ne demande pas d'effusions compliquées... Si j'en suis incapable, je ne vois pas comment j'aurais le droit d'en exiger d'autrui. Je crois pouvoir deviner ce que tu penses. Ça t'étonne, n'est-ce pas ? En fait, je sais si peu de chose sur ton passé. Je peux seulement imaginer à quoi tu ressemblais avant de me connaître. Tu te sentais seul ce soir-là, chez Peg ?

— Oui, avoua-t-il. J'étais monté de Reno. C'est une route peu fréquentée. » Bruce ne voulait pas lui dire qu'il avait l'habitude de circuler seul ; pour quelque obscure raison, il répugnait à le

reconnaître. Peut-être parce que cela pouvait laisser croire qu'il avait été attiré vers elle par pure solitude ; or ce n'était pas le cas.

« Je ne sais même pas de combien de filles tu as été amoureux, poursuivit Susan. Ou jusqu'où tu peux aller, sur le plan émotionnel j'entends. Tu n'es peut-être pas quelqu'un qui s'investit très souvent ou très longtemps avec autrui. L'avenir le dira, je suppose. Pour ce qui nous concerne.

— Je ne veux pas que ça te déprime, dit-il.

— Oh, ça ne me déprime pas. Tu es la première personne à qui je donne la clé du bureau. Mis à part Zoé, bien sûr ; elle a la sienne.

— Et la clé de la maison ?

— Mme Poppinjay en a une. Naturellement, Walt avait sa propre clé. Mais je comprends ce que tu veux dire. Non, Bruce. » Elle dit ceci tout bas, d'une voix de petite fille catégorique.

Aux alentours de minuit, alors qu'ils se trouvaient dans la chambre, ils entendirent des bruits sourds en provenance de la véranda. Bien que la sonnette n'ait pas retenti, ils interrompirent leurs ébats et retournèrent dans le séjour, tout ébouriffés.

« Il y a quelqu'un dehors », chuchota Susan tout en lissant ses cheveux.

Bruce ouvrit la porte. Pour découvrir Milt Lumky planté sur la véranda, dans l'obscurité.

« Elle est à vous la Mercury devant ? Avec les plaques du Nevada ? » Lumky pénétra dans la maison en brandissant un bout de papier froissé et déchiré. « J'ai pris la liberté de l'arracher », annonça-t-il.

C'était un vestige de l'autocollant de la Centrale d'Achat des Consommateurs collé sur la vitre arrière.

Milt salua Susan d'un signe de tête. La chaleur irradiait de son visage enflammé. Il portait une chemisette en nylon jaune vif fripée, un pantalon de sport gris clair et des chaussures à semelles de crêpe.

« Pas un mot de bienvenue ? On ne liquide pas un gars parce qu'il passe vous voir. J'ai fait un saut en voiture et j'ai vu que la

vôtre était toujours là ; pas la peine d'être devin pour comprendre que vous n'étiez pas encore parti. » Il s'assit sur le canapé.

« Si je n'ai pas l'air ravie de te voir, expliqua Susan, c'est que j'ai des tas de soucis en tête. » Elle lui tourna le dos et adressa une grimace consternée à Bruce. Cette situation menaçait de devenir une épreuve pour tous deux. Tout dépendait de la détermination de Milt à s'incruster chez Susan.

« Tu es bien installée », remarqua Milt, cantonné au milieu du séjour, les mains sur les genoux. Il semblait mal à l'aise, conscient de s'être immiscé dans la maison contre leur gré, mais en même temps il ne paraissait pas vouloir partir. Il *voulait* se trouver là. De toute évidence, il n'avait nulle part ailleurs où aller. « Je parie que vous vous demandez comment vous débarrasser de moi, déclara-t-il de sa grosse voix aux accents humbles, quoique déterminés. Je ne m'attarderai pas longtemps, je partirai avec Bruce. »

Ce qu'il sous-entendait par là, Dieu seul le savait. Cela mettait Bruce mal à l'aise ; il avait le pressentiment que leur visiteur allait s'imposer jusqu'à causer des dégâts, accidentellement ou volontairement... Il se demanda si Susan en savait davantage. Elle continuait à épier Milt avec méfiance, mais en même temps celui-ci semblait l'amuser. Peut-être parce qu'il avait bu. Il l'exaspérait et la divertissait simultanément, ce qui rappela à Bruce toutes les fois où il avait ressenti la même chose avec des amis avinés. La nécessité de se tenir sur ses gardes... Avec, dans les circonstances présentes, une raison valable. Mais Milt n'avait rien contre eux ; c'était évident. Il voulait juste passer un moment avec eux, ainsi qu'il disait. Il avait besoin de leur compagnie, de leur amitié.

Mais ce n'était pas le bon moment. Ils n'avaient que faire de visiteurs ; ils n'étaient pas d'humeur à se montrer de bonne compagnie. Milt avait gaffé. Son comportement forcé montrait qu'il s'en rendait compte, même s'il ne comprenait peut-être pas pourquoi. Il allait commencer à se poser des questions à présent. Pourquoi avaient-ils l'air si mécontents de le voir ? Bruce voyait ce genre de pensées se frayer un chemin dans son esprit. Ils devaient se montrer amicaux à son égard, sans quoi il

saisirait la nature de leur relation. Il ne tarderait pas à comprendre que Bruce n'allait pas partir. Il leur fallait donc se montrer prudents.

La vue de Milt Lumky imbibé de bière dans sa chemisette de sport en nylon jaune mettait Susan dans un état de malice insouciant que Bruce ne lui connaissait pas. Il avait déjà rencontré des gens qui s'amusaient du spectacle des ivrognes. Milt, bien sûr, n'était pas ivre. Mais il n'était plus capable de tenir sa langue. Ce qui délivrait Susan de l'obligation de se montrer polie, et la rendait hardie. Elle aussi pouvait dire ce qui lui passait par la tête, au moins partager ses soucis. Elle pouvait lui répondre en toute impunité. *Si elle y prend plaisir*, se dit alors Bruce, *c'est qu'il y a pas mal de choses refoulées en elle, des choses qu'elle a peur d'exprimer ou qu'elle ne sait pas exprimer. C'est mauvais signe*, songea-t-il en les observant tous deux. *Supposons qu'elle profite de ce malheureux...* Cette idée lui faisait horreur. Il n'avait jamais pu comprendre qu'on puisse tourmenter un être aux réflexes amoindris par quelques verres. Les infirmes, les ivrognes et les animaux ne l'avaient jamais inspiré. Pour tout dire, ils avaient plutôt tendance à le déprimer. Il avait toujours la sensation de devoir faire quelque chose pour eux, mais sans savoir quoi.

« Et ton veston ? s'enquit Susan. Tu l'as laissé quelque part ?

— Dans l'auto, marmonna Milt.

— Tu dois avoir attrapé froid à force de te promener dehors en manches de chemise.

— Non, fit-il, je n'ai pas attrapé froid.

— Tu veux dire que tu ne sentais pas le froid, commenta Susan.

— Comme tu veux, concéda Milt. Bonsoir, jeune fille, lança-t-il en regardant vers le couloir. Entre donc. »

Se retournant, Bruce vit que Taffy était sortie de sa chambre et qu'elle se tenait postée à l'entrée du séjour dans son beau pyjama à rayures rouges.

« Est-ce qu'elle aurait perdu sa langue ? demanda Milt.

— C'est le son de ta voix qui a dû la réveiller, fit Susan. Elle a dû croire que c'était Walt. (Puis, à l'intention de la petite :)

Retourne vite au lit. Je vais venir te border. Ce n'est pas Walt, tu le vois bien.

— Je m'appelle Milton Lumky. Je suis plombier à Philadelphie, dans l'État de Pennsylvanie. (Il tendit la main.) Viens t'asseoir ici au lieu de rester plantée là. »

Taffy se mit à marcher prudemment dans sa direction. « Pourquoi tu as la figure aussi rouge ?

— Je ne sais pas, répondit Milt comme s'il s'agissait d'une devinette. Pourquoi ai-je la figure aussi rouge ? »

Taffy se mit à glousser. « C'est moi qui ai demandé en premier. »

Il tendit les bras et la posa sur le canapé. « Qu'est-ce qui t'a pris d'avoir la varicelle ce soir de novembre 1956, alors que j'avais envie de faire un bon dîner et d'aller danser ? »

Gloussant de plus belle, Taffy bredouilla : « Je ne sais pas.

— Vous connaissez un enfant qui ne soit pas menteur ? lança Milt à l'adresse de Bruce. Quel âge tu as ? demanda-t-il à Taffy.

— Sept ans et demi, répondit-elle.

— Vous voyez ?

— C'est vrai, intervint sa mère. Elle a sept ans et demi.

— Tiens, dit Milt à Taffy. J'ai quelque chose pour toi. » Il plongea la main dans sa poche et en tira un petit cylindre de métal. « Un stylo-bille qui fait aussi ouvre-bouteilles. » Sur le petit objet de fer et de plastique était gravé : AVEC LES COMPLIMENTS DES PAPÈTERIES WHALEN, SPOKANE, ÉTAT DE WASHINGTON. « C'est pour écrire à l'intérieur des bouteilles, expliqua Milt en lui montrant comment griffonner des traits bleus sur le dos de sa main. C'est indélébile. Tu les garderas toute ta vie. Je vais te faire un tatouage. » Il lui dessina un bateau à voile sur le poignet, avec des mouettes qui planaient au-dessus. Intimidée, Taffy n'arrêtait pas de rire.

« Qu'est-ce qu'elle est censée faire d'un ouvre-bouteilles ? objecta Susan.

— Elle peut toujours décapsuler ses poupées », dit Milt.

En le voyant avec la petite, Bruce prit conscience du fait qu'il n'avait jamais tenu compte de cette dernière dans sa relation avec Susan. Lui et Taffy n'avaient aucun contact, et ni l'un ni l'autre ne s'attendaient à en établir. Mais Taffy était allée

directement vers Milt Lumky, pleine de curiosité et de gentillesse.

L'idée lui traversa alors l'esprit qu'il n'avait jamais connu d'enfants. Il n'avait aucune expérience en ce domaine ; il ne savait ni quoi faire ni quoi dire, aussi ne faisait-il et ne disait-il rien.

Susan aimerait sans doute avoir quelqu'un qui aime les enfants, pensa-t-il. Vraiment ? Elle n'avait rien fait pour éveiller son intérêt à l'égard de sa fille. Peut-être s'en fichait-elle après tout. Peut-être avait-elle décidé de se multiplier, de jouer tous les rôles. Si Taffy devenait dépendante de lui, ce serait alors difficile pour elle s'il partait comme Walt et Pete – et sans doute d'autres – étaient partis.

Ce n'est pas ce qu'elle veut de moi, comprit-il. *Faire sauter Taffy sur mes genoux, lui raconter des histoires, jouer avec elle*. Pour la première fois, il sentit son cœur se serrer. Susan n'avait absolument aucune idée de ce qu'était une relation d'égal à égal. Dans une sorte de révélation claire et définitive, il fut frappé de l'inégalité fondamentale de leurs rapports.

Mais de quel droit pouvait-il se plaindre ? Il n'avait rien tenté pour se rapprocher de l'enfant. Inutile d'accuser Susan ; il lui avait montré qu'il ne s'intéressait pas à Taffy, qu'il ne la voyait même pas. Trop tard à présent. Mais s'il s'était conduit autrement – comme Lumky s'en donnait la peine devant ses yeux –, ça aurait peut-être mis un terme à leur relation. Il remarqua l'expression de la jeune femme tandis qu'elle surveillait Milt Lumky. Il n'y lisait aucune douceur, aucun plaisir devant son intérêt pour l'enfant. Rien que de la froideur, une espèce de lassitude. Presque une franche hostilité, comme si au premier prétexte venu elle allait claquer des doigts et renvoyer Taffy dans sa chambre.

À présent, Milt avait entrepris de dessiner un buste de femme sur l'autre poignet de la fillette. « Voici l'histoire de Gina Lollobrigida et de la baleine », lança Milt en esquissant des seins énormes. Taffy se mit à rire bêtement. « Il était une fois Gina Lollobrigida qui longeait la côte ensoleillée de l'Italie quand une baleine géante apparut et lui tira son chapeau en disant : "Madame, vous n'avez jamais songé à intégrer le monde

du spectacle ? Voyons les choses comme elles sont : avec une silhouette comme la vôtre, vous gâchez votre vie.”

— Ça suffit », coupa Susan.

Milt marqua une pause. « Maintenant, je vais dessiner son pull magique, poursuivit-il. Tout va bien, ne t’inquiète pas.

— Ça suffit, répéta Susan.

— Le pull magique est important, protesta-t-il – mais il s’arrêta néanmoins. Le reste de l’histoire, dit-il à Taffy, relève du commerce en gros des sous-vêtements, et ça ne t’intéresserait pas. » Il lâcha son bras, à la grande déception de l’enfant.

« Elle peut garder le stylo ouvre-bouteilles, reprit Susan sur un ton de compromis.

— À la bonne heure, fit Milt en tendant l’objet à Taffy.

— Qu’est-ce qu’on dit ? demanda Susan.

— Je dis que notre monde est fichtrement mesquin si on ne peut plus être gentil avec les enfants, répondit Milt.

— Ce n’est pas à toi que je parlais, expliqua Susan. Alors, Taffy, qu’est-ce qu’on dit quand on te donne quelque chose ? »

Après force bafouillages et minauderies, la petite parvint à articuler : « Merci.

— Merci, oncle Lumky, la corrigea Milt.

— Merci, oncle Lumky », répéta la fillette avant de s’écarter d’un bond pour s’élancer hors de la pièce et disparaître dans le couloir. Susan l’accompagna dans sa chambre pour la border dans son lit.

Milt et Bruce restèrent tous les deux dans la pièce.

« C’est une chouette gamine, déclara Milt à voix basse.

— Oui, acquiesça Bruce.

— Ne trouvez-vous pas qu’elle ressemble à Susan ? »

Jusqu’à présent cette pensée ne l’avait pas effleuré. « Un peu, reconnut-il.

— Je ne sais jamais ce qu’il faut dire ou pas aux mômes, reprit Milt. Jadis, j’ai fait le vœu de ne jamais leur faire la morale, mais il est possible que je pêche dans l’autre sens.

— Ce n’est pas la peine de me demander mon avis, dit-il. C’est un sujet qui me passe au-dessus de la tête.

— J'aime les mômes, affirma Milt. Ils me font toujours un peu pitié. Quand on est si petit, on ne peut avoir confiance en personne, sauf en plus petit que soi. Et ça ne sert pas à grand-chose. » Il se frotta le menton, puis étudia le séjour, le mobilier et les livres. « Elle habite un logement convenable. Maintenant que j'y pense, c'est la première fois que je viens ici. C'est confortable. »

Bruce approuva d'un signe de tête.

De retour dans la pièce, Susan lança : « Elle m'a demandé pourquoi ton haleine avait une drôle d'odeur. Je lui ai dit que tu avais mangé des spécialités particulièrement bizarres que nous ne servons pas à table.

— Pourquoi lui avoir raconté ça ? s'étonna Milt.

— Je ne voulais pas lui dire que c'était à cause de la bière.

— Ce n'était pas la bière. Je n'en ai pas bu. Je n'ai rien bu du tout.

— Je sais que si, insista Susan. Je l'ai vu à ton comportement dès que tu es entré. Et puis tu es si rouge. »

Le visage de Milt s'empourpra davantage encore. « Je suis sérieux ; je n'ai pas bu une goutte d'alcool. (Il se leva.) C'est à cause de ma tension. Je dois prendre de la réserpine. » Il mit la main dans sa poche et en ressortit une pilule enveloppée de papier de soie. « Pour la faire baisser. »

Tous deux restèrent muets de stupéfaction.

« Tout le monde se montre si soupçonneux en ce bas monde, dit Milt. Il n'y a plus de confiance envers autrui. Dire qu'on appelle ça une civilisation chrétienne. Les gosses mentent sur leur âge, les femmes vous accusent de péchés imaginaires... » Il paraissait sincèrement indigné.

« Calmez-vous, dit Bruce.

— J'espère que quand elle sera grande, ta petite fille vivra dans une meilleure société. (Il se dirigea vers la porte.) Bon, fit-il d'une voix maussade. Je vous reverrai quand je repasserai par ici.

— Ne pars pas fâché, lui murmura Susan en lui ouvrant la porte. Je te taquinai. »

Il lui fit face avec le plus grand calme. « Je ne t'en veux pas. » Il lui serra la main, puis celle de Bruce. « Ça me fiche le cafard, c'est tout.

— Où êtes-vous descendu ? demanda-t-il à Bruce. J'irai vous voir à mon retour.

— Il ne s'est pas encore installé, répondit Susan à sa place.

— Je vous plains ! s'exclama Milt. C'est la croix et la bannière de s'installer dans une nouvelle ville. J'espère que vous trouverez un endroit agréable. De toute façon, je pourrai toujours vous mettre la main dessus à Polycopie Service. »

Milt leur souhaita bonsoir, puis la porte se referma derrière lui. Bientôt, ils entendaient une voiture démarrer et s'éloigner.

« Je lui ai dit ce qui m'est venu à l'esprit, se justifia Susan.

— Tu as bien fait. » Mais cela le troublait.

« Je ne voulais pas que tu aies à prendre la responsabilité de répondre, expliqua-t-elle. Il n'y a aucune raison pour que tout repose sur tes épaules. Tu crois qu'il est venu jusqu'ici pour contrôler ? Peut-être a-t-il des soupçons sur nous deux. Je ne vois pas en quoi ça le concerne. Il n'est dans les parages que quelques jours par an. Je crois qu'il s'intéresse toujours à moi, que ça le rend jaloux.

— C'est bien possible », reconnut Bruce. Mais lui-même pensait plutôt que Milt s'était juste senti seul et qu'il était venu chercher de la compagnie.

« Si nous accomplissions les formalités légales, poursuivit Susan, nous serions à l'abri de ce genre de désagrément. Autrement, ça se reproduira encore et encore. Il faut que tu penses à ton courrier... et ne dois-tu pas aussi donner une adresse fixe aux autorités militaires ? Un million de détails comme ça. Y compris le montant de tes charges sociales que je dois déclarer en ma qualité d'employeur. »

Mon employeur, songea-t-il. *C'est vrai.*

« Ce n'est pas une raison suffisante pour se marier », répliqua-t-il.

Elle lui lança un regard pénétrant. « Personne n'a dit ça. Mais j'ai horreur de ne pas dire la vérité aux gens. Cela me met mal à l'aise. Je sais que nous ne faisons rien de mal, mais, si

nous devons mentir, c'est presque reconnaître que nous sommes coupables, que nous cachons quelque chose...

— Je n'y suis pas opposé.

— Au mariage ?

— Oui. »

Tous deux considérèrent la question.

Après avoir fermé la maison à clé et éteint les lumières, ils s'enfermèrent dans la chambre de Susan comme ils l'avaient fait avant l'arrivée de Milt Lumky. Pendant un bon moment, ils furent libres de profiter l'un de l'autre. Mais, tout à coup, sans un bruit ni le moindre avertissement, la porte de la chambre s'ouvrit à la volée. Susan bondit du lit dans le plus simple appareil. Sur le seuil se tenait Taffy.

« Je l'ai perdu, pleurnichait Taffy. Il est tombé et je n'arrive pas à le retrouver. »

Pâle et lisse dans l'obscurité, Susan fondit sur elle et l'entraîna hors de la chambre. « On le retrouvera demain. » Sa voix parvenait jusqu'au lit dans lequel Bruce restait couché sous les couvertures en désordre, le cœur battant. Nouveaux conciliabules entre la mère et la fille, puis le bruit d'une porte qui se ferme. Susan revint à pas de loup se remettre au lit. Son corps était glacé contre le sien ; elle frissonna et se blottit dans ses bras.

« Que le diable emporte Milt Lumky et son ouvre-bouteilles-stylo à bille, siffla-t-elle. Taffy l'a laissé tomber derrière le lit ; elle l'avait gardé pour dormir. Elle a mis de l'encre ou je ne sais quoi – de la teinture, je suppose – partout sur son oreiller.

— Ça m'a causé un choc », avoua-t-il.

Le petit corps froid se serra plus fort contre lui. Susan l'enlaça. « Quelle nuit, dit-elle. Ne t'inquiète pas. Elle était si endormie qu'elle savait à peine ce qu'elle faisait. Je ne crois pas qu'elle ait noté ta présence. »

Mais il garda une impression de malaise après coup.

« Je sais, continua Susan, couchée auprès de lui. Ça peut être pénible. Sans compter que tu n'as pas l'habitude d'avoir une enfant dans les pattes. Moi oui. J'ai fait la classe à des enfants. C'est une seconde nature chez moi de les remettre à leur place. Pour l'amour du ciel, ne projette pas tes sentiments d'adulte sur

une enfant de 8 ans. Tout ce qu'elle a pu voir, c'est moi ; c'est ma chambre, et elle sait que je m'y trouve. Un enfant reste un enfant. »

Il tenta de s'imaginer lui-même au même âge. Entrant dans la chambre de ses parents. La scène restait floue. « Tu as sans doute raison, admit-il.

— J'ai toujours été mariée depuis qu'elle est venue au monde, dit Susan. Même si l'idée de ta présence l'a effleurée, elle l'aura trouvée naturelle. Un homme est un homme. Pour une enfant aussi jeune. »

Mais il savait qu'il se trouvait devant un choix. Soit il allait devoir déménager, soit il lui faudrait se jeter à l'eau et l'épouser. Elle l'admettait elle aussi.

Avait-il envie de l'épouser ?

Qu'est-ce que j'ai à perdre ? pensa-t-il. Je pourrai toujours divorcer.

À ses côtés, Susan s'était endormie avec la main de Bruce posée sur son sein. Elle la maintenait là avec la sienne. Il pouvait sentir sa respiration sous ses doigts, le souffle lent et régulier du sommeil. *M'endormir, songeait-il. Ici, comme ça. Ma main posée sur elle. N'est-ce pas là l'essentiel ? Pas le bureau, ni le fait de trouver un moyen de gagner beaucoup d'argent, mais des moments comme celui-ci, tard dans la nuit. Et dîner ensemble, et le reste...*

Voilà pourquoi je me suis arrêté à Montario, se dit-il. En fait, c'est la raison pour laquelle je me suis arrêté au drugstore Hagopian. Bien sûr, il n'avait pas eu à se servir de son paquet de Troyens. Susan avait un truc qu'elle gardait en permanence – c'étaient des recharges qu'elle avait achetées sur le trajet du retour à la maison.

« Tu dors ? fit-il, ce qui la réveilla.

— Non, marmonna-t-elle.

— Je crois que je me sens prêt. »

Elle roula vers lui dans l'obscurité et posa sa tête sur son bras. « Bruce, tu sais, je suis beaucoup plus âgée que toi.

— Tu as dix ans de plus que moi, acquiesça-t-il, mais ça ne me gêne pas. J'ai une chose à te dire.

— Dis-moi.

— J'étais un de tes élèves de huitième, en 1945.

— Et donc ? » Ses bras se refermèrent sur lui. « Comme c'est étrange, reprit-elle. Voilà pourquoi je t'étais familière. Je ne me serais jamais rendu compte de rien. » Elle bâilla, puis s'agita jusqu'à trouver une position confortable. Enfin, progressivement, ses mains se détendirent et se détachèrent de lui. Elle s'était rendormie. Sa figure ballottait mollement contre son épaule.

Et voilà, se dit-il, un peu hébété.

Mais quel poids cela lui ôtait de la conscience !

Le 4 du mois, lui et Susan s'envolèrent pour Reno, où ils se marièrent. Ils passèrent trois jours là-bas puis reprirent l'avion pour rentrer. Ce soir-là, à l'heure du dîner, ils apprirent la nouvelle à Taffy. Elle n'eut pas l'air surprise. Bruce lui avait acheté un bowling électrique à Reno, et la vue du jouet l'étonna davantage.

L'un des premiers soirs après leur mariage, il trouva Susan toute seule dans le séjour, avec son gros album de photos sur les genoux.

« Montre-moi, dit-elle. Tu es sûr ? Tu voulais peut-être juste dire que tu fréquentais le collègue Garret A. Hobart ? » Susan lui abandonna l'album ; assis à ses côtés, il commença à tourner les pages tandis qu'elle regardait attentivement par-dessus son épaule.

« Là », fit-il. Il se montra du doigt sur la photo de classe. Sa figure ronde de gamin aux yeux obliques, ses cheveux plats. Son ventre qui faisait un bourrelet par-dessus sa ceinture. Bruce ne se sentait rien de commun avec cette photo, mais ce n'en était pas moins lui.

« C'est toi ? » s'enquit-elle, penchée contre lui avec sa main qui se balançait à hauteur de sa gorge, ses doigts qui l'effleuraient en une série de petits coups nerveux. Son souffle était bruyant, rapide aux oreilles de Bruce. « Voyons, ne joue pas ton timide. » Elle trouva la légende sous le cliché. « Oui, fit-elle. Il y est écrit "Bruce Stevens". Mais je ne me souviens pas d'un Bruce dans cette classe, j'en suis certaine. » Elle étudia la photo, puis s'écria d'une voix aiguë, triomphante. « On t'appelait Skip !

— Oui, fit-il.

— Ah, je vois ! s'exclama-t-elle, surexcitée. Tu étais Skip Stevens ? » Elle le dévisagea minutieusement, le comparant à la photo. « C'est vrai, reprit-elle. Je me souviens de toi. Le gosse que le concierge avait surpris en bas, à l'infirmerie, en train d'espionner les filles pour essayer de les voir en sous-vêtements. »

Il rougit aussitôt. « Oui, avoua-t-il, c'était moi. »

Les yeux de Susan s'arrondirent, pour s'étrécir aussitôt.
« Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Pourquoi aurais-je dû ?

— Skip Stevens, répéta-t-elle. Tu étais un gosse impossible, le chouchou de Mme Jaffey ; elle te laissait faire tout ce que tu voulais. J'y ai tout de suite mis le holà. Pourquoi... » Le souffle court d'indignation, elle s'écarta de lui, de plus en plus outrée.
« Vous étiez des chahuteurs, tous autant que vous étiez. C'est toi qui as mis le feu aux vestiaires, pas vrai ? »

Il hocha la tête.

Elle leva la main vers son visage. « Je ne sais pas ce qui me retient de te tirer les oreilles, gronda-t-elle. Tu étais un vrai petit dur ! N'est-ce pas ? Oui, tu brutalisais les petits ; tu étais costaud.

— Tu comprends maintenant pourquoi je ne t'ai rien dit, dit-il avec une pointe d'amertume. J'ai attendu d'être assez sûr de notre relation. Je ne vois pas l'intérêt de raviver le passé. »

Susan avait reporté son attention sur la photo de classe.
« Mais tu étais très bon en arithmétique. Et tu as fait un bel exposé devant le conseil de classe. J'étais si fier de toi ce jour-là. Mais cette histoire d'infirmerie... Pourquoi as-tu fait ça ? C'était une honte. Tu étais là, à fouiner pour essayer de voir par le trou de la serrure.

— Et tu ne l'as jamais oublié.

— Non, reconnut-elle.

— Après ça, tu remettais ça chaque fois que tu étais fâchée.

— C'est bizarre », fit-elle. Soudain, elle referma l'album. « Je suis d'accord ; mieux vaut oublier tout ça. Mais je voudrais savoir une chose. Tu ne m'as pas reconnue la première fois que tu m'as revue, n'est-ce pas ? Ça t'a pris un certain temps.

— Après mon départ de chez Peg, répondit-il.

— Tu n'as pas été attirée par moi parce que... (Elle réfléchit.) Ta réaction n'était pas conditionnée par le fait que tu m'avais reconnue. Non, je sais que non. Du moins, pas consciemment.

— Pas plus inconsciemment que consciemment, affirma-t-il.

— Qui sait ce qui se passe dans son inconscient ?

— Bon, je ne vois pas l'intérêt de discuter de ça.

— Tu as raison, convint-elle en remettant l'album à sa place. Pensons à autre chose. Je t'ai dit que j'avais récupéré la clé de Zoé ?

— Non. » Susan s'était absentée deux petites heures sans lui dire pourquoi.

« Elle ne viendra pas demain. On ne va pas lui donner son argent avant la fin du mois, mais je lui ai expliqué que nous nous étions mariés et que nous serions là tous les deux, du coup elle n'a plus trop envie de venir. Nous ne la reverrons donc pas. Elle va toucher son salaire jusqu'à la fin du mois, bien entendu.

— Elle est toujours copropriétaire légalement ?

— Je suppose. Fancourt doit le savoir. »

Ce nom lui était inconnu. « Qui est-ce ?

— Mon avocat.

— Tu as fait revoir les registres par un commissaire aux comptes pour t'assurer de la valeur réelle de la société ? »

Elle se réfugia aussitôt dans le vague. « Il a fait venir quelqu'un. Ils ont tout passé en revue. Ils ont dressé un inventaire, et je crois bien qu'ils ont regardé les registres et la comptabilité.

— Tu n'y as pas assisté ? » Bruce se demandait pourquoi il n'avait rien vu.

« C'était pendant notre voyage à Reno, répondit-elle. Zoé était là, bien sûr. C'est mon avocat, pas le sien. Donc tout va bien. Je ne les aurais évidemment jamais laissés vérifier les comptes en mon absence si ce n'avait pas été mon avocat. Il est très compétent. Je l'ai connu quand je faisais un peu de militantisme, en 1948. C'est un homme très intelligent. Pour tout te dire, j'ai rencontré Walt par son intermédiaire.

— Et Zoé ? Est-ce qu'elle a fait faire une expertise de son côté ?

— Oui, répondit Susan. Je crois. »

Bruce renonça. D'un côté, cela ne le regardait pas. Mais, de l'autre, cela le regardait au plus haut point. « J'espère que tu ne la surpaies pas juste pour t'en débarrasser.

— Oh, non ! protesta Susan.

— Je peux te poser une question ? reprit-il. Le dossier des dettes actives. Est-ce que tu l'as racheté au prix fort ?

— Je crois, répondit-elle, hésitante.

— Suppose que certains de ces gens ne paient jamais. C'est toi qui assumes tous les risques. Tu te rappelles à combien ça se chiffrait à peu près ? » Il s'agissait de clients facturés chaque mois pour des achats passés, ou pour les services dont ils avaient bénéficié.

« 200 dollars, pas plus. Pas de quoi s'inquiéter.

— Là-dessus, combien a-t-on fait depuis que je t'ai rencontrée ? » Bruce avait dans l'idée qu'une bonne partie remontait à des mois.

Susan lui sourit. « N'oublie pas que tu m'as rencontrée il y a des années. Quand tu avais... (elle fit le calcul) 11 ans.

— Tu sais ce que je veux dire, insista-t-il.

— On a réalisé l'essentiel en mars dernier. Nous avons eu une terrible querelle. Nous étions sur le point de nous séparer, à ce moment-là. Mais mon mariage battait de l'aile, et, honnêtement, je n'aurais pas supporté que tout s'écroule autour de moi. Je me suis rabibochée avec Zoé, et ça a tenu comme ça quelque temps. Mais je me doutais que ça ne pourrait pas durer bien longtemps. À mon retour de Mexico, je savais que je voulais racheter sa part ; je te l'ai dit. Non ? La première fois que tu m'as posé la question. »

Elle lui avait raconté quelque chose dans ce genre. Il n'arrivait pas à se rappeler ses mots exacts.

« Bruce, reprit-elle. Ou bien dois-je t'appeler "Skip" ?

— Pas Skip, protesta-t-il avec véhémence.

— Lorsque tu étais dans ma classe, étais-je l'objet de tes fantasmes sexuels ? C'est courant.

— Non, dit-il.

— Quel effet je te faisais ? » Elle avait retrouvé un ton mortellement sérieux. « La vieille Mme Jaffey était si indulgente avec vous tous... Est-ce que tu me trouvais trop sévère ? »

Répondre à sa question n'avait rien de facile.

« Tu veux que je te dise ce que je pensais de toi à l'époque, ou bien que je te donne mon avis d'aujourd'hui ? Ce n'est pas pareil. »

Susan se leva d'un bond et se mit à arpenter la pièce, les bras croisés sous la poitrine, ce qui faisait saillir ses seins comme si

elle les portait précieusement. Des plis d'inquiétude marquaient de nouveau son front ; elle pinçait les lèvres. « Qu'est-ce que tu ressentais à l'époque ?

— J'étais terrifié, avoua-t-il.

— Tu te sentais coupable et tu avais peur d'être... découvert ?

— Non, déclara-t-il avec fermeté. J'étais simplement terrifié.

— Par quoi ?

— Par tout ce que tu pouvais dire ou faire. On était complètement en ton pouvoir.

— Oh ! voyons ! s'exclama-t-elle avec un petit rire. Tu sais que ce n'est pas vrai. Et les parents d'élèves alors ? Ce sont eux qui terrorisent les professeurs. Ils en font renvoyer tous les jours – un seul parent en colère dans le bureau du directeur a davantage de poids que tous les syndicats d'enseignants du monde. Tu sais pourquoi j'ai quitté l'enseignement ? » Elle s'arrêta de marcher pour rajuster son chemisier. « On m'a demandé ma démission. Je n'ai pas eu le choix. À cause de mes opinions politiques. C'était en 1948. Pendant les élections. J'avais adhéré au Parti progressiste, je militais beaucoup pour Henry Wallace. C'est quand la question du renouvellement de mon contrat s'est posée qu'ils m'ont mise au courant. Bien sûr, je leur ai demandé des explications. » Elle se mit à gesticuler. « Et ils me les ont données. Je n'ai donc pas fait d'histoires. C'était ma faute. Et plus tard, j'ai signé cette maudite pétition pour l'Appel de la paix de Stockholm. C'est Walt qui m'y a poussée. Lui aussi était très actif au sein du Parti progressiste. Bien sûr, c'est du passé tout ça.

— Je n'en ai jamais rien su, dit-il.

— Des parents se sont plaints que j'enseignais ce qu'ils appelaient le “mondialisme” en classe. J'avais des documents des Nations unies. Et quand ils ont mené leur enquête, ils ont découvert que j'étais inscrite au IPP⁴. Et voilà ! C'est comme si je parlais d'une autre époque, celle de Hoover⁵ et du WPA⁶. J'en

⁴ *International People Party*, Parti populaire international, d'obédience trotskiste.

⁵ Herbert Clark Hoover, président des États-Unis de 1928 à 1932.

ai souffert quelque temps, mais c'est du passé à présent. Je suppose que je pourrais me remettre à enseigner. Peut-être pas en Idaho, mais dans un autre État, comme la Californie. Ils ont tellement besoin de professeurs de nos jours. C'est tout le système scolaire qu'ils ont détruit avec leurs chasses aux sorcières... Ils ont rendu les enseignants si timides, ce n'est pas étonnant qu'on n'enseigne plus rien. Un professeur qui osait ouvrir la bouche sur l'éducation sexuelle, la contraception ou la bombe atomique se faisait renvoyer. Je n'avais donc pas tant de pouvoir que ça, conclut-elle, se remémorant sa question. Quel effet je produis sur toi aujourd'hui ? » Elle s'affala à côté de lui et posa ses mains sur ses épaules. « Je veux que tu me répondes avec honnêteté.

— C'est ce que je fais toujours, dit-il vivement.

— Ne te mets pas dans tous tes états. Tu pourrais t'imaginer devoir te montrer poli, histoire de ne pas me blesser. N'oublie pas, mon existence d'enseignante est terminée, ce n'est donc pas comme si ma vie dépendait de mes talents de professeur. Je ne me résume pas à ce rôle – je ne me suis jamais vraiment vue comme ça, d'ailleurs. Mais je me suis toujours demandé quel effet je produisais. Évidemment, j'ai tendance à penser – surtout quand je suis déprimée – que je n'en faisais aucun. Les enfants sont en butte à tant de forces extérieures antagonistes. »

Bruce écouta son petit discours en sachant pertinemment qu'elle se cuirassait contre ce qu'il pourrait dire.

« Écoute, poursuivit-elle, sincèrement ça ne me vexera pas.

— Ce n'est pas le problème. » Il se pencha en avant pour embrasser sa bouche raide d'anxiété, sans provoquer la moindre réaction. « C'est beaucoup plus important pour moi que pour toi ; ce n'est pas à toi que je pense.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Tu étais adulte. Tu étais formée. » Bruce ne voulait pas se résoudre à lui avouer toute l'influence qu'elle avait eue sur son existence. « Et quand bien même j'aurais été le pire cancre de ta

⁶ *Work Projects Administration*, Administration des Grands Travaux, fondée par le président Roosevelt pour lutter contre les effets de la crise économique de 1929.

carrière, qu'est-ce que ça changerait ? Tu avais plein d'autres élèves. Et pour un an seulement ! » Cela lui était insupportable. Juste une année pour elle, et même moins que ça puisqu'elle n'avait pas enseigné le trimestre entier. Mais aux yeux de Skip, à l'époque, c'était une réalité qui n'avait pas de fin. Quel élève de huitième peut s'imaginer la fin de la huitième ? Elle resterait gravée en lui à jamais. « Trente élèves pour un professeur, souigna-t-il.

— Dis-moi », insista-t-elle, de plus en plus bouleversée.

À contrecœur, Bruce lâcha : « Tu représentais un souci majeur dans ma vie.

— Tu veux dire que je t'ai rendu malheureux plusieurs fois ? Je suppose que tu l'étais quand nous t'avons conduit dans le bureau de M. Hillings, le jour où nous t'avons surpris en train d'espionner...

— Non, fit-il, ça a continué ensuite. Ce n'était pas juste à cause de cet épisode. Je veux dire, j'avais *toujours* peur de toi. Qu'y a-t-il de si compliqué là-dedans ? ça ne t'a vraiment jamais traversé l'esprit ? Tu ne te rappelles pas le jour où Jack Koskoff a refusé d'aller en classe parce que tu le terrorisais ? »

Elle hocha lentement la tête, cherchant manifestement à comprendre.

« Tu m'as terrifié pendant des années.

— Je ne t'ai eu en classe qu'une infime portion du semestre ! répliqua-t-elle avec colère.

— Mais tu m'as marqué.

— Je n'avais aucune autorité sur toi, absolument aucune, après ton départ de l'école. Enfin quoi, je ne t'ai jamais revu ensuite !

— Je t'apportais ton satané journal, lança-t-il, tremblant de chagrin maintenant qu'il comprenait qu'elle ne s'en souvenait pas.

— Vraiment ? » Le visage de Susan demeurait impassible.

« Quand tu habitais cette grande maison en pierre avec les autres femmes, dit-il. Tu te rappelles quand tu as essayé de m'entortiller pour me payer une seule fois tous les trois mois, et que je t'ai patiemment expliqué que je risquais de ne plus passer

dans le coin dans trois mois, auquel cas je perdrais mon argent et le prochain livreur l'empocherait sans se fatiguer ?

— Je m'en souviens vaguement. C'était toi ? » Elle éclata de rire. « Tu m'as dit tout ça à l'époque ? »

À la réflexion, il n'était pas sûr de l'avoir jamais fait. À cette époque, elle lui disait bonjour comme si elle le connaissait, ou l'avait reconnu. Mais elle pouvait simplement avoir eu le sentiment de l'avoir déjà vu, peut-être eu comme élève, sans pour autant vraiment l'identifier ; ou retrouver son nom, ou même garder son visage en mémoire.

« Peut-être me suis-je seulement imaginé que tu le savais. Mais tu me disais bonjour chaque fois que tu me voyais. Tu me demandais même des nouvelles de ma mère.

— Est-ce que je t'appelais Skip ?

— Non, dit-il, incapable de s'en souvenir.

— Je n'ai pas vécu là-bas longtemps.

— Quoi qu'il en soit, répéta-t-il, tu m'as marqué.

— C'est normal, répliqua-t-elle dans un soupir.

— Ça me trouble profondément d'apprendre que tu ne m'avais sans doute pas reconnu à l'époque.

— Pourquoi ?

— Je voulais... (comment lui expliquer)... entrer dans ta maison. »

Elle rit de plus belle. « Excuse-moi. Comme chez Peg... par la fenêtre ?

— Ce que je veux dire, c'est que j'aurais voulu que tu me laisses entrer, que tu m'acceptes. Je vous voyais souvent prendre le thé ou je ne sais quoi à l'intérieur. » Tenter de lui faire partager son angoisse de jadis lui semblait sans espoir.

« Pas du thé, rétorqua-t-elle. Tu veux savoir ce que nous prenions toutes les quatre vers 17 heures, surtout l'été, quand il faisait chaud ? On se préparait des Old Fashioned, qu'on buvait dans des tasses pour tromper les indiscrets... (Elle brandit un doigt dans sa direction.) Uniquement pour ça. Pour que si le livreur de journaux jette un coup d'œil, il se dise : "Elles prennent le thé. Comme ces Anglais. Quel raffinement !" » Elle n'arrêtait pas de lire.

À ces mots, lui-même ne put s'empêcher de sourire.

« Des criminelles, poursuivit-elle. Nous devions nous montrer prudentes. C'était en 1949, et j'avais déjà suffisamment de problèmes avec l'inspection académique de Montario. Tu aurais pu entrer ; d'ailleurs, tu l'as fait. Je m'en souviens. Un jour, je n'avais plus de monnaie et je t'ai dit d'entrer. C'était en hiver. Tu es allé t'asseoir dans le séjour pendant que je fouillais cette maudite maison de fond en comble pour trouver de la monnaie. J'étais toute seule. J'ai fini par dénicher un dollar et demi au fond d'un tiroir. »

Il se revoyait assis seul dans le grand salon désert, face au piano et à la cheminée, tandis que, quelque part à l'étage, Mlle Reuben cherchait de l'argent. Il l'avait entendue jurer d'exaspération, et avait eu l'impression de n'être rien d'autre qu'un casse-pieds. Un livre ouvert reposait sur la table basse. Elle était en train de lire. Dérangée par le livreur de journaux, à sept heures et demie du soir. *Comment me débarrasser de lui ? Zut ! où y a-t-il de la monnaie dans cette baraque ?* Et lui, en l'attendant, qui rêvait d'engager une brillante conversation à son retour, de faire une remarque intelligente sur les livres de sa bibliothèque. Il les examina fiévreusement, mais aucun ne lui était familier. Rien que des titres entrevus à travers l'effroi qui le rendit muet, stupide, incapable de quoi que ce soit d'autre, quand elle refit son apparition, que de prendre l'argent, de marmonner merci et bonsoir, puis de repasser la porte.

« Je me rappelle ce que tu portais, lança-t-il d'un ton accusateur.

— Oh, vraiment ? C'est intéressant, parce que moi j'ai tout oublié.

— Tu avais un pantalon noir, dit-il.

— Une culotte de toréador. Oui. En velours noir.

— Je n'avais jamais rien vu d'aussi troublant.

— Ça n'avait rien de troublant. Je la portais tout le temps, même pour faire du jardinage.

— Je me creusais la tête pour trouver quelque chose d'intéressant à dire.

— Pourquoi ne m'as-tu pas tout simplement demandé si tu pouvais t'asseoir pour bavarder ? J'aurais été ravie d'avoir de la compagnie. » Puis elle s'enquit : « Quel âge avais-tu alors ?

— 15 ans.

— Eh bien, nous aurions pu parler du bon vieux temps. Mais je parie que tu n'avais qu'une seule idée en tête, m'arracher cette culotte moulante qui t'excitait tant pour me violenter. N'est-ce pas là ce dont rêvent secrètement tous les livreurs de journaux de 15 ans ? C'est juste à peu près l'âge auquel ils achètent ces livres de poche au drugstore. »

Mon Dieu ! pensa-t-il. Dire que c'est ma femme, maintenant...

Ce soir-là, Susan se fit couler un bain avant d'aller au lit. Bruce la suivit dans la salle de bains et s'assit sur le panier à linge sale pour la regarder ; elle n'y vit aucun inconvénient. Lui-même en avait une forte envie, qu'il n'essaya pas d'expliquer ou de justifier.

Le grondement de l'eau les empêcha de parler pendant un moment. Elle avait mis des sels de bain au fond de la baignoire, et la mousse formait de gros icebergs roses pendant que Susan attendait que le bain se remplisse. Enfin, il y eut assez d'eau à son goût. Bruce s'étonna de la quantité d'eau qu'il lui fallait. En outre, la trouvant trop chaude, elle en fit couler de la froide jusqu'à ce qu'une bonne partie de la banquise se fût disloquée. Toute l'opération lui semblait irrationnelle, mais il ne souffla mot. Il se tenait hors de son chemin, simple spectateur.

Une fois dans la baignoire, elle s'étendit sur le dos et posa sa tête sur le rebord de faïence. La mousse la déroba aux regards.

« Comme dans un film français, remarqua-t-il.

— Eh bien ça, tu vois, je n'y aurais jamais pensé. » La mousse commençait à se désagréger. La baigneuse se mit à agiter l'eau, accélérant encore le processus. « Elle ne dure pas longtemps, dit-elle.

— Tu aurais dû entrer dans ton bain pendant qu'il se remplissait.

— Oh, vraiment ? J'attends toujours. J'ai peur de me brûler.

— Tu ne sais pas tourner les robinets avec tes orteils ?

— Mon Dieu, quelle idée malsaine. Que c'est bizarre. Comme un singe. »

Depuis qu'il était adulte, lui-même ouvrait et refermait les robinets avec ses orteils, de même qu'il entraînait dans la baignoire dès qu'il y avait assez d'eau pour le recouvrir. Juste assez pour qu'il ne se retrouve pas en contact direct avec la faïence nue.

« Voilà une différence entre les hommes et les femmes, commenta-t-il.

— Si tu as ce genre d'habitudes, garde-les pour toi. » Ses cheveux étaient enfouis sous un bonnet en plastique – une autre différence. Elle se frottait le dos avec une brosse au long manche, et utilisait une petite brosse de nylon pour ses ongles. *Étonnant, pensa-t-il. Tant de différences pour un événement aussi simple qu'un bain.*

Elle resta à tremper dans sa baignoire pendant une bonne demi-heure. Lui n'y avait jamais passé plus de quelques minutes. Quand l'eau refroidissait, il se dépêchait d'en sortir, alors qu'elle se contentait de se redresser pour rouvrir le robinet d'eau chaude et en laisser couler suffisamment pour réchauffer le reste.

« Tu n'as pas peur maintenant, observa-t-il. De te brûler. »

Elle le regarda d'un air inexpressif.

Après son bain, elle se sécha puis se drapa dans une serviette blanche de la taille d'un tapis. Après avoir enfilé les mules tressées qu'elle avait rapportées de Mexico, elle se rendit dans sa chambre où elle avait laissé tous ses vêtements en ordre sur le lit.

« Ce n'est peut-être pas la peine que je me rhabille, dit-elle. On ne va pas tarder à aller se coucher, non ? » Elle lui demanda d'aller voir à la cuisine l'heure qu'il était ; le réveil de la chambre s'était arrêté. Il était 23 h 30.

« Comme tu veux », dit-il. L'escapade à Reno ne l'avait pas vraiment fatigué ; ayant fait si souvent ce trajet par la route, il aurait eu mauvaise grâce à se plaindre du voyage en avion.

« Je suis épuisée nerveusement, dit-elle, debout dans son long paréo blanc, encore humide de son bain. Mais je me sens d'humeur à faire quelque chose d'insensé. » Elle écarta le store de la fenêtre. « Il fait nuit noire. J'ai envie de courir toute nue dans le jardin.

— Ce ne serait pas très malin, dit-il, surtout après un bain. Tu risques de rattraper la grippe asiatique.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle. Mais j'ai quand même envie de quelque chose. J'ai faim. Allons manger un morceau. Est-ce que tu sais cuisiner ?

— Non, reconnut-il.

— J'ai horreur de faire la cuisine. Je ne suis vraiment pas douée pour ça. Prépare-nous quelque chose à manger », l'implora-t-elle d'une voix cajoleuse où perçaient des notes autoritaires.

En fin de compte, il retourna dans la cuisine inspecter les aliments en conserve et les produits surgelés. « Ça te dirait des beignets de crevettes à la levure de bière ? » Il leur restait encore une canette de bière de celles qu'il avait achetées le premier jour.

« Super, fit-elle en s'asseyant à la table de cuisine dans sa sortie de bain improvisée, les mains jointes dans une attitude d'attente. Je te laisse l'initiative ; j'apprécie le luxe d'avoir quelqu'un qui fasse les choses à ma place. »

Il fit donc frire les beignets de crevette, dont il garnit deux assiettes.

« Bruce, dit-elle pendant qu'ils mangeaient, je ne sais franchement pas quels sont tes droits par rapport à la boutique. Elle m'appartenait – je veux dire, *ma* part m'appartenait – avant que nous nous mariions.

— Elle t'appartient toujours, dit-il, tout à fait conscient de cela et n'ayant aucun désir de le contester.

— Mais, reprit-elle, au fur et à mesure que la société se développera, tu en acquerras des actions. Ce ne sera pas simplement comme si tu y travaillais comme simple employé. Ça deviendra un bien commun. Je devrais demander à Fancourt de m'expliquer les termes de la loi, dans ton intérêt comme dans le mien. Je veux que tu aies une part de la boîte. Je pensais lui demander d'en changer la raison sociale pour que tu puisses apparaître comme copropriétaire. Voilà comment je vois les choses : je te donnerai les 3 000 dollars comptant, sans conditions ; comme ça, tu rachèteras la demi-part de Zoé et tu deviendras propriétaire au même titre que moi.

— Certainement pas, protesta Bruce, scandalisé.

— Pourquoi ?

— Je ne les ai pas gagnés. Tout ce que je demande, c'est de les faire fructifier.

— Mais ça ne fait de toi qu'un employé, qui touche un salaire fixe mensuel pour son travail.

— C'est parfait. Je suis gérant, responsable. » *Responsable, pensait-il, de ma femme et de moi-même. Cela ne fait pas beaucoup de monde à gérer.* Mais il pensait que Susan lui laisserait prendre les décisions ; il avait déjà eu la preuve qu'elle comptait se reposer sur lui.

« C'est toi le chef au bureau, dit-elle en hochant lentement la tête de haut en bas. Tu pourras réceptionner la marchandise, passer des commandes, signer des chèques, rédiger des réclames pour le journal, et ainsi de suite. Mais tu sais – et ce n'est pas facile pour moi de l'envisager – tous nos revenus doivent sortir de là. Ce n'est plus comme avant ; je pouvais toujours vivre sur le salaire de Walt quand la boutique perdait de l'argent. Maintenant, elle doit pouvoir subvenir aux besoins de deux adultes et d'une enfant en bas âge. Deux personnes et demie. Ça signifie qu'elle doit rapporter net quelque chose comme 5 000 dollars par an minimum, pas moins.

— Ça fait seulement 400 dollars par mois environ, calcula-t-il.

— Depuis que nous l'avons ouverte, nous n'avons jamais gagné 400 dollars par mois. Figure-toi que, tout d'un coup, j'en ai les pieds gelés. » Elle posa sa fourchette. « Ça m'effraie, une peur panique... »

Bruce s'assit à côté d'elle et la prit dans ses bras ; elle se tenait raide comme un piquet. « N'oublie pas que tu m'as embauché parce que tu me considérais comme un expert », murmura-t-il. Comme elle semblait lointaine l'époque où leur relation se limitait aux affaires, où elle avait voulu l'engager parce qu'il s'occupait des achats d'une grosse et prospère maison de discount.

« Mais tu n'as jamais géré de commerce », riposta-t-elle.

L'entendre parler ainsi le glaça. Comme si, quoi qu'elle dise sur quoi que ce soit, elle pouvait l'instant d'après revenir sur sa

parole, se dédire, les obliger à recommencer à zéro pour peut-être aboutir à une conclusion complètement différente.

« Nous avons déjà réglé cette question, protesta-t-il. De l'eau a coulé sous les ponts depuis. Tu as pris ta décision, n'est-ce pas ? Je n'y reviendrai pas.

— Je suis désolée, dit-elle. Tu dois m'empêcher de revenir en arrière ; je sais que c'est un de mes pires défauts. Tout le monde m'en parle. Je dis une chose, et puis le lendemain je me fais de la bile et j'oublie ce que j'ai dit.

— Je me sens capable de gérer la boutique, répliqua-t-il sèchement, alors changeons de sujet. »

Elle semblait sincèrement contrite.

« Allons quelque part, suggéra-t-elle pendant qu'il entassait la vaisselle dans l'évier. Dans un bar, ou ailleurs. J'ai pris de mauvaises habitudes à Reno. J'ai toujours envie de sortir et de m'amuser. Nous avons un événement à fêter.

— Et Taffy ?

— Elle ne se réveillera pas si on s'absente juste un moment.

Ce genre de situation étant nouveau pour lui, il insista : « Et si elle se réveille quand même ?

— Elle ne se réveillera pas, répéta Susan.

— Je te crois sur parole. » Il s'essuya les mains. « Mais il vaut mieux que tu t'habilles. »

Elle disparut dans la chambre. Après quelques tergiversations, elle se décida pour un tailleur sombre classique. « Je te plais ? » demanda-t-elle.

Il l'assura que oui tout en enfilant sa veste, après quoi ils sortirent de la maison à pas de loup. Peu après, ils se garaient sur le gravier du parking d'un bar chic situé en bordure de route. Alors qu'ils montaient les marches de la grande véranda, il lança : « Ne serait-ce pas un coup du sort s'ils me demandaient mes papiers ?

— Tu crois qu'ils pourraient te penser trop jeune pour consommer de l'alcool ?

— Ouais », fit-il, le plus flegmatiquement possible. Mais il voulait la préparer ; cela lui arrivait encore de temps à autre.

« On s'en ira si ça arrive, dit-elle.

— Non, répliqua-t-il. Je leur montrerai mes papiers. Je ne suis pas trop jeune. »

Tu ne t'en aperçois pas ? pensa-t-il avec quelque ironie.

La serveuse prit leur commande sans commentaire. L'endroit avait l'air tranquille et accueillant, sans clients trop bruyants. En fait, il n'y avait pour ainsi dire personne à part eux. Ils s'installèrent dans un compartiment du fond, loin du juke-box. Peu après, cependant, un homme et une femme faisaient leur entrée, tous deux manifestement fatigués par leur voyage. Ils gagnèrent le bar et, tout en consommant, déplièrent une carte de l'Idaho et de l'Utah et commencèrent à se disputer.

« Ils ont fait de la route, lui fit remarquer Bruce.

— Oui », fit-elle avec indifférence.

Le couple, d'un certain âge, ne parvenait pas à s'entendre sur l'itinéraire qu'ils devaient suivre pour traverser l'Oregon. Il y avait trois possibilités. La serveuse et le barman n'en connaissaient aucune, aussi ne leur étaient-ils d'aucun secours.

« Je vais aller leur dire deux mots. » Bruce se leva et alla au bar converser avec les voyageurs. « J'ai déjà pris celle du milieu, dit-il au couple qui s'arrêta de parler pour l'écouter avec gratitude. La 26. Je ne suis jamais passé par la 20, mais on dit que c'est du désert sur une bonne partie. Par la 26, on roule la plupart du temps en forêt. C'est une belle route. Pas beaucoup de circulation, de jolies petites villes, et le paysage est superbe.

— Et que pensez-vous de la 30 ? s'enquit l'homme.

— Le seul tronçon de la 30 que je connaisse est celui qui traverse l'Idaho, dit-il. Il est très mal entretenu. Mais toutes les routes de l'Idaho sont mal entretenues.

— Nous nous en sommes aperçus, intervint la dame. On s'est dit qu'on allait passer par l'Idaho au lieu du Nevada cette fois-ci, et on s'en mord les doigts. La prochaine fois, je prendrai la 40 ou la 50 de préférence à la 30. C'est un vrai chemin de chèvres, qui serpente à flanc de canyons... sans parler de tous ces horribles travaux. Nous sommes complètement crevés.

— Ça ira mieux une fois dans l'Oregon, dit Bruce.

— Vous habitez dans le coin ? » s'enquit l'homme.

Bruce s'apprêtait à répondre « *Non, j'habite à Reno* », mais ce n'était plus le cas à présent. « Je vis ici, à Boise. Je viens de m'y installer – nous sommes de jeunes mariés. »

L'homme et la femme, qui avaient déjà remarqué Susan, se tournèrent alors pour la saluer poliment d'un signe de la main et lui adresser leurs félicitations.

Ayant entendu leur conversation, la serveuse alla trouver le barman pour discuter avec lui, puis apporta un plateau de consommations à l'intention de Bruce et de Susan. « Cadeau de mariage, annonça le barman, juché sur son tabouret de bar.

— Merci », dit Bruce. Il se sentait gêné.

« Comment s'appelle votre femme ? » demanda la dame.

Il le lui dit. L'homme lui apprit qu'eux-mêmes s'appelaient Ralf et Lois McDevitt, et que sa partie à lui était la mouche artificielle. Sa société fabriquait des appâts de pêche.

Bruce les invita à venir à leur table. Tous quatre bavardèrent et plaisantèrent un moment, mais il lui semblait que Susan restait un peu à l'écart ; elle répondait avec politesse, mais elle parlait très peu, et tout bas, d'une voix sans timbre. Elle ne paraissait pas non plus suivre la conversation.

Lorsque Ralf McDevitt demanda à Bruce ce qu'il faisait, il lui répondit que lui et Susan géraient une petite entreprise de photocopie et de dactylographie. Il ajouta qu'il voulait transformer ce qui était actuellement une société de services en un magasin vendant de la marchandise. Lui et McDevitt s'entretenaient longuement d'achat et de vente au détail. Il parla à McDevitt du drugstore d'en face, du bazar et des machines à écrire portatives dont Milt Lumky lui avait vanté les qualités. À un moment, il remarqua que Susan le foudroyait du regard. À l'évidence, elle n'appréciait pas qu'il discutât affaires en public, aussi ramena-t-il la conversation sur la conduite et les routes à prendre. Ce sujet les occupa encore au moins une demi-heure sans que Susan ouvre une fois la bouche.

« Il est temps de rentrer », dit-il, estimant qu'elle était fatiguée.

Les McDevitt renouvelèrent leurs félicitations, lui serrèrent la main, leur donnèrent leur adresse en Californie, puis Bruce et Susan leur dirent bonsoir et sortirent du bar. À côté de la

Mercury était garée la Buick poussiéreuse du couple de passage, avec son outre accrochée au pare-chocs arrière, ses milliers d'insectes morts ou moribonds qui recouvraient le capot, le pare-brise, le pare-chocs avant et les garde-boue, et sa montagne de bagages entassés à l'intérieur.

Cela le rendit conscient de la route. Ils se tenaient en bordure de la transversale qui menait vers la côte, en traversant un État après l'autre, kilomètre après kilomètre... L'obscurité était telle qu'il n'apercevait qu'une trentaine de mètres de la nationale. Le reste disparaissait dans la nuit. Mais Bruce la sentait physiquement en passant devant l'auto des McDevitt.

Il pouvait également flairer l'huile de moteur chaude qui commençait à fuir du carter du véhicule. Celui-ci avait parcouru tant de chemin, il avait tellement chauffé et roulait depuis si longtemps que tout le dessous du moteur était maintenant enduit d'huile.

Bruce avait mis des années à reconnaître cette odeur. Elle n'apparaissait que lorsque l'huile était corrompue et quasiment détruite à force de combustions ; du carbone se déposait alors sur les soupapes, et de la calamine sur les pistons, des impuretés tombaient au fond du carter dont elles étaient expulsées par le reniflard, tandis que les dépôts humides restants étaient chassés par le filtre à huile, à l'extrémité du vilebrequin, pour aller arroser la protection d'embrayage sous la forme d'une vapeur qui, progressivement, heure après heure, se mélangeait à la poussière, aux saletés de la route, aux insectes morts, aux gravillons, à l'huile plus ancienne des voitures précédentes, à l'odeur des pneus, à celle du véhicule entier, du métal, du caoutchouc, de la graisse et du tissu, et même à l'odeur du conducteur et des passagers qui n'avaient pas bougé de leur siège depuis le lever du soleil, ne sortant de l'auto que pour aller aux toilettes des stations-service, se restaurer dans des auberges en bord de route, demander leur chemin dans les bars et essayer de voir ce qui faisait ce bruit bizarre dans les tournants secs. Bruce trouvait à cette odeur d'obscurs relents écoeurants. Elle signifiait qu'un moteur avait servi et resservi, qu'il devait être refait ou au moins révisé, qu'on devait changer ses segments, surtout ses segments d'huile, parce que l'huile

était refoulée sous la pression qui s'accumulait dans le carter. Mais en même temps il pensait à ce moteur qui s'usait sur les pentes de montagne, dans les Sierras, le long des interminables étendues de désert qui le faisaient chauffer de plus en plus ; le moteur n'avait pas lâché, il s'était simplement épuisé à la tâche pour laquelle il avait été construit, en plus de cent mille kilomètres de route. À traverser vingt fois le pays...

« Qu'est-ce qui t'a pris de pérorer ainsi sur nos affaires privées ? lui demanda Susan d'un ton cassant comme ils montaient en voiture. Je n'en croyais pas mes oreilles.

— McDevitt est dans la mouche artificielle, se défendit Bruce. Il n'est même pas d'ici ; lui et sa femme sont juste de passage. Quel mal y avait-il à ça ? » Bruce s'était préparé à ses reproches, il les avait vus venir.

« En affaire, la première règle est de savoir se taire, siffla-t-elle, toujours fulminante.

— Je ne vois pas où est le mal, répéta-t-il.

— C'est un principe. Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu as trop bu ? C'est pour ça que tu n'arrêtais pas de jacasser ? J'ai failli me lever pour partir ; j'aurai pu, mais je me suis abstenue à cause de toi. »

Ils roulèrent un moment en silence.

« Tu comptes faire ça tout le temps ? reprit-elle.

— Je continuerai à faire ce que je crois être le mieux.

— Je ne vois pas comment... » Elle n'acheva pas sa phrase. « De toute façon, c'est fait. Mais j'espère que tu auras un peu plus de jugeote à l'avenir.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il, conscient que cela cachait autre chose.

— Rien », répliqua-t-elle avec humeur, s'agitant nerveusement, incapable de trouver ses aises. « De toute évidence, tu aimes parler voitures et conduite, pas vrai ? J'avais l'impression que vous ne vous arrêteriez jamais. Il est si tard. Ça ne t'a pas traversé l'esprit que Zoé ne serait pas là pour ouvrir demain ? C'est nous qui allons devoir y être !

— Calme-toi, dit-il. Tu es fatiguée. Calme-toi. »

Brusquement, avec un cri de bête blessée, elle lâcha : « Écoute, je ne vais pas donner son argent à Zoé. Je l'ai encore ; je vais le garder et lui laisser sa part. »

Bruce eut soudain l'impression de perdre le contrôle de tout ce qui l'entourait ; il dut mobiliser toute son énergie pour continuer à conduire l'auto. Le volant, pourtant familier, lui faisait entre ses mains un effet aussi étrange que s'il avait été vivant. Il lui échappa, l'obligeant à le rattraper *in extremis*.

« Je n'ai pas les moyens de me lancer dans cette aventure, poursuivit-elle d'une voix haletante, geignarde. Je ne peux pas. Je suis désolée. Vraiment. Si je ne lui donne pas son argent, tout est annulé. Elle reste, qu'elle le veuille ou non. Je sais que je peux faire machine arrière tant que je ne lui ai pas effectivement rendu l'argent. Je l'avais demandé à Fancourt au départ. Mais cela ne te concerne pas. » Elle se tourna dans sa direction ; ses yeux luisaient frénétiquement dans les ténèbres. « Tu restes responsable des lieux ; je sais que Zoé n'y verra pas d'inconvénient. »

Il ne savait pas quoi lui répondre, aussi se contentait-il de conduire.

« La boutique ne suffirait pas à nous faire vivre, reprit-elle. On ne peut pas courir ce risque. Tu comprends, il faudrait qu'elle commence à nous rapporter tout de suite, vu que nous n'avons pas d'argent. Et comment ferions-nous pour rentrer de la marchandise ? Est-ce que tu as des fonds ?

— Non, dit-il.

— Tu peux en réunir ?

— Non, répéta-t-il.

— On n'en sortira pas, déclara-t-elle, avec un fatalisme si morne, si amer, que Bruce se sentit davantage désolé pour elle que pour lui-même.

— Si Zoé reste, tu peux être sûre que la boutique ne sera pas rentable. Vrai ou faux ?

— Mais nous aurions les 3 000 dollars, répliqua-t-elle. C'est ce qui ne cesse de me travailler. Une fois que je les lui aurai donnés, ils auront disparu pour toujours. Tu comprends ? On va garder les 3 000 dollars ; on les aura, et la boutique n'aura pas besoin d'être rentable.

— Pas pendant quelque temps, du moins », la corrigea-t-il.

Sans crier gare, Susan s'exclama alors : « Bruce, laissons tomber la boutique. Pourquoi pas ? Zoé n'a qu'à la garder. Nous allons lui proposer de la lui vendre, pour la somme qu'elle voudra. Pourquoi pas par mensualités. Combien gagnais-tu à ton magasin discount ?

— Environ trois cent cinquante, répondit-il non sans mal.

— Ce n'est pas suffisant, mais avec mes 3 000 dollars nous pourrions tenir jusqu'à ce que tu sois augmenté. Je peux aussi taper des manuscrits le soir. Est-ce que tu retrouverais ta place ? »

Pour des raisons inconnues de lui, il lui dit la vérité. « Oui.

— Faisons cela. » Elle était d'une impatience puérile. « Descendons à Reno. J'ai toujours pensé que ça devait être magnifique là-bas. L'air y est beaucoup plus sain, n'est-ce pas ? C'est pour ça que tu as déménagé. Je m'en souviens, tu me l'as dit. Je ne sais plus quand. C'est l'endroit idéal pour élever un enfant ; c'est si propre, si moderne. Très cosmopolite.

— C'est vrai, reconnut-il.

— Qu'est-ce que tu en penses ? » Assise à ses côtés, elle attendait de lui qu'il lui donne son accord. Son attitude, sa tension, tout le suppliait d'accepter.

« Tu changes d'avis trop souvent, soupira-t-il.

— Bruce, je dois pouvoir compter sur des ressources sûres. Je sais que tu as du talent, que tu sais vendre et acheter, mais c'est trop aléatoire. Ça n'a rien à voir avec toi ; c'est lié aux fonds que nous pouvons réunir, à l'entreprise elle-même. C'est sans issue, je le sais. J'y travaille depuis des années, pas toi.

— J'ai bien l'intention de tenter ma chance, objecta-t-il.

— Mais cela implique de racheter la part de Zoé et de renoncer aux 3 000 dollars. » Son besoin de conserver des liquidités constituait un facteur essentiel de son raisonnement. À l'évidence, maintenant que l'heure était venue de s'en séparer, elle ne pouvait tout simplement pas s'y résoudre.

« Rachète-lui sa part comme tu comptais le faire, lui dit-il.

— Non, s'entêta-t-elle, d'une voix tremblante.

— Rachète-lui sa part, répéta Bruce. On va tenter le coup. Si je n'arrive pas à en tirer de quoi nous faire vivre, je pourrai

toujours retrouver un emploi, et tu vendras l'affaire contre ce qu'on voudra bien t'en donner, ou la gérer toi-même. On verra en temps utile.

— Tu crois sincèrement pouvoir faire des bénéfices ? Dans les plus brefs délais ?

— Oui, répondit-il, assez fermement pour l'ébranler, histoire de lui signifier qu'il était sûr de lui.

— Et si tu te trompes...

— On n'en mourra pas, on ne crèvera pas de faim. Le pire qui puisse arriver, c'est que tu dilapides ton capital. Mais nous aurions de quoi vivre dès que j'aurais trouvé un emploi. Nous serions comme n'importe quel couple marié ; nous pourrions largement vivre sur mon salaire. Sans même parler de la maison. La plupart des gens ne sont pas propriétaires. Même si on n'a pas fini de la payer. Ne sois pas si timorée. Personne ne meurt de faim dans ce pays.

— Comme j'aimerais partager tes certitudes ! murmura-t-elle.

— Donne-lui son argent, répéta-t-il une fois encore.

— Je vais... y réfléchir.

— Non, dit-il. C'est tout réfléchi. Rends-le-lui. On peut aller faire un saut chez elle en voiture et le lui donner dès maintenant. La réveiller et le lui jeter à la figure. Où habite-t-elle ?

— Je les lui donnerai demain », dit-elle, se laissant convaincre par sa certitude.

Cette nuit-là, Susan se contorsionna jusqu'à se retrouver en dessous de lui pour l'agripper de ses bras et de ses genoux, de toutes les parties de son corps mince et lisse. Elle voulait s'endormir dans cette position, mais Bruce se sentit incapable de fermer l'œil ; elle formait une surface trop inégale, trop dure. Se décidant alors à voir si elle pouvait s'étendre sur lui, elle nicha sa tête contre sa poitrine, noua ses bras à son cou, ses jambes entre les siennes. Bruce sentit pointer ses hanches pendant un bon moment, puis elle finit par se détendre et s'endormit. Ses bras autour du cou de son époux se relâchèrent.

Elle avait tourné la tête de côté, et sa respiration sifflait dans son aisselle ; le sommeil tardait toujours à venir.

En tout cas, songea-t-il, elle dormait.

Quand il reprit conscience, le réveil sonnait et Susan se dégageait de son étreinte pour sortir du lit. Elle s'était débrouillée pour rester sur lui toute la nuit. Lorsqu'il repoussa les couvertures pour se lever à son tour, il s'aperçut que son corps était raide et entièrement courbatu. Un gros bleu s'était formé sur sa jambe, à l'emplacement du genou osseux de Susan.

Le lendemain matin, au bureau, il s'assit avec Susan et la harcela jusqu'à ce qu'elle téléphone à Jack Fancourt pour lui dire de passer. Puis il fit venir Zoé de Lima de son appartement. Quand il eut réuni les trois intéressés, il entreprit de les convaincre chacun à tour de rôle jusqu'à ce que Fancourt finisse par se décider à donner le feu vert à Susan. Le visage fermé, celle-ci libella un chèque de 3 000 dollars, le sécha avec un buvard et le tendit à Zoé. L'ambiance de la réunion était funèbre.

Dès qu'elle eut le chèque en main, Zoé leur adressa un salut glacial et s'en alla.

Fancourt prononça quelques mots, jeta un rapide coup d'œil sur divers formulaires officiels, puis partit à son tour.

« Je me sens comme si une terrible catastrophe allait se produire, fit Susan derrière son bureau. Je n'ai même pas envie de me lever. Je veux juste rester assise. »

Bruce alla déverrouiller la porte d'entrée. « Ce n'est qu'une formalité, dit-il.

— Seigneur, murmura-t-elle. Eh bien, c'est fait. » Le téléphone sonna environ une heure plus tard. Bruce alla répondre, pour se retrouver à discuter avec Peg Googer.

« J'ai appris que tu t'étais marié, ironisa-t-elle.

— C'est exact », répondit-il.

Des voix étouffées étaient en train de minauder en arrière-fond ; nul doute que Peg appelait depuis son cabinet d'avocats, et que les autres voix étaient celles de ses collègues secrétaires.

« Je n'arrive pas à le croire ! s'exclama-t-elle. C'est vrai, alors ? Eh bien, toutes mes félicitations. Il va falloir que je vous fasse un cadeau de mariage. »

Bruce n'appréciait guère le ton de la jeune femme. « Tu peux t'en dispenser.

— C'est si incroyable — tu venais à peine de la rencontrer. Ce soir-là. Tu as dû lire trop de romans. » Elle marqua une pause, le temps de réprimer un gloussement ; à l'autre bout du fil, un brouhaha l'empêcha de reprendre la parole. Bruce supporta l'épreuve — il n'avait pas le choix. « Dis donc, reprit Peg, il faudrait que vous passiez tous les deux ; on organisera une petite fête en votre honneur pour célébrer l'événement.

— D'accord, fit-il, à bientôt. »

Nouveaux rires étouffés. Bruce lui dit au revoir et la coupa au beau milieu d'une phrase en raccrochant le combiné.

Espèce d'idiot, se dit Bruce. La conversation l'avait mis de mauvaise humeur, mais il parvint à passer outre. Voilà quelque chose que je n'ai aucune raison de devoir supporter, décida-t-il. Les insinuations malveillantes de secrétaires ignares à l'esprit mal placé et à la tête vide. Leurs farces méprisables et leur sottise, qui ne sert qu'à tuer le temps pendant le travail.

Quelle différence entre elles et Susan... un contraste dont il prit conscience dès le premier soir. Les employées au bavardage puéril d'un côté, Susan de l'autre, grave et réservée, voire un peu tragique dans son pull noir. Mais une vraie femme.

À mille lieues d'elles toutes. Indépendante, tourmentée, mais quelqu'un digne de son respect. De son attention. De son amour le plus profond.

Susan était en train de peiner sur un manuscrit, attelée à la meilleure des machines à écrire électriques ; elle préparait un stencil.

L'heure est venue de se mettre au travail, se dit-il.

« Tu peux te débrouiller toute seule un moment ? lui demanda-t-il. J'ai besoin de sortir.

— Oui », répondit-elle avec un sourire contraint.

Il traversa le trottoir jusqu'à sa Mercury et partit rendre visite à deux de ses relations.

Il ne tarda pas à revenir, la voiture chargée à ras bord de portatives Underwood et Royal ainsi que d'une énorme quantité d'accessoires de vitrine, y compris des plates-formes tournantes actionnées par moteur électrique.

« Ce que je veux, expliqua-t-il à Susan, c'est transformer ce bureau en un endroit où on puisse acheter des machines à

écrire. Des machines neuves. » Il entreprit de transporter son chargement à l'intérieur du magasin.

Après quoi il retira les machines d'occasion de la vitrine, qu'il nettoya au détergent et à l'eau chaude, les sécha avec des chiffons, puis sortit des pots de laque à séchage rapide et se mit à peindre le bois d'un lumineux coloris pastel.

« Demain matin, j'installe la nouvelle vitrine », annonça-t-il à Susan.

Bruce téléphona à une entreprise de décoration, loua un pulvérisateur de peinture, une ponceuse électrique, une échelle et, en sus, s'engagea à lui acheter de la peinture. Il s'y rendit en voiture de manière à tout pouvoir emporter lui-même. Vêtu de vieux habits, il entreprit de gratter le plafond et les murs. Une pluie d'écailles de peinture tombait sur le sol, les bureaux et les machines d'occasion. Cela n'avait pas d'importance, puisqu'il avait l'intention de tout moderniser avec un nouveau revêtement plastique.

« Je peux t'aider ? proposa Susan.

— Non, dit-il. Continue ta polycopie.

— Si je peux, fit-elle en se réfugiant dans un coin hors de vue.

— Je voudrais poser une enseigne, lança-t-il.

— Tu as acheté toutes ces machines portatives ? s'enquit-elle avec nervosité.

— Non, répondit-il. Elles sont en dépôt. Je ne compte pas en vendre beaucoup ; je veux juste montrer aux gens que nous en faisons le commerce. »

Pendant qu'il se reposait d'avoir poncé, il téléphona à droite et à gauche afin d'obtenir des devis pour la pose d'une enseigne au néon. En fin de compte, il décida d'attendre d'avoir décroché une ou deux franchises ; il pourrait peut-être faire baisser le prix de moitié en se fournissant chez un fabricant. Sans compter qu'il y gagnerait une plus grosse enseigne.

Dès qu'ils eurent fermé à 18 heures, tous deux se mirent à peindre. Bruce retourna à la maison chercher Taffy, qui traîna dans la boutique pendant qu'ils travaillaient. Ils firent une pause à 20 heures pour dîner, puis reprirent le travail. Susan retrouvait peu à peu son énergie.

« C'est amusant », lui avoua-t-elle, affublée d'une vieille blouse déchirée ayant appartenu à Zoé. Elle avait la figure striée de peinture ; ses cheveux étaient dissimulés sous un torchon, mais de la peinture tachait son cou et ses bras. « Très créatif.

— Ça va rajeunir les lieux », renchérit-il.

À l'aide d'un petit pinceau en poils de chameau, Taffy se chargeait des finitions. Elle avait acquis une certaine expérience en la matière à l'école. La perspective de veiller la ravissait ; ils la laissèrent les aider jusqu'à 22 heures, puis Bruce la ramena avec sa mère à la maison avant de revenir seul terminer le travail. Il en eut jusqu'à 2 h 30.

Ça fait une sacrée différence, se dit-il, admirant son œuvre.

Le lendemain, il descendit au bureau de bonne heure pour s'atteler à la vitrine. À 9 heures, quand Susan apparut, il en avait terminé.

« Qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

— C'est juste magnifique », déclara-t-elle avant même d'avoir ôté son manteau, les yeux grands ouverts d'émerveillement.

Ayant fini la décoration de la vitrine, Bruce prit sa Mercury pour aller chercher de quoi habiller le comptoir. Il dénicha un revêtement imitation pin nouveaux qui se présentait en rouleaux, comme du bois de placage, prêt à encoller. Puis il s'attarda devant les caisses enregistreuses. Trop chères. Il se rabattit sur une machine à reçus qui délivrait trois exemplaires. Ils allaient devoir continuer à garder l'argent dans le tiroir-caisse.

Il colla et cloua l'après-midi durant. Quand il eut terminé, ils avaient devant eux un comptoir neuf.

« Je n'en crois pas mes yeux ! s'écria Susan.

— Ces nouveaux revêtements imitation bois sont formidables. » Il calcula combien leur coûterait de recouvrir tous les murs intérieurs du même placage. Trop cher. Aussi reprit-il ses pinceaux pour finir de peindre les murs.

La dernière opération de la journée consista à acheter un projecteur et à l'installer dans la vitrine de manière à illuminer une machine portative dorée. L'éclairage, tout comme la plateforme tournante, devaient fonctionner toute la nuit.

« Ça coûte de l'argent de laisser allumé, reconnut-il devant Susan, mais ce sera comme une veilleuse.

L'appareil illuminera le magasin, de sorte que si un cambrioleur s'y introduit, la police pourra le voir. »

Les nouveaux coloris que Bruce avait choisis pour les murs et le plafond éclaircissaient considérablement le local, et donnaient l'illusion d'avoir davantage d'espace. Les murs et le plafond semblaient avoir reculé.

« C'est comme si nous avions gagné de la place », dit-il à Susan.

Comme ils retournaient à la voiture, il lui expliqua qu'il comptait mettre du simili-carrelage par terre le lendemain. Il savait où en trouver au prix de gros.

« Ça ne risque pas – avec tout le reste – de grever notre budget ? s'inquiéta Susan.

— Non.

— Qu'as-tu l'intention de faire d'autre ?

— Je veux rénover la devanture, dit-il. Mais il faudrait un menuisier professionnel pour ça. J'attendrai que nous soyons riches. Peut-être à la fin de l'année. Et puis je vais jeter tous ces vieux rossignols. Tes machines d'occasion. Ces maudites Underwood 5 que tu t'acharnes à vouloir vendre 15 dollars. Elles ne valent pas l'espace qu'elles occupent. Il faut tenir compte de la valeur de l'espace. Dans une boutique aussi petite, c'est ce qu'on a de plus précieux. On peut toujours enduire, repeindre et rénover, mais on ne peut pas créer de l'espace. » Ce qui lui rappela qu'il voulait trouver de nouveaux plafonniers : des tubes fluorescents à l'éclairage tamisé.

« J'espère que nous n'allons pas faire faillite rien qu'en achetant la peinture, soupira-t-elle.

— C'est en achetant de la marchandise que nous ferons faillite. »

C'était là le gros problème. La marchandise.

Bordel de merde, pensa-t-il, il faut que je trouve de la marchandise à vendre !

Armé des registres du magasin – Bruce affirmait qu'il s'agissait à présent d'un magasin, et non plus d'un bureau –, il se présenta à la Banque Centrale de l'Idaho, succursale de Boise, et entama des pourparlers pour un emprunt.

Au bout de plusieurs heures de discussion, la banque l'informa que, tout bien considéré, elle pouvait peut-être lui faire un prêt de 2 000 dollars à long terme. L'agrément officiel prendrait au moins une semaine. Mais il était très possible que Bruce l'obtienne.

Bruce sortit de la banque dans d'heureuses dispositions.

Ce soir-là, il loua les services d'une baby-sitter pour garder Taffy et conduisit Susan sur la route cantonale qui menait à la ferme de ses parents. La chaussée cahoteuse donnait un peu mal au cœur à la jeune femme. « On pourrait rester un moment dans la voiture ? fit-elle quand ils se furent enfin garés. Avant d'entrer ?

— Je veux y aller en premier de toute façon. » Il n'avait pas prévenu ses parents de son mariage.

« Ça me va », soupira-t-elle. Susan était très élégante avec ses gants blancs et son chapeau ; la bouche généreusement fardée, elle dégageait le même genre d'aura dramatique qui l'avait tellement séduit ce premier soir. Mais elle avait les joues creusées, les yeux cernés. Elle avait incontestablement besoin de repos.

« Il y a d'abord quelques points que je veux régler avec eux », expliqua-t-il. Il l'embrassa, descendit de l'auto et gravit le remblai de terre et de gravier qui menait à la grille.

Et voilà qu'il se retrouvait devant la vieille ferme grise entourée de glèbe sèche, avec ses herbes folles et ses géraniums qui émergeaient de la terre battue. Pas de pelouse. Pour ainsi dire pas de verdure, hormis le lierre qui escaladait la clôture et s'entortillait autour du portail. Une rangée de pots de fleurs, vagues touffes de végétation, garnissait la véranda. Puis Bruce vit un fauteuil d'osier et une jardinière sur laquelle était posée une pile de *Reader's Digest*.

Dire que je suis né dans une bâtisse aussi délabrée, se dit-il en poussant la grille.

Un chien se mit à hurler dans l'arrière-cour. Bruce aperçut une lumière jaunâtre derrière les stores des fenêtres du séjour, d'où braillait la télévision. Devant le garage en mine se trouvait la même carcasse rouillée inutile d'une Dodge 1930 ; Bruce s'était souvent amusé dedans dans son enfance.

J'habitais ici quand j'allais à l'école primaire Garret A. Hobart.

Les fenêtres de la cave étaient couvertes de toiles d'araignée ; l'un des carreaux présentait une fissure qui avait été bouchée au moyen d'un chiffon. Son père ne dormait donc plus en bas, maintenant que lui et Frank avaient quitté la maison. Il devait avoir pris une de leurs anciennes chambres à l'étage.

Jadis, son père dormait le jour, se levait à 22 heures et soulevait la trappe pour faire une brève apparition, le temps de se raser et de manger quelque chose, avant de partir à son travail. Dans la journée il se reposait sous leurs pieds, sous le plancher. En compagnie des bocaux d'abricots, des vieux meubles et des rouleaux de fil électrique.

Le matin, de retour à la maison, son père tapait ses vêtements pour en faire tomber la poussière blanche dont il était recouvert ; dans son emploi à la Boulangerie Blanche-Neige, il restait constamment enfoui dans la farine jusqu'aux coudes. Ensuite, dans la cave, il se plongeait dans une autre poussière blanche : celle du plâtre, due à son éternel bricolage de nouvelles cloisons. Il avait l'intention d'aménager plusieurs pièces dans la cave, d'installer un appartement indépendant, avec W.C. et cabinet de toilette, qu'il pourrait louer. La guerre avait mis un terme à son approvisionnement en matériaux. Dehors, le long de l'allée, des rouleaux de fil barbelé et des tas de panneaux de contre-plaqué rouillaient et pourrissaient sous les fientes d'oiseaux. Des sacs de ciment s'humidifiaient et se désagrégeaient, hérissés par endroits de maigres herbes. Avant d'aller se coucher vers 14 heures, son père sciait du bois dans la cave, remplissant ses poumons de sciure. Consciencieusement, il inhalait poussière de bois, de farine, de plâtre, plus, en été, le pollen des champs.

Planté sur le chemin, Bruce découvrit à la lumière du crépuscule que les abricotiers situés près de la porte de derrière étaient morts. *Dieu merci*, pensa-t-il. Personne n'aimait les abricots ; les milliers de bocaux entassés à la cave n'allaient jamais être ouverts. Gamin, il en avait transporté dehors pour les bombarder de pierres, les faisant éclater en pluies de jus visqueux et de bouts de verre. Ce qui finissait

immanquablement par attirer les frelons. En été, les flaques de jus d'abricot se transformaient en cloaques bourdonnants, grouillant des dos jaunes des frelons. Personne n'osait s'en approcher à moins de plusieurs mètres.

Il se trouvait à présent en haut du perron, prêt à frapper à la porte d'entrée. Les planches s'affaissaient sous ses pieds ; toute la véranda penchait. Jadis, des années auparavant, maison et véranda avaient été peintes du gris des bateaux de guerre.

À présent, la peinture s'était boursouflée et écaillée au point que le bois lui-même apparaissait au travers, bandes brun-jaune sous le gris.

Il souleva le heurtoir de métal et le laissa retomber.

La porte s'ouvrit sur Noël Stevens, en bretelles, les manches de chemise retroussées, la figure mangée par une barbe d'un jour. Le père fit entrer son fils sans le moindre commentaire. Lourd et apathique, il leva silencieusement la main pour faire signe à la mère de Bruce, qui se trouvait dans la cuisine, de venir. Aux yeux de Bruce, il avait toujours eu l'air d'un ouvrier du tournant du siècle : un charbonnier ou un plombier suédois, aussi massif et peu éveillé qu'honnête, qui avait débarqué pour se rendre directement dans le Minnesota sans jamais apprendre la langue ou visiter la moindre grande ville. L'homme avait un visage large, luisant à l'exception des joues et du menton, avec un grand nez charnu busqué ou cassé au milieu. La peau, sous ses yeux, présentait de nombreux cratères marron clair dus au lentigo sénile.

« Eh bien... mince alors », fit son père. Il tendit une main rousse et glabre, que Bruce serra.

Sa mère émergea de la cuisine. Son petit visage halé de grenouille de bénitier rayonnait, ses yeux brillaient... Ici, dans sa propre maison, elle portait les habits propres et simples qu'il associait avec les gens de la campagne vivant dans les petites villes de l'Idaho. Lorsqu'elle lui sourit, ses fausses dents grisâtres et translucides, de la couleur d'un peigne en celluloid, captèrent la lumière et se mirent à étinceler.

« Salut, dit Bruce, la main toujours emprisonnée entre les doigts plats, mous et moites de son père. Comment allez-vous ?

— Bien », répondit son géniteur, qui lui lâcha enfin la main pour aller se réinstaller dans sa bergère, dont les ressorts vibrèrent sous le poids.

Sa mère l'étreignit et colla sa bouche contre sa joue, si vite qu'elle s'était reculée avant qu'il n'ait pu bouger. « Comme c'est bon de te voir ! s'exclama-t-elle. Comment ça se passe à Reno ?

— Je n'habite plus Reno. » Il s'assit ; elle l'imita aussitôt. Ses parents le regardaient avec l'air d'attendre quelque chose, son père maussade, sa mère joyeuse et bienveillante, attentive au moindre de ses gestes et de ses mots. « Je suis remonté à Boise, je me suis marié.

— Oh ! » haleta sa mère, tressaillante, bouleversée. Son père demeura imperturbable.

« Il y a à peine quelques jours », ajouta-t-il.

Son père ne réagissait toujours pas.

« Je n'arrive pas à y croire, gémit sa mère.

— Il ne te le dirait pas si ce n'était pas vrai, commenta son époux.

— Non, fit-elle, je n'arrive pas à y croire. Qui est-ce ? demanda-t-elle, d'abord à l'un, puis à l'autre.

— Je ne sais pas, répondit son père, en lui tapotant le genou. Calme-toi. C'est elle dans l'auto ? lança-t-il à Bruce.

— Elle est là-dehors ? s'écria sa mère, bondissant de son siège pour courir à la fenêtre. Comment savais-tu qu'elle était là ? demanda-t-elle à son mari.

— J'ai entendu l'auto s'arrêter, répondit celui-ci d'une voix flegmatique, alors je suis sorti voir qui c'était.

— Fais-la entrer, dit sa mère en se dirigeant vers la porte. Comment s'appelle-t-elle ?

— Ce n'est pas à toi d'aller la chercher, intervint son époux.

— Si », insista-t-elle. Après avoir ouvert la porte, elle sortit sur la véranda.

« Reviens t'asseoir ! » lui ordonna son mari d'une voix forte.

Elle se retourna, tout émue, le visage rouge. « Pourquoi l'as-tu laissée dans l'auto ? reprocha-t-elle alors à Bruce.

— Il va te le dire, lui dit son mari.

— Elle avait mal au cœur à cause de la route, expliqua Bruce.

— Propose-lui de venir s'étendre sur un lit, suggéra sa mère.

— Je voulais d'abord vous parler, expliqua Bruce. Je ne la ferai pas entrer avant que vous m'ayez juré sur la Bible de ne rien lui dire de méchant.

— Personne ne va rien dire de méchant, protesta son père.

— Je ne la ferai pas entrer tant que vous n'aurez pas décidé tous les deux de vous conduire correctement, au lieu d'agir à votre guise, répéta-t-il. Si vous vous montrez désagréable avec elle, je m'en irai et vous ne nous reverrez plus jamais. J'ai réfléchi à la question et je suis désolé, mais je n'ai aucune envie que vous la mettiez mal à l'aise.

— Il a raison, déclara son père.

— Oui, approuva sa mère. Bon, est-ce qu'on va la voir ?

— Elle est plus âgée que moi, avoua Bruce.

— De combien ? demanda sa mère.

— Quelle importance ? répliqua son père. Bruce l'a épousée, c'est la seule chose qui te regarde. Ce n'est pas à toi de décider à sa place.

— De dix ans, dit Bruce. Elle en a 34. »

Sa mère se mit à pleurer.

« Dix ans, c'est beaucoup, fit remarquer son père avec gravité.

— Maintenant, vous savez », conclut Bruce.

Ses parents demeurèrent assis, l'air malheureux, se remettant de leurs émotions.

« De quoi voulais-tu discuter avec nous d'abord ? » lui demanda son père.

Bruce se jeta à l'eau : « Je veux connaître votre situation financière actuelle. Écoutez, s'enhardit-il. Vous avez envoyé Frank à l'université, mais moi j'ai dû travailler tout de suite après le lycée ; en fait, je travaillais déjà quand j'étais lycéen. Que diriez-vous d'un cadeau de mariage ?

— Nous allons t'offrir un cadeau de mariage, dit son père.

— Il ne s'agit pas de 10 dollars, précisa Bruce. On a besoin de milliers de dollars, de 6 000 ou 7 000. »

Son père hocha la tête, comme si cette demande lui paraissait parfaitement naturelle.

« Je voulais vous le demander d'abord, avant de vous la présenter, reprit Bruce. C'est pour moi, ça n'a rien à voir avec

elle. C'est pour que je puisse me lancer dans les affaires. » Il leur parla un peu du magasin. Tous deux l'écoutaient, mais il doutait qu'ils puissent comprendre. Ils étaient par trop hébétés, pris par surprise. « Je ne vais pas tourner autour du pot, poursuivit-il. Je n'ai pas le temps d'être poli ; il nous faut cet argent très vite. Je veux l'avoir maintenant, avant de la faire entrer. » Il avait élevé la voix au point de leur crier dessus ; repoussés au fond de leur chaise, ses parents n'osaient pas l'interrompre. Bruce avait réussi à les intimider, ce qui était le seul moyen pour lui d'espérer obtenir satisfaction. Il n'arrêtait pas de discourir, et ils l'écoutaient sans rien dire ; après leur avoir fourni toutes les explications, il leur assena : « Vous avez payé les études de Frank ; il est temps que vous fassiez quelque chose pour moi, et le moment est venu où j'en ai vraiment besoin. » Il laissa dans l'ombre le fait que Frank avait obtenu bourse sur bourse. « Qu'en dites-vous ? conclut-il.

— Nous avons toujours eu l'intention de t'aider quand tu aurais choisi ta branche », dit son père. Il s'exprimait avec dignité.

« Parfait », fit Bruce, ravi. Il les avait vaincus. Par le seul poids de ses arguments, il les avait ralliés à ses positions, il avait triomphé de leur bon sens et de leur frugalité naturelle. « Bon, qu'est-ce que vous pouvez faire pour moi ? Écoutez, je veux vous l'amener ; elle doit avoir froid là-dehors, et je lui ai dit que je n'en aurais que pour deux secondes. » Bruce bondit de sa chaise et se mit fébrilement à arpenter la pièce, leur communiquant son impatience.

Ses parents tergiversaient dans leur désir de régler cette affaire. Son père s'installa dans la salle à manger et entreprit pesamment de chercher son chéquier ; sa mère courut à l'étage y prendre un stylo à plume. Quelques instants plus tard, Bruce avait en main un chèque de 1 000 dollars, et ses parents lui répétaient qu'ils regrettaient de ne pouvoir leur donner davantage. Sa mère, qui avait de nouveau fondu en larmes, voulait seulement voir Susan ; les questions d'argent lui étaient étrangères. Son père marmonna d'un air contrit que peut-être, par la suite, quand il aurait l'occasion de jeter un coup d'œil aux

obligations qu'il avait en ville, dans son coffre à la banque, il serait en mesure d'accomplir un effort supplémentaire.

« Je vais aller la chercher », dit Bruce, comme délivré à présent. Il se précipita sur la véranda ; ses parents l'accompagnèrent jusqu'au perron et l'attendirent craintivement pendant qu'il allait ouvrir la portière.

« Je me sens mieux, lui dit Susan. Ce sont tes parents ? » Elle pouvait les voir sur la véranda. « Je préférerais éviter d'avoir à entrer, mais je suppose que je n'ai guère le choix. » Après avoir soigneusement lissé sa jupe, Susan entreprit de se glisser à l'extérieur pendant que Bruce lui tenait la portière. Munie de son sac à main et de ses gants, elle se préparait à l'épreuve.

« On ne restera pas longtemps, la rassura-t-il comme ils montaient les marches de la véranda.

— Ça penche, chuchota-t-elle.

— Ça a toujours penché. Ça ne va pas s'effondrer. » Il lui prit le bras. La lumière extérieure était allumée, donnant au visage de Susan un aspect marbré. En haut des marches, ses parents les scrutaient dans un état proche de l'hystérie ; Bruce n'avait jamais vu personne éprouver autant d'émotion à la vue de quiconque. À peine Susan eut-elle posé le pied sur les planches – elle avançait le plus lentement et le plus posément possible – que sa mère l'agrippait pour l'entraîner à l'intérieur. Il ne les revit pas avant un bon moment, mais leurs voix restaient audibles, résonnant dans toute la maison.

« On ne se douterait pas qu'elle est plus vieille que toi », fit son père en l'accompagnant à l'intérieur.

Ce n'était pas vrai, mais Bruce comprit qu'il le disait avec les meilleures intentions. « Elle s'appelle Susan », dit-il. Pour la première fois, il lui vint alors à l'esprit que ses parents, ensemble ou séparément, pouvaient l'avoir rencontrée à une réunion de parents d'élèves à l'époque où elle avait été son professeur... *Si seulement j'y avais songé plus tôt*, pensa-t-il. *Maintenant, il est trop tard*. « On ne va pas pouvoir rester longtemps, le prévint-il.

— Comment l'as-tu connue ? » s'enquit son père.

Il lui fit un résumé succinct des événements.

« Alors comme ça, elle est de Boise, dit son père, ravi. Pas de Reno. »

S'ils découvrent qu'elle était mon institutrice en huitième, songea-t-il, ils vont probablement vouloir récupérer leurs 1 000 dollars. Cette pensée le fit rire.

Dans la cuisine, sa mère était en train de montrer à Susan un horrible service qu'une amie lui avait expédié d'Europe, et Susan s'extasiait devant sa beauté. Il commença à se sentir un peu plus détendu.

Sur le trajet du retour, il s'arrêta devant un drugstore du centre-ville de Boise sous prétexte d'acheter des cigarettes. En réalité, il fit l'acquisition d'un paquet d'enveloppes et de timbres à 3 cents. Après avoir glissé le chèque dans une enveloppe, il se l'adressa à lui-même et à Susan, colla un timbre dessus et demanda au vendeur de le poster pour lui.

« Comment tes parents m'ont-ils trouvée ? lui demanda Susan à plusieurs reprises sur le chemin du retour.

— Nous verrons bien », répondait-il. Il ne lui avait pas soufflé mot du chèque.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Si tu leur as plu, dit-il, ils l'exprimeront par des actes concrets. Avec des gens comme eux, des paysans vieux jeu, il n'y a rien à interpréter. Ils te feront connaître leur sentiment ; tu seras fixée.

— Je me suis posé la question, fit-elle. Parce que je ne suis pas arrivée à deviner. Ta mère était émue, elle s'est montrée gentille, et lui était courtois, mais je ne saurais dire ce que cela signifiait. »

Le lendemain, l'enveloppe avec le chèque de son père arrivait au magasin. Bruce l'ouvrit pour en montrer le contenu à Susan.

« Tu vois ? fit-il. Ils approuvent mon choix.

— Bruce, murmura-t-elle, pétrifiée, ce chèque nous sauve la vie. Regarde tout ce que tu peux avoir au prix de gros avec ça. » Cela provoqua en elle un complet changement d'attitude ; elle passa le reste de la journée à échafauder plans et projets, envisageant un nombre infini de solutions pour l'avenir. « Ce sont des gens épatants, lui dit-elle. On devrait leur écrire, ou

même retourner là-bas pour les remercier de vive voix. Ça me fait tellement bizarre... mais je suppose qu'il n'y a pas de mal à accepter cet argent.

— Bien sûr que non.

— Pourquoi ne les appellerais-je pas pour les remercier ?

— Laisse-moi m'en occuper. »

Cet apport lui permit de garantir son emprunt auprès de la banque, laquelle lui donna son aval à la fin du mois ; Bruce disposait à présent de 2 500 dollars pour acheter de la marchandise. Mais il ne savait toujours pas quoi acheter. Il mit l'argent sur un compte qui lui rapporterait du 4 % ; les intérêts seraient à peine inférieurs à ceux qu'il devait rembourser sur son prêt bancaire.

Mais il faut que je déniche au plus vite un bon dépôt de marchandises, estima-t-il. Sans quoi emprunter et mendier cet argent aura été une erreur. À l'heure actuelle, nous ne gagnons rien ; nous allons devoir commencer à puiser dans notre capital pour payer nos factures mensuelles.

Peut-être finirai-je par dépenser tout mon argent pour régler les échéances mensuelles de mon emprunt. Une manière originale de faire des affaires...

Bruce avait déjà exploré les environs de Boise sans rien trouver. « Je crois bien que je vais devoir reprendre la route, annonça-t-il à Susan.

— Pour quelle destination ? s'enquit-elle. Tu envisages un long voyage ?

— Sans doute Los Angeles, ou Salt Lake City. Ou encore Portland. Un endroit où je puisse trouver de la marchandise. Je ne peux pas laisser l'argent dormir. »

Il commença à passer des appels interurbains, histoire de poser quelques jalons.

Deux jours plus tard, Bruce faisait graisser et réviser la Mercury, intervertir les pneus, puis, une valise dans le coffre, prit tout seul la 26 en direction de l'Oregon et de la Californie.

La première partie de son voyage lui fit traverser l'Oregon de part en part avant de le conduire dans la partie la plus septentrionale de la Californie. Obliquant vers le sud, il passa Klamath Falls, la gare frontière, puis contourna le mont Shasta par les interminables virages en lacets qui avoisinaient Dunsmuir, au fin fond du pays forestier. Des lacs et des rapides s'étendaient à perte de vue.

Tôt le matin, il quitta la région boisée des montagnes pour déboucher dans la campagne chauffée à blanc de la vallée. Épuisé, il s'arrêta au premier motel qu'il croisa en bordure de route.

Ledit motel se résumait à deux rangées de minables cabanons qui se faisaient face, avec une allée de gravier et des agaves d'Amérique géants à l'entrée de la réception. Un couple d'âge mûr sommeillait sur des chaises longues à l'abri d'un parasol. Quelques voitures avaient quitté la route pour se garer là. Bruce vit et entendit quelques enfants s'ébattre dans la poussière devant la véranda d'un cabanon.

Mais il avait déjà coupé le moteur. Après discussion avec le patron du motel, il conclut le marché habituel : jouissance du cabanon pendant huit heures pour un dollar et demi. Sa location ne lui donnait pas le droit de prendre un bain ou de se mettre sous les draps ; en revanche, il pouvait se laver, utiliser la serviette de toilette – mais pas celle de bain –, s'étendre sans rabattre le dessus-de-lit ni toucher à la literie. Naturellement, il lui était permis de se servir des cabinets. À 8 heures du matin, il verrouilla son véhicule, entra dans le cabanon mal aéré et se coucha pour faire un somme.

Le patron vint le réveiller à 16. Plusieurs voitures avaient fait leur apparition, et le cabanon était réservé. Bruce remit sa montre, ses chaussures, puis, sans un bruit, émergea en titubant

dans le soleil encore éblouissant. À peine était-il sorti que la patronne se ruait à l'intérieur avec un savon neuf et une serviette de toilette propre.

« Y a-t-il un endroit par ici où je puisse me restaurer ? demanda-t-il au patron, un petit homme chauve qui n'avait pas l'air commode.

— Il y a une cafétéria et une station-service à environ quinze kilomètres d'ici », répondit le bonhomme en se précipitant au-devant d'une Plymouth remplie de gens qui roulait vers la réception dans un crissement de gravier.

Bruce remonta dans sa voiture, démarra, et regagna la route.

Dès qu'il eut repéré la cafétéria, il s'arrêta devant une pompe à essence, demanda le plein au pompiste et, abandonnant là son auto, traversa la voie au pas de course pour pénétrer dans l'établissement. Pendant qu'il engloutissait son pavé de bœuf en sauce garni de petits pois en conserve, son café et sa tarte aux fruits rouges, il regarda le pompiste vérifier l'eau, les pneus et la batterie.

S'allumant une cigarette, il resta assis devant son assiette vide, pleinement conscient de sa solitude.

Son trajet de nuit ne lui avait procuré aucun plaisir. L'éblouissement des phares l'avait gêné plus que d'habitude. De même que la tension, heure après heure, de rester éveillé et de ne manquer aucun des poteaux réflecteurs qui annonçaient des virages. Il avait gardé son autoradio allumé, ne captant la plupart du temps que des parasites ou des bribes indistinctes d'airs connus sur des stations trop lointaines pour être identifiées. Ça venait et repartait. De faibles voix d'animateurs qui lui parlaient depuis d'autres États, vantant les articles de magasins qu'il ne verrait jamais.

Et puis, bien sûr, il avait percuté toute une foule de formes fugitives, surtout des lapins, sans doute aussi des serpents et des lézards. Au lever du soleil, deux oiseaux au plumage coloré avaient voleté droit sur lui avant de disparaître. Plus tard, à une station-service, il avait retrouvé les deux volatiles morts écrasés contre le radiateur quand il avait soulevé le capot. Il n'avait réussi à éviter aucune des créatures qui s'étaient jetées sous ses roues, et cela le déprimait. Il ne pouvait pas faire de route sans

tuer une bestiole après l'autre ; le nombre des petites victimes aplaties sur la chaussée dans son sillage dépassait tout comptage.

Au cours de son trajet nocturne, il traversait des bourgades aux habitations barricadées où ne brillait aucune lumière. Ces lieux lui faisaient peur : personne, aucune animation. Pas même de voitures garées devant les commerces obscurs. Les stations-service tout aussi désertes, terrible spectacle pour un automobiliste. Mais tôt ou tard, une station éclairée finissait par se présenter, souvent avec un ou plusieurs énormes poids lourds garés à proximité, dont les moteurs continuaient de tourner tandis que les chauffeurs mangeaient des sandwiches au rosbif à la cafétéria. Tache de lumière jaune, juke-box en marche, toilettes à la porte entrebâillée, carrelage et lavabo d'un blanc étincelant, glace, essuie-mains en papier. Une fois entré, il s'était rafraîchi la figure en contemplant par la porte ouverte la forêt d'exploitation, les ténèbres monotones qui s'étendaient dehors. Tout cela était tellement solitaire. Silencieux.

Une fois qu'on a pris l'habitude de passer ses nuits auprès d'une personne du sexe opposé, se dit-il, on est fichu pour ce métier. Une fois qu'on sait ce que ça fait de se réveiller avec un autre visage à côté du sien, d'avoir un corps qui se blottit contre vous aux petites heures du matin, quand la chambre se refroidit. Ça ne se limite pas au sexe. Le sexe s'expédie en quelques minutes. Alors que cette dimension-là dure aussi longtemps qu'on garde sa bien-aimée couchée près de soi ; elle est paisible, elle ouvre l'esprit à ce qu'il existe de meilleur au monde.

Ça change tout, songea-t-il. Ça se déploie jusqu'à recouvrir l'ensemble des événements de l'existence.

C'était une découverte qui l'avait pris au dépourvu. Coucher de temps à autre avec une fille n'avait rien de comparable. Ses prévisions sur la nature de sa relation avec Susan s'étaient révélées bien en deçà de la réalité. Elle avait une emprise sur lui beaucoup plus forte qu'il ne s'y était attendu. Que neuf ou dix jours aient pu complètement le changer, ses goûts, ses idées, influencer jusqu'à sa manière de conduire, son rapport à la route...

Après le repas, il récupéra sa voiture et continua sa traversée de la Californie en direction de la baie de San Francisco. Il arriva à destination tard dans la nuit, franchit le Bay Bridge, trouva un passage inférieur pour sortir de l'autoroute et atteignit enfin Market Street. Il se gara et descendit de voiture, flageolant mais surexcité.

Quelque chose avait changé dans Market Street. Longeant le trottoir bien éclairé, Bruce passa devant les grands cinémas majestueux avant de comprendre ce que c'était. Les vieux tramways cliquetants avaient disparu ; à leur place, des autobus filaient dans les rues en silence.

Les mains dans les poches, il déambula en direction du front de mer. Parvenu au carrefour de Market Street et de la Première Avenue, il commença à repérer de petites boutiques qui vendaient gamelles, vêtements et godillots des surplus militaires. Il passa sur le trottoir d'en face et refit le chemin en sens inverse. Au coin de Market Street et de la Cinquième Avenue, il s'aventura dans une rue latérale, puis dans une autre, histoire d'avoir une vue générale de tous les petits commerces ; certains semblaient prospères, d'autres moins. Au bout d'une heure, il se retrouva planté devant une vitrine remplie de magnétophones, appareils photo et machines à écrire, parmi lesquelles se trouvait un petit modèle portatif en aluminium qu'il voyait pour la première fois. La marque s'appelait Mithrias. Il remarqua aussitôt le cordon qui sortait de l'arrière du boîtier. Il s'agissait d'une machine électrique. Il distinguait même une courroie qui disparaissait à l'intérieur, reliant le chariot au moteur ; elle possédait donc un retour chariot électrique. Rien ne venait indiquer que c'était un article d'importation, mais Bruce le reconnut comme étant le modèle portatif japonais dont Milt lui avait parlé.

L'étiquette était en partie visible. Elle ne portait que les indications habituelles rédigées dans un anglais courant acceptable. Mais il savait qu'il s'agissait de la machine nippone. Son instinct, son talent le lui criaient.

Bien entendu, le magasin était fermé. Mais Bruce n'avait pas besoin d'en savoir plus ; la machine, dans une certaine mesure, était disponible dans la baie de San Francisco. Quelqu'un l'avait

sous-traitée à ce détaillant. Naturellement, San Francisco et Los Angeles étaient des endroits tout désignés pour la trouver, puisque les machines arrivaient par bateau et que c'étaient des ports. Tout comme Seattle et San Diego. Mais le commerce de détail était plus développé ici.

Un simple coup d'œil lui apprit que ce n'était pas là un point de vente courant pour machines à écrire. Il ne voyait aucune marque connue, ni le moindre accessoire d'exposition. C'était tout simplement un petit commerçant entreprenant qui constituait son stock de bric et de broc, depuis les microscopes et les tissus fantaisie jusqu'aux pierres brillant dans le noir, en passant par les briquets de nacre et les bacs à plantes muraux en séquoia. Une espèce de boutique de cadeaux, avec une préférence pour les métaux, le verre et les matières plastiques, plutôt qu'un bric-à-brac.

Une constatation qui le rasséréna. Les gens de Mithrias n'avaient pas encore mis au point leur système de franchise, ou bien ils n'avaient pas été en mesure de récupérer les machines déjà vendues. Dans les deux cas, celles-ci avaient échappé au réseau des concessionnaires habituels. Il ne voyait aucune raison qui l'empêcherait de se fournir aux mêmes conditions que n'importe quel détaillant. Bien sûr, il lui faudrait trouver un moyen pour les transporter à Boise. Mais il n'en aurait pas besoin d'un très grand nombre.

À moins, songea-t-il, que je ne décide de jouer le tout pour le tout. D'en prendre le plus possible. De ne gagner que quelques cents sur chacune en faisant de la réclame avec projecteurs, gardénias gratuits et camions sonorisés.

Une vente à un cent. Acheter un modèle portatif électrique à tel prix, et en avoir un second pour un penny.

Encore lui fallait-il en trouver un plein entrepôt, un stock pour lequel le propriétaire serait prêt à casser les prix. Les choses se présenteraient peut-être mieux, non pas à San Francisco ou à Los Angeles, mais dans une agglomération plus petite située entre les deux, où un négociant local aurait essayé de lancer dans sa ville ce qui avait marché ailleurs. Un centre urbain intermédiaire comme Bakersfield, où la succursale d'une chaîne de drugstores, de grands magasins ou

de supermarchés avait peut-être reçu un certain quota de machines sans pour autant réaliser les ventes escomptées.

Les villes de la vallée : Salinas, Fresno, Stockton, Livermore... Il allait devoir les passer au peigne fin, l'une après l'autre.

Cela pouvait lui prendre des semaines.

Mais il ne pouvait se permettre d'y passer des semaines. Une, tout au plus. S'il avait vraiment l'intention de repérer un stock de portatives Mithrias, il allait devoir trouver un raccourci.

Et merde, se dit-il. Quand il travaillait pour la Centrale d'Achat, il voyageait sur son temps de travail, libre de vadrouiller et de fouiner à loisir. Parfois, lui et son patron Ed von Scharf consacraient un mois entier, par intermittence, à dénicher une affaire et à déployer toute une palette d'offres subtiles plus ou moins sérieuses, jusqu'à ce que, finalement, presque par pure lassitude, le propriétaire leur donne satisfaction.

Une image de son patron, moustache noire et le reste, trônant au milieu de boîtes de carton, en train de cocher un inventaire en suçant un bâton de glace. Un professionnel ayant derrière lui deux décennies d'expérience commerciale, ce qui ramenait à l'époque des surplus de l'armée – les *authentiques* surplus de l'armée –, puis épicerie en gros, et après ça congélateurs domestiques et demi-bœufs à tempérament, puis vente en gros directement du producteur au consommateur sans majoration de prix et, enfin, association avec les frères Paretti dans leur société de discount qui opérait au grand jour.

Bruce retourna à sa Mercury pour consulter une carte. Il pouvait prendre la 40 ou la 50 à la Baie-est et atteindre Reno en quatre heures. La durée d'un long match de base-ball.

Il était alors 1 h 30. Bruce pouvait arriver à Reno avant le lever du soleil. Mieux encore, dormir deux heures dans l'auto et puis lever le camp, afin de conduire de jour quand il atteindrait les Sierras. Ensuite, une fois à Reno, passer prendre un bain chez un ami, se raser et changer de chemise, peut-être se faire offrir le petit déjeuner, et puis filer à la Centrale d'Achat pour discuter avec Ed von Scharf.

Après avoir démarré sa berline, il prit la direction du pont de la baie d'Oakland.

La route de la vallée de Sacramento était large et plate, autant que quiconque pouvait le souhaiter. Bruce réalisa une bonne moyenne, filant entre les champs et franchissant pour finir un pont étroit qui enjambait non pas de l'eau mais des kilomètres de roseaux. Le parapet métallique cliquettait bruyamment, et sa proximité rendait Bruce passablement nerveux. Il avait couvert cette partie du trajet dans l'obscurité, mais le ciel commençait à s'éclaircir à l'est alors qu'il atteignait Sacramento. S'il voulait traverser la ville avant que les grosses caravanes, les camions et les semi-remorques ne bloquent le passage, il avait intérêt à se dépêcher.

Mais il se perdit dans le centre-ville de Sacramento alors même que les rues étaient encore vides. Des panneaux portant la mention « Déviation poids lourds » pointaient différentes directions. En fin de compte, il se retrouva en train de monter et de descendre des rues défoncées ombragées d'arbres et bordées de cabanes, de hangars et de petits ateliers de mécanique en tôle ondulée. Était-ce bien la route de Sacramento ? Après avoir traversé par erreur un grand carrefour de voies ferrées, de chemins de terre creusés d'ornières et de routes semblables à des ruelles, il tomba sur une nationale à deux voies, avec des restaurants, des stands de vente de légumes et des stations-service fermées de chaque côté. Tournant à gauche pour suivre la nationale qui gravissait en serpentant un contrefort, il aperçut quatre camions sur le bas-côté, phares allumés, diesels ronflants. Les mastodontes étaient prêts à reprendre la route. Après avoir dormi toute la nuit, les chauffeurs étaient réveillés et à pied d'œuvre à présent. Bruce accéléra, s'envolant dans les virages.

La route ne cessait de monter. Étroite, mais bien entretenue. Les stands de légumes disparurent pour laisser place à une campagne boisée. Entretemps, le ciel s'était éclairci et brillait à présent d'un blanc éclatant. Au bout d'un moment, comme Bruce atteignait le sommet d'une côte, il entrevit ce qui lui parut être des montagnes.

Peu après, il traversait un village sur pilotis tout en bois bâti à flanc de colline ; il ne vit ni pierre ni métal, rien que le bois rouge sombre dans le crépuscule du petit matin. Rien ne bougeait. Mais, juste à la sortie de l'agglomération, il tomba sur d'autres poids lourds en train de trépider, impatients de reprendre la route. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il n'en rencontre toute une file déjà en marche. Après quoi il ne pourrait plus rouler ; il serait obligé de ronger son frein dans les tournants, les montées et les descentes jusqu'à Reno.

La route grimpait sec à présent. Les bois devinrent des forêts de pins, paradis des bûcherons. Bruce avait du mal à croire que cette petite route était la nationale 40 ; qu'était-il arrivé à l'artère large et plate à quatre voies qui reliait Vallejo à Sacramento ? Celle-ci ressemblait à un itinéraire bis, une départementale ou un chemin vicinal fréquenté par les skieurs et les pêcheurs, non par les transporteurs nationaux. Les panneaux de signalisation se faisaient rares. Des remblais s'élevaient de chaque côté de la chaussée, de sorte que celle-ci donnait l'impression de couper constamment à travers des amas de terre rougeâtre qu'elle rejetait à hauteur de voiture. De temps à autre, Bruce apercevait des matériaux de construction empilés et couverts d'une bâche.

Le cul d'un camion apparut au détour d'un virage ; Bruce ralentit, rétrograda et le doubla comme un boulet de canon. Le premier de la série, se dit-il. Et il n'avait pas passé le col.

Autour de lui, les Sierras – s'il fallait en croire la carte routière Standard, il s'agissait bien d'elles – évoquaient une aire de repos balafree par des routes latérales qui tenaient de la piste, des tas de bûches et les ornières jumelles laissées par les tracteurs et les bulldozers. De loin en loin, un monceau d'ordures – essentiellement des assiettes en carton et des boîtes de bière – lui rappelait la multitude des cabanons à touristes qui se cachaient derrière les pins. Le moindre petit chemin de terre y conduisait. Tandis qu'il parvenait au sommet, il devina qu'il allait bientôt apercevoir des lacs.

Le centre des Sierras, songea-t-il. Quel lieu déprimant. La route devant lui ne montait plus que légèrement ; en fait, il ignorait à présent s'il montait encore. Peut-être ne s'agissait-il

que d'un long faux plat. Un champ pentu plongeait sur sa droite, et Bruce remarqua deux voitures arrêtées. *Le col*, se dit-il. Il s'aperçut soudain qu'il était transi de froid et qu'il avait besoin d'aller aux toilettes. Aussi quitta-t-il la route au point mort pour monter sur le large accotement de terre, couper le contact et s'arrêter là.

La montagne était silencieuse. Pas un souffle de vent. Aucun bruit de voix. Les grands espaces. Bruce ouvrit sa portière et descendit de l'auto, les genoux flageolants. Quelle heure était-il ? 7 h 30. Il se trouvait tout seul là-haut, dans cet endroit absolument désert. Une voiture passa en trombe sur la route, faisant un vacarme de tous les diables avec ses pneus. Les mains dans les poches, les muscles raidis, Bruce fit quelques pas hésitants, convaincu de son insignifiance.

Ce n'est pas un coin pour moi, décida-t-il. Une espèce de grand terrain vague boisé. Bruce ne se sentait pas particulièrement enthousiaste. L'air était frais, raréfié et nauséabond. Il n'embaumait pas l'humus ou les aiguilles de pin ; son odeur âcre lui picotait le nez. Les mottes de terre sèche sous ses semelles le faisaient trébucher. Il descendit la pente d'un talus, atterrit dans un coin encerclé de broussaille, urina, puis, d'une démarche saccadée, regagna tant bien que mal son véhicule.

Je parie que le moteur ne va pas démarrer, pensa-t-il en claquant sa portière. *À cette altitude, le starter automatique pose toujours des problèmes*. Il s'imaginait déjà devoir rester ici une semaine entière... mais le moteur démarra.

Après avoir attendu qu'une voiture fût passée, il s'engagea de nouveau sur la route ; et, quelques instants plus tard, il contournait le sommet du pic suivant. Le soleil, jusque-là dissimulé par les montagnes et les arbres, fit soudain son apparition et lui fit mal aux yeux ; sa clarté insoutenable le troubla au point qu'il freina involontairement. Un petit pick-up déboîta derrière lui pour le doubler.

J'avais oublié. Atteindre le sommet à l'aube signifie que j'aurais le soleil dans les yeux pendant tout le reste du trajet. C'était la première fois qu'il voyait un lever de soleil aussi grandiose.

Peu après, il apercevait un lac – deux, en fait. Ils étaient situés du même côté en contrebas de la route, tout plats, bleu vif, enchâssés dans ce qui semblait être un plateau. Les arbres s'épaississaient sur leurs rives. Bruce ne cessait de les regarder, mais une dénivellation vertigineuse l'obligea alors à détourner la tête pour se concentrer sur la route. Maintenant qu'il avait franchi le col, il mettait beaucoup moins de temps pour descendre qu'il n'en avait mis pour monter ; la pente était si raide que pendant un temps il ne remarqua pas qu'il avait passé la frontière du Nevada.

Les sommets se firent plus rares, moins imposants. À un moment, il passa entre des murailles rocheuses, une région aride et desséchée. *C'est vraiment le Nevada*, pensa-t-il. Plus aucune trace de végétation. L'eau avait disparu. Il n'allait pas tarder à aborder le désert. Ce qui arriva effectivement bientôt.

Quelle déception. Comme chaque fois qu'il l'avait traversé en voiture. Rien à voir avec la montagne... plutôt un obstacle boisé aux communications, qui finirait – à la satisfaction générale – par être nivelé et évacué par camions entiers sous forme de terre et de bois en grume.

Cet après-midi-là, à Reno, lui et Ed von Scharf s'installèrent ensemble à l'étage, dans le petit bureau familial qui surplombait le rez-de-chaussée chaotique et bruyant de la Centrale d'Achat des Consommateurs. Son ancien patron ayant annoncé qu'il prenait sa pause-café, personne n'osa venir les déranger. Histoire de lancer la conversation, Bruce lui annonça qu'il s'était marié ; il lui montra un instantané de Susan pris à Reno le jour de leur mariage.

« Elle est plus âgée que toi ? demanda von Scharf.

— Oui, répondit-il. Elle a 30 ans.

— Tu es sur de savoir ce que tu fais ?

— Absolument », affirma-t-il. Et de lui décrire Polycopie Service sans omettre le moindre détail. Son ancien patron l'écouta attentivement.

« Le trottoir est-il passant ?

— Oui, fit-il. Entre 11 et 13 heures, il y a pas mal de gens qui travaillent dans les immeubles de bureaux.

— Je ne crois pas que tu te sois foulé les méninges, observa son ancien patron. De quoi disposes-tu réellement ? D'un bon emplacement et d'un petit capital à investir, plus un magasin avec une devanture et les installations minimales. Pourquoi raisones-tu en termes de machines à écrire ?

— Parce que le lieu s'y prête.

— Mais non. Qu'est-ce que tu as appris ici ? À acheter tout ce qu'on pouvait trouver à un bon prix et que nous pensions pouvoir revendre. Tu devrais te mettre en quête de tout ce que tu peux avoir bon marché et que tu crois pouvoir écouler, machines à écrire ou légumes, peu importe. En te fixant sur un seul article, tu t'exposes à des déconvenues. Tu t'inscris dans un marché de vente. Avant même que tu ne t'en rendes compte, tu commenceras à faire monter les enchères sur ces bécane japonaises. Écoute, tu ne connais rien aux machines à écrire. Qu'est-ce qui te permet de supposer que tu vas faire une affaire ? Je vais te dire ce qui est chaud en ce moment. L'essence. Il y a une guerre terrible sur la côte. Le mois dernier, l'ordinaire au détail y est descendu à 19 cents le gallon. Les grossistes sont en surstock là-bas.

— Nous ne pouvons pas vendre d'essence, répliqua-t-il avant de lui demander s'il avait déjà vu des machines Mithrias.

— Non, répondit von Scharf. Je n'en ai même jamais entendu parler. Pour ce que j'en sais, aucune n'est arrivée jusqu'ici.

— Alors on aurait les mains libres.

— Combien peux-tu en acheter pour 2 500 dollars ? Supposons que tu les aies à 100 dollars pièce. Ça ne représente que vingt-cinq de ces saloperies. Ridicule. »

Bruce n'avait pas fait le calcul jusque-là. Il sentit un frisson lui parcourir l'échine.

« Le jeu n'en vaut pas la chandelle, poursuivit son ancien patron. Ton capital n'est pas suffisant.

— Je pourrais me débrouiller pour mettre la main sur un lot de Mithrias à moins de 100 dollars pièce, s'obstina-t-il.

— Peut-être, oui... Bon, qu'est-ce que tu es venu chercher ici ?

— Je pensais que tu saurais peut-être où je peux en trouver.
— Aucune idée. Je n'en ai jamais vu sur des pubs ou dans un catalogue. Je peux m'informer pour toi, si tu veux.

— Merci », lit Bruce.

Son ancien patron téléphona à plusieurs de ses collègues, y compris à celui des frères Paretti qui avait passé quelque temps sur la côte est. Personne ne connaissait la Mithrias, mais l'un de ses correspondants croyait avoir déjà croisé ce nom. Il pensait l'avoir lu dans un article en relation avec l'Angleterre.

« Il s'agit d'autre chose, dit Bruce. Une tombe qu'ils ont mise au jour. Une vieille tombe.

— Eh bien, je suis désolé, soupira von Scharf.

— C'est ma faute. » Après tout il aurait pu lui téléphoner de la côte et s'économiser le voyage.

« Tu ferais mieux d'investir ton argent dans des machines à écrire pour enfants.

— Tu es sérieux ?

— Oui. Tu peux en acheter dès maintenant pour les vendre à Noël.

— Je crois que je vais plutôt essayer de localiser celui qui m'en a parlé, Milt Lumky.

— Ah ! lui ! s'exclama von Scharf, tout sourire. Oui, il est représentant pour un papetier du Nord-Ouest. Un petit gars, avec une voix grave.

— J'ignorais que tu le connaissais.

— Nous lui avons pris du papier dans le temps. Un homme dur en affaires, mais scrupuleux. C'est lui qui t'a parlé de ces petites machines japonaises ? Eh bien, c'est un malin. Peut-être qu'il en a un entrepôt plein et qu'il souhaite s'en débarrasser. »

Bruce lui expliqua que Lumky était en tournée, quelque part entre Seattle et Montpellier.

« Ce ne doit pas être bien difficile de lui mettre le grappin dessus, lui dit von Scharf. Tu pourrais téléphoner à sa société pour leur demander son programme. Ou lui faire dire d'entrer en contact avec toi la prochaine fois qu'il se manifestera. Ou encore te mettre en rapport avec un gros acheteur de papier sur son trajet. »

Bruce réfléchit. « Je suppose que sa société doit être au courant de ses déplacements. »

Il appela les Papeteries Whalen sur le téléphone de la Centrale d'Achat et dit à son interlocuteur qu'il désirait joindre Milton Lumky, leur représentant du Nord-Ouest Pacifique. Après l'avoir fait attendre, on l'informa que M. Lumky se trouvait sur la route entre Pocatello et Boise, mais que le 9 du mois il devait impérativement passer à Pocatello. Il avait un rendez-vous avec le propriétaire d'une laiterie qui voulait commander un nouveau modèle de cartons de lait. Les gens de Whalen lui donnèrent l'adresse de la laiterie et l'heure exacte du rendez-vous. Il les remercia et raccrocha.

« On est le 7, remarqua son ancien patron en désignant un calendrier du doigt.

— Je crois que je vais pousser jusqu'à Pocatello, décida Bruce.

— Si tu veux rester à Reno ce soir, tu pourrais venir dîner à la maison ; pour ma part, je ne vois aucun inconvénient à ce que tu dormes sur la banquette du séjour.

— Merci, dit Bruce, mais je préfère me mettre en route.

— Tu m'en voudrais si je te donnais un conseil ?

— Vas-y.

— Essaie de ne pas mettre tous tes œufs dans le même panier. Débrouille-toi pour garder une poire pour la soif, dans le cas où tout foirerait. Ne te retrouve pas les mains vides.

— Ma femme risque beaucoup plus gros que moi », rétorqua-t-il.

Son ancien patron s'excusa et descendit au rez-de-chaussée. Il revint peu après, muni d'un paquet fermé avec l'agrafe spéciale de la société qui accompagnait tout achat. « Pour que tu ne repartes pas d'ici avec des remords, dit-il.

— Je n'ai pas de remords », répondit Bruce. Mais il ouvrit le paquet, qui se révéla être un litre de scotch d'importation discount que son ancien patron était descendu lui acheter au rayon des vins. « Merci, murmura-t-il.

— Tu disais toujours que tu aimais le whisky. » Son ancien patron lui serra la main, lui donna une claque dans le dos et le raccompagna jusque sur le trottoir situé devant l'immeuble.

Encore mille kilomètres à faire, songea Bruce en remontant dans sa voiture. Mais c'était un trajet qu'il connaissait par cœur. Il s'arrêta devant une épicerie afin d'acheter des provisions pour le voyage, puis il prit la route de l'Est, la 40, et fila vers le croisement avec la 95. Pour tenter de retrouver Milton Lumky, pensa-t-il. Qui se trouve quelque part dans l'Idaho au volant de sa Mercedes-Benz, accroché à son autoradio, vêtu de sa chemisette jaune citron et de son pantalon sport gris, occupé à démarcher du papier en gros d'une ville à l'autre, un cigare White Owl au bec.

À mesure que la route le rapprochait de Boise, Bruce commença à envisager d'y faire étape. Il brûlait d'envie de passer la nuit à la maison, avec Susan et Taffy. Mais il avait eu une crevaison avant Winnemucca, et cet incident l'avait retenu plusieurs heures. Il ne pouvait pas se permettre de calculer trop juste ; il lui fallait arriver à Pocatello avec un certain battement.

De toute façon, ce retard modifiait son programme ; il atteignit Boise à 3 heures du matin. Bien sûr, il avait une clé de la maison, mais s'il s'arrêtait il aurait envie de rester la majeure partie du lendemain. De nouveaux problèmes auraient surgi pour lesquels Susan aurait besoin de son aide ; une fois le processus enclenché, il risquait de ne jamais repartir.

Je serais bien capable de rester, se dit-il.

Il traversa donc Boise endormie et sortit de la ville par la 30, la longue ligne droite qui précédait le dangereux passage de virages et de descentes. Il n'y avait presque pas de circulation. Bruce avait la route pour lui seul.

À l'aube il s'arrêta sur le bas-côté, fit piteusement le tour de son véhicule et rampa sur la banquette arrière, où il s'endormit. Un soleil brûlant le réveilla juste avant midi. Il se remit au volant et roula jusqu'à ce qu'il trouve un petit restaurant de bord de route, dans lequel il déjeuna et se reposa. Le gérant l'autorisa à se servir des toilettes de l'établissement ; Bruce se rasa, se lava le haut du corps, se changea, se vaporisa du déodorant et remonta dans son auto requinqué.

Il s'avisa alors qu'il se trouvait à présent sur le territoire de Milton Lumky. Sa Mercedes grise pouvait surgir à n'importe quel moment. Et si elle roulait dans la direction opposée ? Devrait-il faire demi-tour pour la suivre ? Elle roulerait probablement vers Pocatello, aussi n'aurait-il qu'à la rattraper et à ne pas la lâcher ; sa Mercury ayant une vitesse de pointe

supérieure, cela ne lui poserait aucun problème. *Mais, pensa-t-il, si ce n'est pas la Mercedes de Milton Lumky, si c'est une Mercedes complètement différente, avec quelqu'un d'autre, un parfait inconnu, au volant... Et si je la suis pendant des kilomètres, de plus en plus loin de Pocatello...* Mais combien pouvait-il y avoir de Mercedes grises en train de sillonner ce coin de l'Idaho en ce moment précis ? Il en suffirait d'une, néanmoins. D'une seule en plus de celle de Milt.

Ou je pourrais bien me retrouver nez à nez avec lui dans un restaurant ou une station-service. Devant un motel, au drugstore d'une quelconque bourgade, où nous nous serions tous les deux arrêtés pour acheter de l'huile solaire, des cigarettes ou de la bière. Je ne suis pas à l'abri de m'arrêter à un feu rouge et de le voir marcher dans la grand-rue d'une petite ville. Ou de l'apercevoir sur le bas-côté, en train de faire un somme à l'arrière de sa Mercedes. Une fois à Pocatello, je peux aussi le voir traverser à un passage pour piétons, ou vadrouiller avec sa serviette. N'importe où à n'importe quel moment, maintenant que je me trouve sur son territoire.

Bruce atteignit Pocatello dans la soirée, juste au coucher du soleil. Le rendez-vous de Milt à la laiterie était fixé pour le lendemain matin, à 10 h 30. Il avait donc du temps devant lui. Il s'arrêta à un motel, le *Bellevue*, réserva une chambre, gara son auto au parking, déchargea sa valise et la posa sur son lit.

Il est même possible, songea-t-il, que la prochaine voiture à se présenter au Bellevue soit sa Mercedes grise.

L'air du soir était étouffant. Bruce laissa la moustiquaire ouverte pendant qu'il prenait une douche dans sa minuscule salle de bains.

Pourquoi ne pas en profiter pour trouver l'emplacement exact de la laiterie ? Quand il eut fini de prendre sa douche et qu'il eut revêtu son élégant complet à veston droit, il remonta en voiture et partit à sa recherche. Il la trouva en quelques minutes, le gérant du motel lui ayant donné toutes les indications nécessaires. Évidemment, tout le monde était rentré chez soi. Une rangée de camions étaient garés au fond, devant une plate-forme métallique de chargement. La vue des camions vides le déprima ; il retourna aussitôt en ville. *Quelle fichue*

raison de se taper mille bornes ! se dit-il. Mais, de jour, le coin devait s'avérer plus plaisant.

N'ayant rien d'autre à faire, il monta et redescendit la grande-rue de Pocatello sans cesser de guetter la Mercedes. À hauteur de chaque motel, il ralentissait pour inspecter longuement les autos garées entre les cabanons ou sur les places situées devant les portes numérotées. Il vit toutes sortes de marques de voitures et de catégories de motels, mais nulle trace de la Mercedes. Plus tard dans la soirée, la circulation se fluidifia ; à partir de 2 heures il avait les rues de la ville pour lui seul.

Il continuait néanmoins à conduire ; il en avait assez, mais la perspective de s'enfermer dans sa chambre de motel pour se coucher ne lui disait pas davantage. À partir de 3 heures, il devint trop nerveux pour continuer. Bruce retourna bredouille au motel, gara sa voiture, pénétra à l'intérieur de sa chambre et se mit au lit.

Le lendemain matin, il se rendit à la laiterie.

Les lieux lui parurent beaucoup moins tristes à la lumière du jour, même s'il ne voyait pas un chat dans le coin. À l'évidence, le lait avait été ramassé à l'aube, mis en bouteille et emporté en livraison ; les camions qu'il avait vus alignés avaient disparu. Les bureaux de la laiterie formaient un petit bâtiment à une extrémité de l'usine de pasteurisation et de mise en bouteille ; il ouvrit la porte et entra.

Derrière un bureau en chêne verni siégeait une dame d'allure provinciale en robe à fleurs. D'un air affable, elle lui demanda en quoi elle pouvait lui être utile ; il lui expliqua qu'il désirait voir M. Lumky quand il passerait.

« Il ne saurait tarder à présent », lui répondit la dame. Elle lui indiqua un fauteuil où s'asseoir, ainsi qu'une pile de *Saturday Evening Post* à feuilleter. Mais il préféra se poster à la fenêtre qui donnait sur le parking de la société ; il guettait la Mercedes, comme il n'avait pas cessé de le faire depuis son entrée dans le secteur de Milton Lumky. C'était devenu une obsession, une fin en soi ; c'était la Mercedes, et non Lumky, qu'il espérait voir.

Quelques instants plus tard, la réceptionniste s'approchait de lui. « Excusez-moi, mais M. Lumky a téléphoné pour prévenir

qu'il n'était pas en état de venir à son rendez-vous avec M. Ennis. »

Bruce la dévisagea, stupéfait.

« Il a dit qu'il était souffrant, reprit-elle.

— Et quand compte-t-il venir ? parvint-il à articuler.

— M. Lumky a convenu avec M. Ennis de se remettre en contact avec lui très prochainement.

— Est-ce qu'il se trouve en ville ?

— Tout à fait, dit-elle. Il a pris une chambre dans les environs.

— Vous savez où ?

— Non, reconnut-elle. Il a promis de nous rappeler. »

Bruce laissa son nom, et le numéro de téléphone de la réception de son motel, puis sortit du bâtiment.

Ne sachant plus trop quoi faire à présent, il reprit ses recherches dans Pocatello, remontant une rue pour redescendre par une autre, à l'affût de la Mercedes. Il n'y avait pas d'autre solution. Il n'allait certainement pas repartir après s'être aventuré aussi loin. Mais au coucher du soleil, il n'avait toujours pas vu la moindre trace de la Mercedes, garée ou en mouvement.

Il dîna dans un restaurant à 18 h 30, puis passa à son motel pour voir si Lumky avait appelé. Lumky n'avait pas appelé. Il se remit donc en route.

Si Lumky était malade, quelle était la nature de son mal ? Jusqu'à quel point était-il malade ? Avait-il eu un accident ? Ou bien ne s'agissait-il que d'une excuse pour annuler son rendez-vous à la laiterie ? *Supposons que Lumky ne soit même pas venu à Pocatello*, songea-t-il. *Qu'il ait fait halte dans une autre ville et téléphoné de là-bas*. Peut-être ne pousserait-il pas jusqu'à Pocatello dans ce cas. Il pouvait très bien ne pas se présenter à la laiterie avant sa prochaine tournée, dans quelques semaines.

Il continuait néanmoins à rouler.

Autour de lui, la circulation resta dense jusqu'à 21 ou 22 heures ; puis, tout comme la nuit précédente, elle commença à s'éclaircir. À une heure du matin, il ne croisait plus qu'une voiture de temps à autre.

À 2 heures du matin, il aperçut la Mercedes.

Alors qu'il se trouvait juste derrière elle, la Mercedes passa à l'orange à un carrefour. Bruce dut s'arrêter et se contenter de la suivre des yeux. Quand le feu passa au vert, il se lança à sa poursuite, mémorisant la forme de ses feux arrière. Sa plaque d'immatriculation était illisible ; il n'arrivait pas à s'en approcher suffisamment. *Peut-être s'agit-il d'une autre Mercedes*, pensa-t-il. *La nuit, toutes les voitures sont grises, sauf celles avec des peintures vives ou très sombres.* Il la talonna, se rapprochant de plus en plus, et parvint enfin à sa hauteur. Sur la portière de l'auto avait été peinte l'inscription suivante :

PAPETERIES WHALEN
FOURNISSEUR DU NORD-OUEST PACIFIQUE

C'était donc bien Lumky. Bruce se mit à jouer de l'avertisseur. À cause de l'obscurité, il ne pouvait pas le voir et n'avait aucun moyen de savoir si Lumky l'avait reconnu ou non. La Mercedes poursuivait sa route. Bruce roulait à la même allure, tantôt devant, tantôt à côté. Elle commença à prendre de la vitesse à la sortie de la ville ; il s'empressa de l'imiter.

À un stop, il parvint à s'arrêter juste devant elle. Après avoir tiré son frein à main, il sauta de sa voiture et courut jusqu'à la Mercedes, laquelle entamait déjà une marche arrière pour dépasser la Mercury.

« Hé ! » cria-t-il en tapant sur la portière. La Mercedes continua de reculer, puis le conducteur débraya et passa en marche avant, déboîtant dans sa direction, ce qui le força à s'écarter vivement de sa route. Bruce réussit à agripper la poignée de la portière et à l'ouvrir.

Au volant de l'auto se trouvait une jeune fille aux yeux dilatés par la peur. Elle portait une jupe bouffante, et ses cheveux, très blonds, tombaient en longues anglaises ; elle évoquait une lycéenne coquette et bien coiffée, propre comme un sou neuf. Elle ne devait pas avoir plus de 16 ou 17 ans.

« Je cherche Milt, s'égosilla-t-il, cramponné à la poignée de la portière, pendant que l'auto poursuivait sur sa lancée.

— Quoi ? glapit-elle faiblement.

— Arrêtez votre satanée voiture, s'emporta-t-il. Je sais que c'est celle de Milt. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? »

La jeune fille posa son pied sur la pédale du frein ; elle portait des mules sans lacets. « Milt Lumky ? lui demanda-t-elle de sa voix claire et aiguë de soprano.

— J'ai fait tout le chemin depuis Reno pour lui parler », haleta-t-il, à deux doigts de l'incohérence.

La jeune femme le regardait fixement. « Laissez-moi reprendre mon souffle.

— Rangez-vous sur le côté. » D'autres voitures commençaient à klaxonner. Lui-même regagna sa Mercury, sauta dedans et se rangea le long du trottoir. La Mercedes cahota à sa suite et s'arrêta à son tour. Cette fois-ci, il passa du côté passager et secoua la poignée pendant qu'elle déverrouillait la portière. Elle n'avait plus l'air aussi effrayée, mais son minois pâle et délicat était indubitablement celui d'une enfant ; il avait du mal à croire qu'elle puisse conduire une auto. Ses pieds atteignaient à peine les pédales. En fait, elle était assise sur un coussin. Il voyait à présent un ruban attaché au milieu de ses boucles blondes. Le devant de sa robe était très échancré, mais la petite n'avait pas de formes. C'était une robe de fillette sur un corps de fillette.

« Vous êtes un ami de Milt ? s'enquit-elle d'une voix frêle.

— Oui, répondit-il. Je croyais mettre la main sur lui à la laiterie.

— Il n'a pas pu aller à son rendez-vous, dit-elle. J'ai pris la voiture pour essayer de trouver une épicerie encore ouverte, ou un endroit où je puisse lui acheter une boîte de jus d'orange surgelé.

— Où est-il ? demanda-t-il.

— Chez moi, répondit la fille. Nous vivons ensemble. »

Voilà qui expliquait pourquoi Bruce n'avait pas vu la Mercedes garée devant l'un des motels. « J'ai remarqué une épicerie encore ouverte », dit-il. À force de sillonner les rues de

Pocatello, il connaissait la ville comme sa poche. « Je vais vous montrer où c'est, si vous voulez bien me suivre. »

Peu après, ils se garaient devant une pimpante petite épicerie familiale à l'enseigne encore allumée.

« Comment vous appelez-vous ? » lui demanda la fille alors qu'ils pénétraient dans le magasin. Une fois que Bruce se fut présenté, elle observa : « Il ne m'a jamais parlé de vous.

— Il ne savait pas que je venais », répliqua-t-il.

Pendant que le commerçant enregistrait leur achat, Bruce obtint de la jeune femme qu'elle lui donne son adresse. À présent, même si le hasard les séparait, il pourrait toujours retrouver Milt. Il commençait à exulter. À quoi bon s'inquiéter ? Une chance sur un million... après deux jours d'errance en ville. Parce que Milt avait eu envie de jus d'orange surgelé.

En temps ordinaire, il n'aurait jamais pris d'aussi gros risques, mais ici, en plein secteur de Milt Lumky, cela lui semblait parfaitement normal. Maintenant que c'était arrivé, ça ne le surprenait même pas.

Plantée devant lui au milieu de l'épicerie, la fille lui demanda pour quelle raison il voulait voir Milt. Avec ses mules plates, elle lui arrivait à peine au second bouton de son veston. Elle ne devait pas dépasser un mètre cinquante-cinq, estima-t-il. À la lumière, il vit qu'elle avait la peau sèche et plus rugueuse que celle d'une enfant, et ses mains, quand elle les tendit pour saisir son sac à provisions, n'avaient elles non plus rien de commun avec celles d'une gamine. Ses doigts étaient épais, ses phalanges écorchées. Elle s'était apparemment rongé les ongles jusqu'au sang ; et s'ils avaient été vernis, ils étaient écaillés et irréguliers à présent. Les paumes de ses mains présentaient de profonds sillons. Ses bras étaient anormalement musculeux ; elle portait un corsage sans manches, et sur le haut de son biceps Bruce aperçut la cicatrice blanche d'un vaccin qui remontait sans doute à l'enfance. Elle portait à un doigt un anneau d'or qui se révéla être une alliance.

Il lui répondit qu'il devait parler affaires avec Milt. La jeune femme hocha la tête, trouvant manifestement cela naturel. Lorsqu'il lui demanda son nom, elle lui dit qu'elle s'appelait Cathy Hermes et qu'elle était mariée. Son époux, Jack, habitait

quelque part à Pocatello, mais pas avec elle ; ils s'étaient séparés un ou deux ans plus tôt. Elle avait connu Milt sur son lieu de travail, un bureau de l'hôtel de ville de Pocatello ; elle y travaillait comme dactylo, et Milt était passé vendre des fournitures à la municipalité. Cela faisait maintenant des mois qu'ils vivaient ensemble, exactement comme s'ils étaient mariés.

« Depuis quand Milt se trouve-t-il à Pocatello ? » lui demanda-t-il comme ils retournaient à leurs voitures.

Elle lui apprit que le représentant était en ville depuis près d'une semaine ; il n'avait pas dépassé Pocatello. Étant tombé malade sur la route de Montpellier, il avait rebroussé chemin.

« Qu'est-ce qu'il a ? » s'enquit-il en lui tenant ouverte la portière de la Mercedes.

Elle répondit que ni l'un ni l'autre n'en avait la moindre idée ; ou alors, si Milt le savait, il le cachait bien. C'était un mal chronique, qui s'aggravait de temps en temps. Bruce pourrait se rendre compte par lui-même d'ici quelques minutes ; l'appartement de la jeune femme se trouvait à côté.

Après être remonté dans sa Mercury, Bruce suivit les feux arrière de la Mercedes jusqu'à ce qu'elle finisse par s'engager dans une ruelle qui donnait sur une artère résidentielle et se gare dans un garage en bois sans porte. Il s'arrêta derrière la voiture, dans l'allée même. Cathy vint à sa rencontre, les bras chargés de son sac de provisions.

« C'est en haut, murmura-t-elle. On peut monter par-derrière. » Elle l'entraîna dans un escalier de bois extérieur, le faisant passer devant du linge pendu sur des cordes, des piles de vieux journaux, des bouteilles, des pots de fleurs, plusieurs portes, jusqu'à ce qu'ils parviennent au dernier étage. Tenant son sac en équilibre, elle sortit une clé et déverrouilla la porte ; tous deux se faufilèrent dans une entrée dans laquelle planait une odeur de savon.

Lorsqu'elle eut allumé, Bruce s'aperçut qu'il se trouvait dans un immeuble ancien, très ancien, qui avait encore la plomberie en cuivre, les bougies artificielles encastrées dans les murs et les boutons de porte ornements en forme d'œuf de son enfance. Les murs étaient peints en jaune. Le couloir était relativement étroit, mais au bout se trouvait une grande pièce très haute de

plafond ; le lustre y avait été descendu, et un fil électrique courait du plafond au plancher, où l'on avait installé une prise double pour la lampe et la radio.

« Milt », appela la jeune femme en disparaissant dans une autre pièce. À son retour, elle dit à Bruce : « Juste une minute », puis emporta son sac de provisions dans la cuisine. La pièce semblait glacée ; il la vit gratter une allumette et allumer le four de l'antique cuisinière noire.

« Milt, répéta-t-elle, repassant une fois de plus devant lui pour se rendre dans l'autre pièce. Il y a un monsieur ici qui est venu de Reno pour te parler. » La porte se rabattit derrière elle, et Bruce ne put plus ni la voir ni l'entendre. Il attendit.

À travers la porte fermée, il perçut des mouvements et des grognements masculins. Puis la voix de la jeune femme. Ils semblaient se disputer. Le tapage finit par s'éteindre, laissant place au silence.

La porte se rouvrit, livrant passage à Cathy, qui referma derrière elle. « Est-ce que ça vous ennuie de ne pas le voir tout de suite ?

— D'accord », fit-il, maîtrisant son impatience.

La jeune femme passa dans la cuisine et entreprit de préparer un jus d'orange.

« Quels sont ses symptômes ? demanda-t-il.

— Il a constamment de la fièvre, dit-elle. Pas de force, les yeux bouffis. Et il a des problèmes de miction.

— Ça ressemble à une infection urinaire, observa-t-il.

— Oui, acquiesça-t-elle tout en mélangeant le jus d'orange dans un gros bocal de mayonnaise. Il a des cachets à prendre. Ça va, ça vient. Il va mieux qu'hier.

— Vous lui avez donné mon nom ?

— Il est trop dans le cirage pour le moment.

— Vous voulez dire qu'il ne se rappelait pas qui j'étais ?

— Il se sent si mal qu'il ne veut voir personne avant d'aller mieux. » Elle ne lui avait pas dit si Lumky se souvenait de lui. « Il sera ravi de vous parler un peu plus tard, quand il se sentira en meilleure forme. »

Bruce lui expliqua qu'il ne pouvait pas rester longtemps à Pocatello.

« Peut-être demain, le rassura-t-elle. Il aura probablement retrouvé ses esprits quand il se réveillera demain matin. Pour l'instant, il sait à peine ce qu'il dit. Si vous devez parler affaires, il vaut mieux attendre. »

Du bruit dans la chambre lui fit poser son bocal de jus d'orange et sortir de la cuisine. Bruce l'entendit discuter avec Milt, puis aller et venir d'une pièce à l'autre. De l'eau coula dans un lavabo ; on remplit quelque chose, qu'on transporta aussitôt. Puis de nouvelles discussions.

« Je repasserai demain matin, dans ce cas, fit Bruce dès que la jeune femme fut revenue.

— Oui, approuva-t-elle. Bon, vous pouvez sortir par la porte de devant maintenant qu'il est réveillé. » Elle lui fit traverser tout l'appartement, y compris la chambre dans laquelle Milt était couché sur le canapé, enveloppé dans des couvertures, la tête sur un oreiller immaculé. En passant, Bruce vit qu'il s'agissait bien de Milt Lumky. L'homme avait les yeux clos et respirait bruyamment. Ses bras, de même que son visage, avaient une couleur bistre malade. Toute la pièce sentait la maladie. Par terre, des verres, des cuvettes et des médicaments entouraient le canapé.

Lui tenant la porte, la jeune femme le laissa passer dans un couloir. « Bonne nuit », chuchota-t-elle, et de refermer immédiatement derrière lui.

Quoi qu'il en soit, il l'avait vu ; il était certain qu'il s'agissait bien de Milt.

Il regagna son motel.

Quand Bruce retourna à l'appartement le lendemain matin, il trouva porte close. Un mot était punaisé au battant.

Cher monsieur,

M. Lumky se sentait mieux aujourd'hui, il est parti voir les gens de la laiterie. Je suis à mon travail. Nous serons à la maison vers 17 h 30.

Bien à vous,

Mme Cathy Hermes

Il essaya la poignée. Qu'est-ce que ça lui rappelait ? Le soir où il était revenu chercher son manteau chez Peg Googer, pour trouver la maison fermée à clé et déserte. Il s'était introduit par une fenêtre et avait découvert Susan étendue dans la chambre, en train de fumer une cigarette. Mais la situation actuelle était bien différente... Il contourna l'immeuble délabré et gravit les deux étages ; la porte de derrière se révéla elle aussi fermée, de même que l'unique fenêtre qui donnait sur la véranda. Mme Hermes était plus prudente...

Naturellement, la Mercedes avait disparu : le garage était vide. L'un d'eux l'avait prise, très vraisemblablement Milt. Il se demanda si celui-ci repasserait par ici ou, après en avoir fini avec la laiterie, il foncerait vers la ville suivante pour rattraper le temps perdu.

Incapable de penser à quoi que ce soit d'autre, il gara sa voiture juste devant l'immeuble et attendit, assis au volant.

Environ une heure plus tard, son véhicule faisait un bond soudain en avant ; Bruce sursauta, affolé. La Mercedes s'était glissée derrière lui pour heurter son pare-chocs ; se ruant hors

de sa voiture, il se retrouva nez à nez avec Milt Lumky, qui lui adressa un grand sourire depuis le volant de sa Mercedes.

« Salut, Glandu », lança Milt en se penchant par la vitre. Il coupa le contact et descendit de l'auto, chargé de sa serviette de cuir et de plusieurs paquets d'échantillons. « Qui pense juste gagne du temps », pontifia-t-il. Il ne semblait pas avoir changé d'un pouce ; aucun signe de sa maladie. Nœud papillon coquin, chemise rose et complet sport, il passa devant Bruce et monta le perron de l'immeuble. « Venez, fit-il par-dessus son épaule.

— Je suis vraiment content de vous voir, fit Bruce. Je craignais que vous ne soyez parti pour la ville suivante. »

Une fois au dernier étage, Milt lut le mot punaisé sur la porte, puis l'arracha et le fourra dans la poche de son veston. « Qu'est-ce que vous pensez de Cathy ? lui demanda-t-il en ouvrant la porte.

— Très attentionnée, répondit Bruce.

— Il faut que je plie bagage, annonça Milt en lui tenant la porte. J'ai deux jours de retard sur mon programme. »

Laissant Bruce désœuvré, il entreprit de transférer des chemises d'une commode à sa valise. Puis il alla dans la salle de bains ramasser ses affaires de toilette.

« Excusez-moi de ne pas avoir pu vous parler hier soir, reprit Milt tout en rangeant des paires de chaussures dans les poches latérales de sa valise.

— Aucun souci. Vous avez le temps de discuter un peu ?

— À quel sujet ? s'enquit Milt.

— Je m'intéresse aux machines à écrire japonaises, s'enhardit-il. Les Mithrias. J'en ai vu une à San Francisco.

— C'est vrai, acquiesça Milt. On peut en trouver sur la côte. Comment va Susan ?

— Bien.

— Vous avez flanqué Zoé à la porte ?

— Oui, reconnut-il. Et maintenant, nous disposons d'un fonds de roulement. » Pour quelque obscure raison, il répugnait à annoncer à Milt son mariage avec Susan. « Qu'est-ce vous penseriez d'un achat de Mithrias ? Vous en parliez quand nous nous sommes rencontrés.

— Combien avez-vous pour vous lancer ?

— Suffisamment, si le prix est correct.

— Je ne suis pas le bon interlocuteur, déclara Milt.

— Vous voulez dire que vous avez pour habitude de prendre une commission ?

— Non, que j'ai pour habitude de m'informer davantage. Je pensais à en acheter moi-même.

— Mais encore ?

— Si j'en récupérais, je ne pourrais rien en faire. Je devrais les garder et tenter de les refiler en vrac à un détaillant.

— Ce que je veux, moi, c'est les vendre. Faire de la publicité. Mais tout dépend du prix.

— C'est votre argent ?

— Le mien et celui de Susan, répondit-il.

— Tout ce que je peux vous dire avec certitude, c'est qu'il existe au moins un entrepôt qui en stocke. Mais pas dans le coin, à Seattle.

— Aucune importance. » Bruce s'attendait à ce qu'il se trouve sur la côte ; s'il y en avait eu un dans la région, ça aurait voulu dire que quelque chose clochait.

« Parfait, conclut Milt en bouclant sa valise. Vous êtes un as du volant, décidément. Cathy m'a dit que vous êtes venu de Reno. » Il fourra divers objets dans ses poches et jeta un coup d'œil à la ronde pour voir s'il n'avait rien oublié. « Quand vouliez-vous les avoir ? Le problème, c'est que je ne vais pas retourner à Seattle avant une quinzaine de jours.

— Je veux mettre la main dessus au plus tôt. Si possible.

— Vous en avez testé une ?

— Non, avoua-t-il.

— Ne croyez-vous pas que ce serait préférable ?

— Je le ferai, affirma-t-il. Avant d'y mettre le moindre dollar.

— Vous savez, vous êtes un vrai acheteur. Vous n'avez rien à faire de la machine en elle-même ; vous n'y voyez qu'un placement. Vous êtes détaché. Aussi distant qu'un savant. » Il lui donna une claque sur le bras. « Venez. J'ai fini. »

Ils redescendirent l'escalier. « J'aimerais régler cette affaire, insista Bruce, et je ne vois pas comment si vous sautez dans votre Mercedes pour reprendre la route.

— Vous ne pouvez pas m'accompagner ? » Il remarqua alors la Mercury. « Oh, je me disais que je vous emmènerais bien à Montpellier et qu'on pourrait discuter le bout de gras en chemin. Je ne dirais pas non à un peu de compagnie. Pourquoi ne pas laisser votre char ici ? Je ne vais rester qu'un jour ou deux à Montpellier. Vous pourrez le reprendre au retour.

— Et ensuite ?

— Ça dépend de ce que nous combinons. » Milt devint brusquement sérieux ; d'une voix basse, presque humble, il poursuivit : « Vous savez, je deviens presque dingue à force de rouler seul sur la route. Un peu de compagnie ne me ferait pas de mal, je ne plaisante pas. Et je suis certain que ça nous permettrait de nous entendre sur ces bécanes japonaises. »

Bruce se surprit alors à se demander jusqu'à quel point son interlocuteur était malade, s'il lui fallait des soins constants. Lui-même tremblait à l'idée de devoir devenir l'infirmière de Lumky, comme l'était Cathy Hermes. Comme l'étaient peut-être aussi d'autres personnes d'un bout à l'autre du secteur de Milton Lumky. Mais il devait régler l'affaire des machines à écrire. Or, s'il déclinait sa proposition d'aller à Montpellier, Milt tirerait tout simplement sa révérence et partirait ; il avait déjà démarré sa voiture. De toute évidence, il était vraiment pressé. C'était déjà un miracle qu'il soit repassé par l'appartement.

« Vous ne pouvez pas attendre qu'on ait eu le temps d'en discuter ?

— Ce n'est pas la question ; la question est qu'il faut que je me dépêche. Mettez vos affaires derrière, et dans deux heures nous serons à Montpellier. Votre voiture est en sécurité ici. Veuillez simplement à ne rien laisser dedans et verrouillez les portières. »

Bruce obtempéra à contrecœur. Il ajouta sa valise aux boîtes d'échantillons amoncelées à l'arrière de la Mercedes et, un instant plus tard, Lumky filait dans la circulation matinale de Pocatello.

Le trajet entre Pocatello et Montpellier était loin d'être aussi mauvais qu'entre Boise et Pocatello. Ils roulèrent à une bonne moyenne, passant principalement devant des fermes et des vergers ; le revêtement proprement dit ne posait pas de

problèmes, et plusieurs tronçons de la chaussée venaient d'être refaits. La circulation était fluide. Lumky ne conduisait pas vite, mais il soutenait une bonne allure de professionnel de la route, dépassant les véhicules lents et cédant le passage aux conducteurs des dernières Buick et Cadillac qui s'escrimaient à tirer le maximum de leurs moteurs de trois cents chevaux. Sa vitesse moyenne tournait autour des 90 à l'heure, ce qui, sur cette route, n'était pas mal.

Ils atteignirent Montpellier dans l'après-midi. Les rues locales étaient dans un état pitoyable, presque en dégénérescence. Par endroits, la chaussée était entièrement défoncée, réduite à de la caillasse. Toutes les maisons avaient un aspect désolé, archaïque ; si aucune n'avait besoin d'un coup de peinture ou de travaux particuliers, chacune était d'une teinte sombre, neutre, la plus indéfinissable qui soit. Les habitations, aux pelouses et plates-bandes envahies par les mauvaises herbes, ressemblaient à des fermes agglutinées. La plupart des voitures qu'ils voyaient garées étaient équipées de pneus cloutés, ce qui laissait penser qu'à la saison des pluies la boue transformait les routes en baignoires. Le premier motel qu'ils aperçurent offrait en guise de parking une simple aire de terre battue ; les cabanons étaient des assemblages de planches à clins et, faute de néon, l'enseigne avait été peinte à la main sur du bois. Ils passèrent ensuite devant un garage décrépi, puis deux ou trois stations-service, un marchand de glaces et, après ça, la grand-rue de la ville, avec ses bars, ses magasins de vêtements de travail, un minuscule cinéma et des entrepôts abandonnés autrefois desservis par le train, pendant les décennies où le transport des marchandises avait eu de l'importance. L'air était rempli de poussière. Tous les véhicules qu'ils croisaient en étaient gris. Sur les trottoirs, les hommes portaient des chapeaux de cow-boy à larges bords. Pareille vision les accabla tous les deux.

« Quel bled ! s'exclama Lumky. Je m'y attarde le moins possible. Et juste à la frontière de l'Utah... » Il tendit le doigt. « Dès qu'on redescend, on se retrouve en pleine forêt, et puis on arrive à Logan. Voilà où j'aimerais me trouver. C'est propre. Tout l'Utah est propre.

— Je sais », acquiesça-t-il. Et de songer : *C'est là l'extrême limite du secteur de Milton Lumky, sa Frontière.*

« Ils ne laisseraient jamais voler toute cette poussière dans l'Utah », déclara Lumky tout en cherchant un parcmètre. Les places étaient presque toutes prises par des camionnettes à ridelles, les véhicules de travail des paysans. « Leurs gouttières sont gorgées d'eau. Tout est fertile. Ils font ce qu'il faut pour ça, remarquez ; c'est grâce au LSD.

— Aux LDS, corrigea Bruce.

— C'est juste. Je confonds avec LSMFT⁷. C'est le problème, bien sûr. Si on habite là-bas, on doit fréquenter l'église. C'est diablement embêtant... ils ne vous laissent pas en paix. Il est interdit d'acheter des cigarettes ou de l'alcool ; ils vous regardent bizarrement si vous buvez du café. On ne peut pas louer de chambre ni aller aux toilettes. » Milt trouva une place et gara sa Mercedes. « Les gens d'ici se fichent de tout comme de leur première chemise. Toute la ville tombe en ruine. » Il descendit de son auto et prit pied sur le trottoir en rebouclant sa ceinture qu'il avait défaite pour conduire.

Sur la route, tous deux ne s'étaient guère sentis vaillants. Bruce, qui n'avait pas l'habitude d'être un simple passager, n'avait pas tardé à devenir une épine dans le pied de Lumky. Mais maintenant qu'ils étaient descendus de voiture, ils commençaient à se sentir un peu mieux.

« Ça vous dit de manger un morceau ? suggéra Lumky.

— Quand devez-vous voir ces gens ?

— Le plus tôt possible. Mais j'ai faim. Si j'y vais à jeun, mes intestins vont gargouiller... (il se mit en marche)... et ce n'est pas un bon argument de vente. »

Ils se retrouvèrent dans une gargote sombre tout en longueur, un véritable tunnel vibrant du crissement des guitares électriques vomi par le juke-box du fond, gris de la fumée de l'huile bouillante. Assis au bar, une rangée d'hommes mangeaient dans de grands plats, tous coiffés d'un couvre-chef.

⁷ Triple jeu de mots entre LSD, la drogue, *Latter-Day Saints*, les « Saints du Dernier Jour » ou Mormons, et *Lucky Strike Means Fine Tobacco*, « Lucky Strike égale bon tabac ».

Les murs de l'établissement étaient peints en noir. Trois femmes d'un certain âge, manifestement fatiguées, n'arrêtaient pas de laver de la vaisselle.

« C'est un trou perdu, commenta Milt. Mais on y mange bien. Prenez le jambon frit. » Il repéra deux tabourets libres et se percha sur un des deux. Bruce prit l'autre.

La nourriture, quand elle arriva, se révéla plutôt bonne.

« Il y a des coins pires que Montpelier, reprit Milt lorsqu'ils eurent commencé à manger. Il ne faut pas que ça vous abatte.

— Le pire que j'ai vu dans le genre, c'était aux alentours de Cheyenne, sur la route qui vient de Denver en passant par Greeley, remarqua Bruce.

— Le mari de Cathy possède plusieurs cimetières de voitures dans le Colorado, dit Milt. Un crétin spécialisé dans les ordures. Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'on puisse déposer intentionnellement de la ferraille au bord de la route. Mais elle prétend qu'il organise ses dépotoirs avec beaucoup de soin. Il doit probablement trouver ça joli. »

Ils terminèrent leur repas, burent leur café. « Je me demande pour combien je pourrai avoir les machines à écrire japonaises, murmura Bruce. À l'unité.

— Les bécanes sont entreposées depuis déjà deux ans, dit Milt. Toute cette affaire d'importation japonaise est un vrai gâchis. Ils ne devraient pas en demander trop cher.

— Moins de 100 dollars ?

— Beaucoup moins. »

Cette information lui remonta radicalement le moral. « Donnez-moi une idée...

— Il me semble que c'était 40 dollars pièce. Dans l'emballage d'origine. Quand je les ai vues, il y en avait bien deux cents dans cet entrepôt. Ce qui nous ferait... (il calcula)... environ 8 000 dollars le lot. Vous disposez d'une telle somme ?

— Non, répondit-il. Plutôt 2 500.

— Comme si vous aviez vendu votre voiture, gloussa Milt. C'est le prix d'une Mercury d'occasion. En fait, c'est exactement ce que j'ai payé pour la Mercedes, et elle n'était pas de première main quand je l'ai eue. Bien sûr, vous n'avez pas besoin de deux cents machines. Vous pourriez en prendre soixante ; c'est ce

qu'il faudrait pour un magasin de la taille du vôtre. Mais la question, c'est de savoir s'ils vous en vendront soixante à ce prix.

— Soixante nous rendraient bien service, approuva Bruce. Bien plus que vingt-cinq. » En fin de compte, ce long périple, tous ces efforts pour localiser Milt Lumky, peut-être cela avait-il valu le coup...

« J'ai cru comprendre qu'elles se vendaient au détail autour de 180 dollars, expliqua Milt. Pour faire concurrence aux Smith-Corona. Et vous allez devoir mettre au point un système de garantie, je suppose. C'est un domaine auquel je ne connais rien. Vous avez intérêt à bûcher la question. » Il tritura une miette de pain, puis poursuivit : « Je pourrais peut-être vous prêter de l'argent. De quoi acheter le stock tel quel, s'ils ne veulent pas le disperser à un prix honnête. » Il dévisagea Bruce.

« Dans l'intérêt de Susan, bien sûr. Pour Susan. Pas pour vous personnellement.

— Ce serait un beau cadeau de mariage ! » s'exclama Bruce sur le ton de la plaisanterie, avant de prendre conscience de ce qu'il venait de dire.

L'autre renversa aussitôt la tête en arrière. Son visage exprimait diverses réactions, laissant à Bruce le soin de les déchiffrer. « Toi et Susan ?

— Oui, dit-il.

— Quand ?

— Quelques jours à peine. »

Silence gêné.

« Sans blague, finit par siffler Milt à mi-voix. Je n'en reviens pas. Eh bien, félicitations », lança-t-il en tendant la main. Que Bruce accepta. Elle était moite et tremblante. « Tu sais, je me suis douté de quelque chose le soir où je suis passé chez elle. Mais ça m'est sorti de l'esprit. Vous étiez mariés à ce moment-là ?

— Pas encore.

— Incroyable. Je ne pensais pas qu'elle se remarierait aussi vite. Eh bien, on apprend à tout âge.

Tu ne t'amuses certainement pas à me mentir. Je t'offre le repas. » Il ramassa les deux additions et glissa de son tabouret.

Sans ajouter un mot, il se dirigea vers la sortie et tira son portefeuille de sa poche pour payer à la caisse.

Bruce finit par le rejoindre sur le trottoir. « Je ne sais pas pourquoi je ne te l'ai pas dit plus tôt.

— Tu me l'as dit bien assez tôt, riposta Milt avec brusquerie. C'est toujours assez tôt. » Et il remonta dans sa voiture. Son visage était devenu gris, comme meurtri. « Je vais peut-être lui téléphoner pour la féliciter, murmura-t-il, assis au volant, sans mettre le contact. Non, il faut que j'aille voir ces gens. » Il consulta la pendule du tableau de bord. « C'est pour des gobelets en carton ou je ne sais quoi. Tu t'imagines, faire des milliers de kilomètres pour convaincre un gars d'une petite ville d'acheter des gobelets en carton ? Le commerce est un métier sacrément bizarre !

— Tu peux le dire, approuva Bruce, mal à l'aise.

— Tu n'as qu'à tendre le bras derrière, dit Milt. Il y a un long carton fin. Plein de gobelets. »

Quand Bruce l'eut trouvé, Milt l'ouvrit afin de s'assurer que les articles étaient intacts.

« Reste ici, lui dit-il en sortant de l'auto avec ses gobelets. Je reviens dès que je les ai déposés. C'est dans cet hôtel, deux portes plus loin. Je leur dirai de nous téléphoner s'ils veulent passer commande. Ils devraient être en mesure de se décider. » Il s'éloigna, laissant Bruce, son auto et sa serviette.

Le temps passa, et il finit par revenir, sans les gobelets.

« Et voilà », fit-il en se glissant au volant. Il démarra le moteur et entreprit de reculer pour se mêler à la circulation. « Rentrons au bercail. Au diable Montpelier et l'Idaho ! »

Un car Greyhound le klaxonna. Il répondit d'un coup rageur d'avertisseur.

Sur le chemin du retour, alors qu'ils roulaient au milieu des champs qu'ils avaient vus à peine une heure plus tôt, Milt se tenait avachi au volant, le menton en avant, les yeux rivés sur la route. L'autoradio braillait, interdisant toute conversation. Lumky donnait vraiment l'impression d'avoir succombé à une torpeur maussade ; son contrôle du véhicule était devenu approximatif, et ses réactions manquaient de promptitude face

aux changements de la circulation. Il finit néanmoins par se redresser, éteignit la radio et étreignit son volant des deux mains.

« Je vais retourner sur la côte avec toi, annonça-t-il.

— À Seattle ?

— Oui, dit Milt. On va aller chercher tes machines à écrire.

— Formidable !

— Combien de temps crois-tu qu'on va mettre ?

— Ça dépend si on prend les deux voitures ou pas. Ça irait plus vite si on n'en prenait qu'une et qu'on se relayait au volant.

— Il faut que je revienne par ici après, souligna Milt.

— Je ferai le chemin avec toi. »

Ils discutèrent du choix des véhicules. La Mercury, plus spacieuse, serait plus confortable, et ils trouveraient le temps moins long à bord. D'un autre côté, la Mercedes consommait moins d'essence.

« Ça te dérange qu'un étranger conduise ta voiture ? demanda-t-il à Milt. Personnellement, ça m'est égal.

— On trouve plus facilement des pièces pour la tienne, fit remarquer Milt. Pneus, fusibles, ce genre de camelote... » Il ne répondait pas directement à la question.

En fin de compte, ils se décidèrent pour la Mercury ; celui qui ne se trouvait pas au volant pourrait s'étendre et dormir plus à son aise dans la grosse voiture.

Environ une heure plus tard, ils rentraient à Pocatello. Un enterrement leur bloqua alors le passage ; phares allumés, des voitures défilaient avec arrogance sous leur nez les unes après les autres, protégées par des agents de police arborant uniformes et casques rutilants. Milt observa tout d'abord la scène en silence derrière son volant, puis il se mit à injurier les véhicules. « Regarde-les, dit-il en s'interrompant. Ça doit être le maire. » Les voitures, luxueuses et flambant neuves pour la plupart, s'engageaient dans ce qui ressemblait à un parc public mais qui était sans doute le salon mortuaire le plus chic de la ville. « Cette maudite rosse puante de maire de Pocatello... » Il éleva la voix. « Regarde-moi les casques vernis de ces flics ! On se croirait en Allemagne nazie. » Baissant sa vitre, il cria d'une

voix forte, en pleine rue : « Espèces de sales SS, et qui se pavanent avec ça ! »

Les forces de l'ordre ne lui prêtèrent aucune attention. Le dernier véhicule de la procession funéraire passa enfin devant eux ; les policiers jouèrent de leurs sifflets, et la circulation repartit.

« Merde ! s'exclama Milt en faisant ronfler son moteur.

— On n'a pas perdu beaucoup de temps », lui fit remarquer Bruce, sans obtenir de réaction.

Quand ils arrivèrent à la maison, Milt gara la Mercedes dans le garage sans porte et tous deux entreprirent de transférer leurs bagages dans la Mercury.

Pendant qu'ils s'activaient, une auto s'immobilisa au bord du trottoir. La portière avant s'ouvrit ; Cathy Hermes sauta sur le trottoir, claqua la portière et leur adressa un signe de la main. L'auto, une Chrysler 1949, redémarra et tourna à gauche au coin de la rue.

« Son mari, murmura Milt en soulevant une brassée d'échantillons de l'arrière de la Mercedes. Il va la chercher à son travail et la ramène à la maison. La maison, c'est ici. »

Cathy se précipita dans leur direction, les pans de son manteau marron claquant derrière elle.

« Déjà de retour ? s'écria-t-elle en agrippant son sac à main et se mettant à courir. Qu'est-ce que tu fais ? Tu pars quelque part avec lui ?

— Nous repartons.

— Où ça ? » Elle l'attrapa par le bras et se campa devant lui, l'empêchant de continuer à charger la Mercury.

« Seattle, répondit-il.

— Maintenant ? Tout de suite ? » Le souffle court, elle lui faisait les gros yeux dans la lumière éblouissante de fin d'après-midi. « Pourquoi cette précipitation ? Je croyais que tu ne redémarras pas avant trois jours. Tu devais rester dans le coin jusqu'à mardi au moins.

— Je vais revenir », dit-il.

Elle se hérissa aussitôt. « Tu n'es pas en état de faire un si long trajet en une fois, lança-t-elle de sa petite voix insistante.

Tu sais que ce n'est pas bon pour toi. Pourquoi faut-il que tu y ailles avec lui, d'abord ? Tu comptes laisser la Mercedes ici ?

— Tu peux t'en servir, fit Milt en l'écartant de son chemin afin de déposer ses échantillons à bord de la Mercury. Voici la clé.

— J'en ai une, répliqua-t-elle. Tu veux bien m'expliquer de quoi il retourne ? Je pense avoir le droit de savoir, vu que ce sera à moi de m'occuper de toi.

— Lui et une amie à moi se sont mariés, dit Milt, et je voudrais monter une affaire pour eux en guise de cadeau de mariage. »

Tous deux s'éloignèrent pour se disputer. Ne voulant pas s'immiscer dans leur querelle, Bruce continua de charger sa voiture de tout ce qu'il pouvait trouver dans la Mercedes.

Milt lui fit enfin signe d'approcher. « Il faut que je monte chercher de la camelote. Je redescends dans deux minutes. » Sombre et taciturne, il pénétra dans l'immeuble en traînant les pieds.

Cathy resta derrière dans l'allée, serrant son sac, décontenancée de le voir disparaître.

« Je suppose que c'est ma faute, s'excusa Bruce tout en s'affairant.

— Il sait pourtant qu'il ne devrait pas y aller, répondit Cathy.

— C'est moi qui vais conduire la plupart du temps. »

Les joues en feu, elle s'écria : « Il ne doit pas rester assis si longtemps, et quand il est sur la route, il ne s'arrête pas assez souvent pour aller aux toilettes. Ça, plus les secousses du voyage. Il ne pourrait pas se contenter de passer un coup de fil pour vous ?

— C'est à lui de le savoir, répliqua-t-il avec gêne. Pas à moi. »

Quand Milt revint, Cathy l'apostropha : « Pourquoi ne pas téléphoner, tout simplement ?

— Non. » Milt déposa dans la Mercury les affaires qu'il avait descendues. « Tout va bien se passer, la rassura-t-il. Je m'étendrai à l'arrière pour me reposer et laisserai Bruce conduire.

— Cette femme doit vraiment être une très bonne amie à toi, grinça Cathy. Elle n'aura qu'à te soigner. Si tu rechutes à cause

de ça, je refuse de m'occuper de toi. » Et de commencer à rentrer dans la maison.

« À ta guise », soupira Milt en montant dans la Mercury. Puis, à l'intention de Bruce : « Allons-y. »

Plantée sur la véranda, Cathy vociféra : « Ne remets jamais les pieds ici !

— D'accord », répondit Milt.

Elle lui jeta la clé de la Mercedes, qui atterrit dans la terre battue de l'allée. « Que tes amis de Boise prennent soin de toi ! » cria-t-elle. Elle ouvrit la porte d'entrée, se précipita à l'intérieur et claqua la porte derrière elle.

« Allons-y », répéta Milt.

Bruce démarra sa voiture, et tous deux partirent en silence.

« On verra bien ce qu'elle dira à mon retour », marmonna Milt un peu plus tard. Il avait déjà pris le volant.

« Elle s'inquiète vraiment pour ta santé », lui fit remarquer Bruce, convaincu de sa propre responsabilité, mais sachant pertinemment que s'ils voulaient récupérer les machines à écrire, il n'y avait sans doute pas d'autre moyen.

« Susan est probablement dans les mêmes dispositions à ton sujet, se borna à remarquer Milt. Elle doit penser que j'ai une mauvaise influence sur toi.

— Elle ignore où je suis, objecta-t-il. Si elle le savait, elle te mettrait en garde contre moi. Les femmes agissent toujours ainsi avec les amis de leurs maris. C'est instinctif. La peur que leur compagnon ne soit gay.

— Je ne crois pas que ce soit pour ça qu'elle est fâchée, dit Bruce. Et toi ?

— Non, reconnut Milt.

— Je ne vois pas en quoi ça impliquerait que l'un ou l'autre, ou tous les deux, on soit gay. » Cela ne lui plaisait guère, même en pensée.

Milt sourit en coin. « C'est juste façon de parler. »

Au bout d'un moment, Bruce l'interrogea : « Quel effet ça te fait de conduire une voiture américaine après ta Mercedes ?

— C'est comme si je conduisais un bac de méduses.

— Pourquoi dis-tu ça ? protesta-t-il avec une pointe de ressentiment.

— Il y a du jeu dans la direction, déclara Milt, qui manœuvra la direction assistée de telle manière que le véhicule se mette à zigzaguer d'un bord à l'autre, franchisse la ligne continue et morde sur le bas-côté. Tu es sur que ce volant est relié à quelque chose en dessous ? Aucune tenue de route. On a l'impression de conduire un sac de plumes de poulet. Par contre, il y a plein de glaces. » Il assena un coup de coude dans les côtes de Bruce. « On dirait ce train vitré.

— Essaie de la pousser. Tu verras la différence. Cette voiture peut faire du 150 toute une journée. »

Ils gagnèrent le nord de l'Oregon par la nationale 30 sans s'arrêter à Boise. Très tôt le matin, avant l'aube, Milt proposa de faire une halte pour se restaurer. Ils dénichèrent un restaurant routier, petit-déjeunèrent et reprirent leur route. Mais Milt semblait léthargique, mal à l'aise à présent. Il laissa le volant à Bruce ; se calant contre la portière, il enveloppa ses bras autour de son corps sans toutefois parvenir à s'endormir. Au volant, Bruce écoutait la respiration de son compagnon.

« Ça va ? s'inquiéta-t-il.

— Mais oui, répondit Milt. Je fais un petit somme.

— Tes reins te font souffrir ?

— Je n'ai pas mal aux reins, répliqua Milt.

— On devrait peut-être chercher un endroit pour se reposer », suggéra Bruce, qui ne pensait pourtant qu'à continuer à rouler. Ils pouvaient essayer d'atteindre Seattle sans faire d'étape, couvrir tout le trajet d'une seule traite. La simple excitation de la conduite commençait à prendre le pas, dans son esprit, sur le but initial de leur voyage. La majeure partie de ses longs déplacements avaient été des épreuves solitaires, sans personne avec qui partager la tension ou à qui parler. Il comprenait pourquoi Milt avait cherché sa compagnie. Ça faisait une vraie différence. Voilà qu'ils voyageaient à deux, comme Bruce et son ancien patron Ed von Scharf au début, avant qu'il ne connaisse suffisamment son métier pour aller faire ses tournées tout seul. Leur équipée lui rappelait vraiment cette époque... sauf qu'en un sens la situation était inversée. À présent, c'était lui qui conduisait et prenait les décisions au fur

et à mesure. À ses côtés, son compagnon devenait de plus en plus passif. Tout finirait par dépendre de lui seul.

Mais, à certains égards, il appréciait d'avoir le volant rien qu'à lui, pendant que Milt se la coulait douce sur le siège d'à côté. Cela le rendait conscient que, sans lui, ils n'arriveraient peut-être pas à Seattle, du moins pas de cette manière, en conduisant sans s'arrêter. C'était en partie à cause de l'âge de Milt, et de son état de santé. Mais pour Bruce, c'était un régal. Ayant grandi à Montario, il était un conducteur-né ; au temps du lycée, il faisait régulièrement le trajet jusqu'à Reno, brûlant déjà à 17 ans de...

Milt interrompit ses pensées. « Qu'est-ce qui cloche chez toi ? » Il le foudroya du regard, puis se redressa. « Comment fais-tu ? croassa-t-il. C'est une sorte de posture ? »

Pris au dépourvu, Bruce répondit : « Je ne comprends pas ce que tu veux dire. »

Avec force gestes, Milt désigna la route et le paysage autour. « Tu y prends *plaisir*. Je t'ai observé... tu avales les kilomètres. Plus tu en bouffes, plus tu es content. Comment quelqu'un peut-il devenir ainsi ? Je me suis posé et reposé la question : Tu n'as donc besoin de rien en dehors de toi ? Les êtres humains n'ont aucune signification à tes yeux. »

Sortie de nulle part, sa tirade sans queue ni tête força Bruce à se demander quelle mouche avait piqué Milt. « Mais de quoi parles-tu ? »

Milt se calma un peu. « Tu es tellement suffisant. Non, c'est pire que ça. Tu te fiches de tout le monde ; peut-être même que tu te fiches de toi-même. Quel est ton but dans la vie ? » Puis, d'un ton accusateur : « Tu es comme ces millionnaires qui foulent l'humanité aux pieds. » Il s'exprimait avec une telle ferveur, une sincérité si vertueuse, que Bruce ne put réprimer un éclat de rire. Sa réaction rendit Milt encore plus incohérent : « Oui, c'est vraiment drôle, parvint-il à articuler. Est-ce qu'au moins tu as quelque chose à faire de ta femme ? Ou l'as-tu épousée uniquement pour hériter de sa petite entreprise ? Merde, tu es un malade ! » Il le regardait fixement.

« Je ne suis pas un malade », se défendit Bruce, qui devait lutter contre son fou rire. Milton Lumky, le petit homme trapu

et désagréable qui se trouvait là à ses côtés, était devenu rouge comme un coq ; ses yeux lui sortaient de la tête. Et pour quelle raison ? Impossible de le savoir. « Écoute, si je t'ai vexé en...

— Tu ne m'as pas vexé, le coupa Milt. C'est juste que je te plains.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'aimes personne.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu n'es attaché à personne. J'ai vu clair en toi. Tu n'as pas de cœur. » Pris de fureur, il se frappa la poitrine. « Tu n'as pas de cœur, pas vrai ? Reconnais-le. »

Incroyable que quiconque puisse parler ainsi, se dit Bruce. Croire en de telles phrases creuses. Des âneries qu'il avait lues et qui remontaient à présent, empruntant sa bouche et sa voix. Mais il ne faisait aucun doute qu'aux yeux de Milt, l'affaire était d'importance. Cela le dégrisa. « Mes sentiments pour Susan sont profondément sincères.

— Et moi ? lança Milt.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Laisse tomber. »

C'était la première fois de toute sa vie qu'il entendait quelqu'un parler ainsi. « Je sais ce qui te tracasse, déclara-t-il. Ce paysage te déprime, contrairement à moi. Ça te rend fou furieux, ça te met dans tous tes états.

— Tu ne te sens jamais déprimé ? Par rien ?

— Pas par le paysage », répliqua-t-il. Mais il se remémora alors ce qu'il avait éprouvé en franchissant les Sierras. L'aspect désolé des montagnes souillées d'ordures. La végétation clairsemée. Le silence. « Si, rectifia-t-il. Quelquefois, ça me fiche le bourdon. Je n'aime pas tellement les grands espaces entre les villes. Je suppose que tous les conducteurs ressentent ce genre de chose, surtout dans le coin, à proximité du grand désert de l'Ouest.

— Je déteste ce désert », enchérit Milt. Il semblait de nouveau malade, amorphe ; il se réinstalla contre la portière. Le sang s'était retiré de son visage, qui s'était comme affaissé. Pendant un long moment, ni l'un ni l'autre ne souffla mot. À la

fin, Milt s'agita et dit : « Arrêtons-nous pour dormir. » Il ferma les yeux.

« D'accord », acquiesça Bruce à contrecœur.

À l'aube, ils arrivèrent devant un petit motel en retrait de la route, dont l'enseigne « Chambre à louer » clignotait encore. La patronne, une dame entre deux âges en robe de chambre, les conduisit à un cabanon ; peu après, ils avaient verrouillé la voiture, déchargé leurs bagages, et se glissaient chacun dans leur petit lit.

En s'endormant, Bruce eut cette pensée triomphante : *Il ne nous reste que trois cents kilomètres à faire. On y est presque.*

Non, plutôt 5 cents. Mais ça ne fait pas une grosse différence. Nous pouvons y arriver sans problème.

Bruce se réveilla à 11 heures le lendemain matin. Après s'être levé, il se rendit à pas de loup dans la salle de bains, ôta tant bien que mal ses vêtements froissés, dégoûtants de saleté, et savoura une bonne douche. Puis il se rasa, se coiffa et mit du linge propre, notamment une chemise neuve en coton blanc amidonné. Il se sentait en pleine forme. Et pourtant l'ombre d'une arrière-pensée venait tempérer son euphorie. Quelque chose le taraudait. De quoi s'agissait-il ? Un désagrément à peine conscient. Planté devant la glace de la salle de bains, il s'affaira avec son talc, tentant de saisir la nature du poids qui l'oppressait. Devant le motel, le soleil brûlant faisait étinceler les voitures qui défilaient sur la route. Bruce fut bientôt prêt à partir ; il voulait reprendre le volant sur-le-champ. Impatient, il sortit de la salle de bains et retourna dans la chambre.

Milt Lumky était couché en chien de fusil dans son lit, les couvertures remontées jusqu'au nez. Quoique réveillé, il ne bougeait pas. Bruce distinguait ses yeux. Il fixait sans ciller un coin du mur. « Comment te sens-tu ? s'enquit Bruce.

— Ça va », répondit Lumky. Le regard toujours dans le vide, il poursuivit : « Je m'en veux de devoir te le dire, mais je suis malade. »

Attrapant sa valise, Bruce entreprit de ranger ses affaires. « Vraiment malade ?

— Tu n'as pas idée. »

Entendre cela l'emplit d'effroi. Il sentit ses jambes flageoler. Voilà donc qu'elle était cette chose horrible au fond de sa tête, cette menace qui surgissait à présent en pleine lumière. Il n'en continua pas moins à faire ses bagages. Milt l'observait depuis son lit. « C'est vraiment dommage, fit Bruce. Je suis désolé pour toi. Bien sûr, ce n'est pas vraiment une surprise, ni pour toi ni pour moi. On s'y attendait un peu depuis hier.

— Je vais devoir rester au lit quelque temps. » Milt parlait lentement, mais sans le moindre signe de doute. Comme s'il connaissait si bien son état qu'il n'y avait aucune discussion possible.

« Alors elle avait peut-être raison, dit Bruce. N'est-ce pas ?

— Elle avait raison, admit Lumky.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il. C'est un sacré pépin. » S'interrompant dans sa tâche, il resta là les bras croisés.

« C'est un sacré pépin, répéta Milt, mais on ne peut rien y faire pour l'instant. » Il n'éprouvait manifestement nul besoin de s'excuser ; sa voix était hargneuse.

« Tu veux ton médicament ? demanda Bruce.

— Peut-être plus tard, répondit Milt. Je vais rester tranquille pour le moment. » Il n'esquissa aucun geste pour se lever. Il ne semblait ni souffrir ni s'inquiéter outre mesure. Juste résigné, et quelque peu abattu, peu enclin à tourner la chose en plaisanterie.

Est-ce qu'il savait que ça allait arriver ? se demanda Bruce. *Je parie que oui. C'est peut-être sa manière de se venger. De prendre sa revanche parce que nous nous sommes mariés. Il est jaloux de moi,* pensa-t-il. Ce genre de pensées lui traversa l'esprit tandis qu'il regardait Milt Lumky dans son lit. Après tout, Milt avouait lui-même s'intéresser à Susan.

« Je suppose que nous n'allons pas à Seattle, déclara-t-il.

— Plus tard, grommela Milt.

— Ce que je veux dire, c'est que ça me semble mal parti. »

Milt ne répondit rien. Puis il fit une grimace, soit qu'il eût un élancement, soit qu'il pensât à quelque chose. Il se retourna sur son lit ; ses doigts épais apparurent et empoignèrent son oreiller pour le caler sous sa tête. Son visage disparut sous les draps, et son dos s'offrit au regard de Bruce.

Au bout d'un certain temps, celui-ci ouvrit la porte du cabanon et alla faire quelques pas sur le parking, en direction de son auto. Avec les vitres remontées, l'habitacle devait être moite et étouffant. Il ouvrit donc la portière et entreprit de les baisser. La housse du siège lui brûla la main quand il s'y appuya. Le véhicule sentait le tissu et la poussière, comme toujours le matin. Bruce s'assit au volant, s'alluma une cigarette et la fuma.

Je ne peux pas l'abandonner, songeait-il. Je ne peux pas reprendre la route en le laissant ici tout seul. Il ne fait aucun doute qu'il est vraiment malade. De toute façon, je ne peux pas récupérer les machines à écrire sans lui.

Il ne pouvait rien faire en l'absence de Lumky ; il avait les mains liées. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de rester là à attendre, en espérant que Milt se rétablisse.

Lumky l'avait coincé ici. Il ne pouvait ni retourner à Boise auprès de Susan, ni monter à Seattle chercher les machines, ni redescendre à Reno ou ailleurs. Coincé dans un motel de seconde zone en bordure de route, quelque part dans le nord de l'Oregon, ou peut-être dans l'État de Washington ; il ne savait même pas s'ils avaient ou non changé d'État. Il ignorait jusqu'au nom du motel.

Bruce suivit l'allée menant à la réception. À l'intérieur, la dame d'âge mur aux yeux vifs qui possédait le motel était occupée à astiquer l'émail blanc du distributeur Seven-Up ; elle lui sourit en le voyant entrer.

« Bonjour », lui lança-t-elle en se remettant à astiquer de plus belle.

Bruce vit un enfant occupé à lire un illustré dans un coin. À côté de la porte se trouvait un tourniquet de cartes postales des paysages de l'Oregon et du Washington. Sur sa gauche, le comptoir, et un téléphone public sur sa droite. Le bureau était propre, agréablement ensoleillé.

« Vous connaissez un docteur dans le coin ? s'enquit-il. Qui me conseillerez-vous ? »

— Votre ami est souffrant ? » Elle interrompit son astiquage et se redressa. « J'ai remarqué que vous n'avez pas beaucoup bougé ce matin. Hier soir, quand vous êtes arrivés, je me suis dit qu'il avait l'air extrêmement fatigué. » Elle mit de côté chiffon et bidon de détergent. « Vous êtes de sa famille ? demanda-t-elle, lui faisant face par-dessus le comptoir.

— Non, déclara-t-il avec impatience.

— Je pensais que c'était un parent à vous, peut-être votre frère aîné. » Avec un petit rire nerveux, elle plongea la main sous le comptoir et exhuma un calepin. « Il y a plusieurs bons docteurs par ici... une minute. » Elle se mit à tourner les pages.

Son mari, sec comme un coup de trique, avec l'air buté des hommes de l'Oklahoma, apparut dans l'embrasure de la porte de derrière. « C'est pour quoi ? demanda-t-il à Bruce. Quel genre de maladie ? »

— Je ne sais pas ce qu'il a, répondit-il. Un truc chronique. » Comme tous deux le fixaient avec intensité, il ajouta : « Je ne le connais pas très bien ; c'est une relation professionnelle.

— Vous feriez mieux de découvrir ce que c'est », grinça le bonhomme. Sa femme l'approuva d'un signe de tête.

« C'est bien mon avis, acquiesça Bruce.

— Allez lui poser la question », lui conseilla la femme. Après avoir échangé un regard avec son mari, elle insista : « Demandez-lui si c'est contagieux, voulez-vous ? » Tous deux le raccompagnèrent à la porte.

« Ce n'est pas contagieux, répliqua-t-il. C'est une maladie des reins.

— Il y a des maladies des reins contagieuses », cria l'homme dans son dos, depuis l'entrée de la réception.

Alors qu'il regagnait son cabanon, Bruce les entendait conférer tous les deux à voix basse derrière lui, dans le bureau.

Ils ne vont probablement pas tarder à nous dire que nous n'avons pas le droit de rester ici, pensa-t-il. Ils vont nous obliger à partir.

Bien sûr, il existait d'autres motels. À condition que Milt soit transportable...

N'ayant guère envie de rentrer dans le cabanon, Bruce demeura un instant dehors sur la véranda. Les voitures ne cessaient de se succéder sur la route. Ne voyant pas leurs roues depuis l'endroit où il se trouvait, il avait l'impression qu'elles glissaient. Comme des jouets de métal qui coulissaient sur un fil au-dessus du trottoir, de plus en plus vite. Cette vision l'emplit de malaise, et l'incita à ouvrir la porte du cabanon.

« Salut, murmura Milt depuis son lit de douleur.

— Est-ce que tu sais comment je peux joindre Cathy ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Je voudrais lui demander conseil.

— Elle ne te dira rien de plus. Tu crois peut-être que j'ignore ce qui ne tourne pas rond chez moi ? »

Après discussion, il parvint enfin à lui soutirer le nom du bureau de Cathy, à l'hôtel de ville de Pocatello ; c'était le centre municipal des finances publiques.

« Je t'interdis de l'appeler », lui dit Milt en se redressant. Son visage s'était altéré, comme celui de quelqu'un qui souffre ; les chairs sous ses yeux s'étaient creusées, plissées. « Ça ira

mieux quand je me serai reposé. Il faut juste que je m'étende un moment. J'aurai sans doute retrouvé la forme ce soir.

— Dis-moi ce qui ne va pas exactement.

— Néphrite, répondit Milt. Une séquelle de la scarlatine que j'ai eue dans ma jeunesse. On appelle ça la maladie de Bright.

— Ça te fait beaucoup souffrir ?

— Ça va, ça vient. C'est cette saloperie de douleur dans le dos qui me tue. Il n'y a rien à faire. Pas la peine d'appeler Cathy. Ne t'inquiète pas. Nous serons à Seattle demain soir. » Milt se recoucha sur le dos, les bras le long du corps.

« Tu es sûr que tu ne veux rien ?

— Va-t'en prendre ton petit déjeuner. »

Bruce ressortit du cabanon et se mit à rôder alentour. Traversant un champ, il s'aventura dans un pré clôturé où deux chevaux broutaient l'herbe. L'air embaumait le foin et le crottin. La terre s'effrita sous ses pieds lorsqu'il marcha sur une taupinière. Il se baissa pour observer de grosses fourmis rouges en pleine activité. Au loin, les voitures ne cessaient de défiler sur la route.

Un jour de juillet, il était tombé en panne à la sortie de Wendover, dans le Nevada. Après s'être garé sur le bas-côté, il s'était échiné sur une durite d'huile cassée, de 10 heures du matin à 13 h 30, tout en sachant alors même qu'il travaillait dessus qu'il n'avait aucune chance de la réparer. Pendant tout ce temps, il avait gardé le dos tourné à la route, la tête plongée sous le capot, honteux et fou de rage mais espérant qu'aucune voiture ne s'arrêterait. En fin de compte, une dépanneuse de Wendover avait fait son apparition ; un automobiliste qui l'avait remarqué avait pris contact avec un garage. Pourquoi Bruce s'était-il senti aussi coupable de se retrouver coincé sur le bas-côté ? *Je ne sais pas*, pensait-il à présent. Il ne l'avait pas su non plus à l'époque. Mais voilà qu'il se retrouvait dans la même situation, et pour beaucoup plus longtemps. La chose qu'il redoutait le plus.

Est-ce par peur qu'on ne se moque de moi ? s'interrogea-t-il.

Comme le vieil Hagopian quand j'achetais ma boîte de Troyens. Ça faisait marrer tout le monde.

Il se surprit à rougir à ce souvenir.

Seigneur, songea-t-il. Qu'est-ce qu'il y avait de si drôle ? De toute façon, tout le monde finit par en acheter tôt ou tard. Jusqu'au mariage, après quoi la femme achète à la place un produit qui se présente en tube, plus proche du médicament.

Un jour, Bruce avait vu un petit garçon de couleur qui avait trouvé une capote usagée, probablement dans le caniveau. Tout en musardant, le gamin s'amusait à gonfler la capote comme un ballon.

Mon Dieu, dire qu'elle était sans doute usagée ! Sur le moment, il n'avait su s'il devait en rire ou en pleurer. Ou bien l'arracher des mains de l'enfant. Toujours est-il qu'il avait poursuivi son chemin, le visage impassible, feignant de n'avoir rien remarqué.

Ça, c'était vraiment drôle.

Qui ne rirait pas devant une telle situation ?

Je dois absolument m'en aller d'ici, pensa-t-il. Même si Milt était un parent à moi, comme le croyait la patronne, je devrais quand même filer.

Mais ce serait vraiment un sale coup de le laisser ici. Il a besoin de quelqu'un auprès de lui.

Il retraversa le champ pour regagner la réception du motel. La patronne et son Oklahoman de mari n'étaient nulle part visibles. Une fois devant le téléphone public, il déplia le bout de papier sur lequel était inscrit le numéro de Cathy et introduisit une pièce dans l'appareil. L'opératrice lui indiqua la somme à payer, et il laissa tomber dans la fente le montant adéquat. La ligne fut établie. Une femme décrocha – pas Cathy. Bruce demanda Mme Hermes et, après un laps de temps, il se retrouva en communication avec elle.

« Bruce Stevens à l'appareil, dit-il.

— Comment va-t-il ? demanda Cathy sans marquer de pause, comprenant aussitôt la raison de son appel.

— Il est couché, répondit-il. Très fatigué.

— Où êtes-vous ?

— Assez loin. » Bruce savait à présent qu'il se trouvait dans l'État de Washington, aux abords d'une ville appelée Pasco. « Mais, pour le moment, nous sommes en rade dans un motel en bordure de route. Nous y avons passé la nuit. Ce n'est que ce

matin que j'ai vraiment pris conscience de son état. Je sais que vous m'aviez prévenu, mais toujours est-il... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je ne peux rien y faire.

— Vous avez sa voiture, vous pourriez prendre la route après le travail. » Il entreprit de lui expliquer où se trouvait le motel, mais elle l'interrompit.

« Je n'ai pas la clé, je la lui ai jetée à la figure.

— Elle est dans l'allée, dit-il.

— Non, elle n'y est pas. J'ai regardé ce matin et je n'ai rien vu. En fait, je suis arrivée en retard au bureau parce que j'ai passé trop de temps à la chercher.

— Je sais qu'elle y est, insista-t-il. Il ne l'a pas ramassée. »

Cathy s'entêta : « Et moi, je suis sûre qu'elle n'y est pas.

— Vous ne pourriez pas venir en car, dans ce cas ?

— Non.

— Je dois aller à Seattle, reprit-il. Il faut que je règle mon affaire.

— Vous n'êtes pas sérieux ? Vous avez vraiment l'intention de l'abandonner dans un motel alors qu'il est cloué au lit ?

— Je ne peux pas faire autrement », répondit-il. Comme elle restait muette, il ajouta : « De toute façon, c'est ma voiture. »

Elle articula : « J'ai la clé de la Mercedes. »

Cela ne le surprit pas. « Alors mettez-vous au volant », dit-il, avant de lui fournir une longue et fastidieuse série de directives.

« Ça va me prendre un temps fou ! s'écria-t-elle d'un ton frénétique, exaspéré. Je suis incapable de rouler aussi loin d'une seule traite. Je vais devoir faire des étapes. Ça m'étonnerait que je puisse arriver là-bas avant après-demain. Il faut que je m'organise pour me libérer de mon travail. Je ne sais même pas si c'est possible. Est-ce que ça signifie qu'il sera seul dans l'intervalle, ou bien comptez-vous rester avec lui jusqu'à mon arrivée ?

— Il faut que je parte dès que possible, déclara-t-il.

— Ce n'est donc pas la peine que je vienne, dit-elle, au bord des larmes. Supposons que vous le laissiez, et qu'il s'en aille pendant que je serai sur la route...

— Il ne peut pas s'en aller, il n'a pas de voiture.

— C'est vrai. Non, décida-t-elle. Je ne bougerai pas. C'est à vous de rester avec lui. C'est votre faute après tout. » Il y eut un déclic au bout du fil. Elle avait raccroché.

Et maintenant, qu'est-ce que je devrais faire ? se demanda-t-il.

Il raccrocha à son tour. *Dois-je la rappeler ? Mais je n'arriverai à rien par téléphone ; je ne peux pas plus l'obliger à rouler jusqu'ici qu'à prendre l'autocar. Si elle ne vient pas, alors c'est fini. Et je ne peux pas lui donner tort quand elle dit que c'est de ma faute.*

Mais je ne vois pas comment elle pourrait ne pas venir, se dit-il. J'aurais juré qu'elle allait sauter immédiatement dans la Mercedes et partir dans la foulée. Après tout, je l'ai vue sillonner tout Pocatello de nuit pour lui trouver du jus d'orange. Sans compter que c'est une voiture facile à conduire. Et elle la connaît bien.

Au sortir de la réception, il regarda alentour en quête de la patronne. Il la trouva dans un cabanon libre, occupée à changer les serviettes de toilette. « Vous pouvez me faire de la monnaie ? » lui demanda-t-il. Pour téléphoner.

— Votre ami vous a dit ce qu'il avait ?

— C'est une néphrite, répondit-il. Ce n'est pas contagieux. »

De retour à la réception, elle lui changea un billet de 5 dollars. « Est-ce qu'il a de la famille ? s'enquit-elle. Une femme ?

— Je crois, oui. » Après avoir introduit des pièces dans le téléphone, il appela Susan à Boise. La patronne du motel s'attarda un moment, puis sortit. « J'ai de mauvaises nouvelles, annonça-t-il dans l'appareil. Je suis dans le Washington avec Milt Lumky, et il est malade. » Il commença à lui expliquer en détail ce qu'il avait déjà exposé à la femme du motel, mais elle l'interrompit.

« Je suis au courant de la maladie de reins de Milt Lumky.

— Apparemment, il en souffre depuis longtemps.

— Il vaudrait mieux que tu restes auprès de lui. Tu as assez d'argent sur toi ? Je peux t'en expédier. » Ils avaient convenu que, lorsque viendrait le moment d'acheter, elle lui enverrait un mandat télégraphique.

« Ça ira, assura-t-il.

— Quand il a une crise, il garde généralement le lit un jour ou deux, l'informa-t-elle. C'est très douloureux.

— J'étais prévenu, dit-il. La fille avec qui il vit à Pocatello m'en a parlé, et il était déjà malade quand je suis arrivé là-bas. Je ne peux donc m'en prendre à personne, et certainement pas à lui.

— Si, dans une certaine mesure, objecta Susan d'une voix rationnelle, réfléchie. C'est lui qui est le mieux placé pour en juger, ce n'est donc pas de ta faute s'il t'a suivi. Tu dois partir du principe qu'il sait ce qu'il fait ; il est assez grand pour ça. Personne n'attend de toi que tu donnes ton avis sur la maladie d'autrui, surtout de quelqu'un que tu connais à peine. Pourquoi ne vient-elle pas s'occuper de lui, cette fille ?

— Je lui en ai parlé au téléphone, mais elle m'a dit qu'elle ne voulait pas.

— Ce n'est pas ton problème, dit Susan. À moins que tu ne décides d'en *faire* ton problème, que tu ne te sentes responsable. Ça fait partie des impondérables.

— Je ne prétends pas que ce soit ma faute, se défendit-il, mais si je n'avais pas commencé à lui parler des machines, il ne m'aurait pas suivi ; après tout, le but de ce voyage, c'est que je puisse mettre la main sur ces machines. Lui-même n'en tire rien. C'est une faveur qu'il me fait.

— Tu n'as pas les moyens de rester immobilisé trop longtemps, observa-t-elle.

— Exact, reconnut-il. Mais c'est mon devoir.

— D'accord, dit-elle. Tiens-moi au courant.

— Je te rappellerai », promit-il. Bruce raccrocha après lui avoir dit de ne pas s'inquiéter. Quelques instants après, il sortait de la réception et repartait à pas lents en direction du cabanon.

C'est ainsi que vont les choses, pensa-t-il. Quand quelqu'un est malade, ça prend le pas sur tout le reste, surtout sur les questions d'ordre pratique. On ne peut pas toujours faire uniquement ce que l'on estime être de son propre intérêt. Personne ne peut vivre ainsi. Le profit économique n'est pas tout. Ni même la chose la plus importante. Je sais que Milt resterait si j'étais à sa place.

C'est la raison pour laquelle il se trouve là en premier lieu, songea-t-il. Parce qu'il a mis son amitié pour moi au-dessus des considérations pratiques. Un point c'est tout, on ne peut rien y changer.

Au moment où il ouvrait la porte, Milt murmura : « Je me sens mieux. Ça va, ça vient, cette saloperie. » Il s'était calé en position assise, l'oreiller dans son dos. « Ferme la porte, lança-t-il. La lumière me blesse les yeux.

— Les patrons du motel ont peur que ce ne soit la peste bubonique, déclara Bruce après s'être exécuté.

— Alors dis-leur de se sauver à toutes jambes, lui conseilla Milt. Écoute, j'ai réfléchi à la situation. Tu devrais peut-être continuer ta route. Regarde dans la poche de mon veston, dans mon portefeuille. J'ai le nom du bonhomme inscrit au dos d'une carte. Le propriétaire des machines.

— Ça va, fit Bruce. Je vais attendre.

— Apporte-la-moi », ordonna Milt.

Bruce alla chercher le portefeuille et le tendit à Milt. Grognant sous l'effort, celui-ci se mit à faire le tri parmi les cartes de visite et les bouts de papier ; il s'intéressait à chaque document, s'arrêtant pour réfléchir et se remémorer à quoi il se rapportait, et la raison pour laquelle il l'avait conservé. Plusieurs cartes s'étaient collées ensemble ; mettant presque le nez dessus, il entreprit de les détacher avec précaution. L'une d'elles le plongea dans un état de rêverie, qui le laissa immobile, silencieux, un temps considérable.

En fin de compte, il reprit ses recherches et trouva celle qu'il voulait. « Phil Baranowski, dit-il en déchiffrant le dos du bristol. Voilà son adresse et son numéro de téléphone. Phil est un drôle de type. Je l'ai rencontré à une réunion de grossistes. Par la suite, il m'a montré les bécane, parmi toute la camelote qu'il avait amassée et voulait fourguer. C'était il y a six ou sept mois. Il les a probablement encore toutes sur les bras, plus une tonne d'autres choses.

— Je n'y vais pas, affirma Bruce. D'une part, parce qu'il est évident qu'il ne me vendra pas ces machines si tu ne m'accompagnes pas, et d'autre part parce que je ne pense pas que tu puisses rester seul. Tu n'as vraiment pas l'air en forme.

— Il te les vendra si tu te sers de ta tête. Fais-lui bien comprendre que tu me connais. »

Bruce finit par accepter la carte. Mais l'inquiétude continuait à le tarauder. Il risquait de faire la route tout seul, d'arriver à Seattle et de se heurter au refus de Baranowski de traiter avec lui. Quand bien même il n'avait pas l'intention d'y aller, et bien qu'il soit presque décidé à rester au motel avec Milt, il suggéra à ce dernier : « Tu pourrais lui écrire un petit mot, ou lui téléphoner ? »

Milt haussa les épaules. « Ce n'est pas nécessaire, lui dit-il avec un regard de travers.

— Si on en vient à parler affaires, je peux lui demander de te passer un coup de fil ? » Malgré sa mauvaise conscience, il ne pouvait se permettre de prendre des risques dans cette affaire.

« À ta guise, répondit Milt en se redressant, à condition que tu parviennes à me joindre. Il n'y a pas de téléphone ici.

— Il y en a un à la réception. »

Milt hocha la tête.

S'installant dans le fauteuil du coin, face au lit de Milt, Bruce essaya de se détendre. Mais sa fébrilité allait croissant. « Écoute, dit-il en se levant. Je crois que je vais aller faire un tour pour m'acheter un peu de lecture. Tu as besoin de quelque chose ? Magazine, livre... »

Milt s'était peu à peu enfoncé dans son lit. Il rouvrit les yeux et le dévisagea, puis : « Bruce, il y a quelque chose que je voulais te dire. J'y ai pas mal réfléchi, histoire de cerner ce qui ne tournait pas rond chez toi, pourquoi tu es comme ça. Et je crois que j'ai fini par comprendre. Tu ne crois pas en Dieu, n'est-ce pas ? »

Cette fois-ci, Bruce ne put s'empêcher de s'esclaffer. La question était trop inepte, posée avec trop de sérieux ; quand il eut commencé à glousser, plus rien ne put l'arrêter. Il se retrouva renversé dans son fauteuil, une main sur les yeux, haletant, hoquetant, pleurant de rire, tandis qu'en face de lui Milt continuait de le fixer d'un air sinistre. Et il ne réussissait toujours pas à se calmer. Plus il essayait, moins il y parvenait. À la fin, il n'eut même plus la force d'émettre le moindre son. Même ses éclats de rire étaient silencieux. Il n'avait jamais

autant ri depuis l'école primaire, depuis les après-midi qu'il passait le samedi au cinéma Louxor pour voir les comédies des Trois Stooges⁸. Il savait que Milt plaisantait. Et à présent, il se rendait compte que Milt plaisantait déjà dans l'auto. Tout ce temps, il l'avait taquiné de son air pince-sans-rire. Comprenant avec le recul que Milt l'avait fait marcher, il se tordait encore davantage de rire, au point d'en avoir mal aux côtes et la tête qui tournait d'épuisement.

Dès qu'il en fut capable, il se releva. « Excuse-moi », bredouilla-t-il avant d'aller se réfugier pas à pas dans la salle de bains. Il s'y enferma pour s'asperger le visage d'eau froide. Après s'être frictionné avec la serviette, recoiffé, regardé dans la glace, il retourna dans la chambre.

Milt n'avait pas changé de position.

« Je suis désolé, dit Bruce d'une voix chevrotante, tout en se rasseyant dans son fauteuil.

— Je dois rêver, répliqua Milt. Je te pose une question toute simple, et tu explodes de rire.

— Ne recommence pas, protesta faiblement Bruce en levant la main.

— Ne recommence pas quoi ?

— C'est au-dessus de mes forces. »

Milt le fixa intensément, puis s'écria avec violence : « Tu as perdu la tête ? Prends un peu de recul et examine-toi bien. Quel genre de personne es-tu pour oser rire d'une question pareille ? » Il se redressa dans son lit et retapa son oreiller pour le recaler derrière son dos. Son visage s'était enflammé, plissé comme si on lui en avait extirpé les dents et les os, ou que ceux-ci se fussent ratatinés et dissous de l'intérieur.

« Je t'ai dit que j'étais désolé, répéta Bruce. Que puis-je ajouter ? » Il se releva pour s'avancer vers lui, la main tendue.

Milt l'accepta, tout en déclarant : « Je suis profondément inquiet pour toi. Je ne me risquerais pas à te parler si sérieusement si je ne l'étais pas. » Il lui lâcha la main. « Tu es

⁸ Héros d'innombrables petits films comiques des années 1930, 1940 et 1950.

futé et bien bâti ; il n'y a aucune raison pour que tu n'aïlles pas loin. Je ne supporte pas de te voir te satisfaire d'un compromis.

— Quel compromis ? s'insurgea Bruce.

— Celui qui consiste à renoncer à ce que tu désires vraiment. Tu vises une existence matérialiste : faire des placements, amasser du profit. Alors que tu es taillé pour... » Il chercha ses mots. « Tu devrais aspirer à un but plus spirituel.

— Excuse-moi, parvint non sans mal à lui répondre Bruce, mais je crois que le fou rire va me reprendre. » Sa mâchoire se mit à trembler toute seule ; il dut se rasseoir, le menton dans les mains, pour l'empêcher de bouger.

« Qu'est-ce que tu trouves si drôle ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il.

— On se lance dans les affaires pour une seule raison, insista Milt. Pour gagner de l'argent.

— Non, objecta-t-il.

— Pourquoi alors ?

— Il y a d'autres satisfactions, dit-il.

— Mes couilles ! s'écria Milt.

— Tu crois que je devrais devenir pompier ou cow-boy ?

— Il faut avoir des valeurs dans la vie, quelque chose de stable.

— Comme toi ? lança-t-il dans un irrésistible éclat de rire.

— Je ne te souhaite pas de me ressembler.

— Tu n'aurais pas dû devenir représentant si tu vois les choses comme ça, répliqua-t-il. Personnellement, je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça.

— C'est là où je veux en venir », riposta Milt. Bruce se rebiffa : « Vouloir faire marcher un commerce est quelque chose de stable à mes yeux. J'ai toujours voulu faire ça. Depuis que je suis gosse.

— Tu penses peut-être ça aujourd'hui, répliqua Milt. Mais c'est un leurre.

— Ne suis-je pas bien placé pour le savoir ? Mieux que toi ?

— Une personne extérieure est plus objective. Personne ne voit clair en soi.

— Tu penses savoir mieux que moi ce que je veux ? riposta Bruce. Tu ne lis pas dans mes pensées ! Tu ignores ce que j'ai en tête.

— Je sais ce qui est bon pour toi, ce que tu devrais faire au lieu de gâcher ta vie.

— Je ne gâche pas ma vie, protesta-t-il.

— Bien sûr que si ! s'emporta Milt. Qu'est-ce que tu es, sinon un blanc-bec qui essaie de trafiquer des machines à écrire japonaises bon marché ? Tu trouves que c'est un motif de fierté ?

— Va au diable !

— Oui, dit Milt. Que tout le monde aille au diable ! Moi, Susan, tous les autres... Mais regarde la vérité en face. Je sais ce qui ne va pas chez toi. Tu n'es pas assez mûr pour t'intéresser à autre chose qu'à des problèmes d'adolescent. Tu es égoïste, immature. Tu es un bon garçon, et tout le monde t'aime bien, mais contrairement à ce que tu crois tu n'es pas encore adulte. Loin de là. Et si tu comptes grandir un jour, tu aurais intérêt à te tourner vers ce qui vaut la peine dans l'existence, vers son côté spirituel.

— Commence par suivre ce conseil toi-même, rétorqua Bruce.

— Je sais pourquoi tu es comme ça, conclut Milt avec un hochement de tête entendu.

— Je crois que je vais sortir faire un tour et me chercher de quoi lire. » Il ouvrit la porte du cabanon ; la lumière du soleil les éblouit tous les deux.

Dans son lit, Milt demeurerait muet.

« À tout à l'heure, alors », dit Bruce en s'attardant encore sur le seuil.

Mais Milt n'ajouta plus rien. Une fois sorti, Bruce referma la porte derrière lui.

Une ou deux heures plus tard, quand il revint au cabanon avec son magazine, il trouva Milt assis dans son lit en train de libeller un chèque.

« Tiens, dit Milt en le lui tendant. C'est ce que je t'avais promis. Votre cadeau de mariage. »

Le montant du chèque était de 500 dollars.

« Je ne peux l'accepter.

— Tu en auras besoin pour acheter tes bécane, répliqua Milt. De toute façon, ce n'est pas à toi que je le donne, c'est à Susan. C'est ma dernière occasion de lui exprimer mes sentiments. » Il esquissa un sourire. « Après, ça deviendra un crime. De toute façon, j'ai plein d'argent et personne à gâter.

— Merci », murmura Bruce en rangeant le chèque dans son portefeuille.

Ni l'un ni l'autre ne firent allusion à leur altercation.

« Je t'ai dit que j'avais prévenu Cathy ?

— Non, répondit Milt.

— Elle a retrouvé la clé de l'auto. Elle va donc pouvoir venir jusqu'ici. Je lui ai donné l'adresse du motel. »

Milt approuva d'un signe de tête.

« Les gens du motel savent que tu es souffrant, ils tiennent à ta disposition les noms des médecins du coin ; c'est moi qui les leur ai demandés.

— Parfait, dit Milt. Ils pourront certainement me fournir tout ce qu'il me faut. » Il semblait impassible.

« Qu'est-ce que tu dirais, dans ce cas, si je reprenais la route ? s'enquit Bruce.

— Je te l'ai proposé en premier.

— Si tu penses que tout ira bien, je crois que c'est ce que je vais faire.

— Tu repasseras par ici après avoir en avoir fini à Seattle ?

— Non, répondit-il. J'ai décidé de descendre la côte et de revenir par la 26, en traversant l'Oregon.

— Je regrette que tu aies prévenu Cathy. Il n'y a aucune raison pour qu'elle doive faire le trajet jusqu'ici. Je serai sur pied d'ici un jour ou deux, et je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas retourner là-bas en bus. » Il se recoucha sur le dos et entreprit de fixer le plafond. Peu après, il reprit :

« J'espère que tu mèneras ton affaire à bien.

— Ça m'ennuie de partir alors que tu m'en veux encore, remarqua Bruce.

— Je suis juste contrarié, expliqua Milt.

— Ne te fais pas de souci pour moi.

— D'accord.

— Même si je ne crois pas en Dieu, je peux quand même avoir une vie bien remplie.

— Sauf qu'il y a quelque chose de mort chez toi, objecta Milt.

— Non, protesta-t-il.

— Tu es pareil à ces savants qui fabriquent la bombe H. Suprêmement froid et rationnel...

— Mais dépourvu d'âme », acheva Bruce.

Milt hocha la tête.

« Peut-être que nous allons tous sauter, reprit Bruce. Ça n'aura plus guère d'importance, alors.

— Je suis prêt à parier que cette éventualité ne te dérangerait pas.

— Bien sûr que si, fit Bruce.

— Tu ne t'en apercevrais même pas », insista Milt.

Bruce alla récupérer ses affaires de toilette dans la salle de bains pour les ranger dans la valise ouverte.

« Ce serait peut-être une bonne chose, au demeurant, poursuivit Milt. Je parle de la bombe. Peut-être que ça réveillerait les gens.

— J'en doute, dit Bruce. Que ce soit une bonne chose.

— Les gens doivent parfois regarder la réalité en face. » Milt fit cette déclaration avec un mélange de conviction et d'amertume.

Après avoir bouclé ses bagages, Bruce se rendit à la réception et exposa la situation aux propriétaires du motel. Il leur laissa le numéro de téléphone de Cathy et, après coup, le sien et celui de Susan à Boise. Pour finir, il leur écrivit en toutes lettres la raison sociale et l'adresse de la société de Milt, et précisa que son collègue avait assez d'argent pour subvenir à ses besoins ; il voulait être sûr que Milt serait bien traité après son départ.

« Ne vous inquiétez pas, dit la dame en l'accompagnant à sa voiture. Nous garderons un œil sur lui. » Avec entrain, elle l'aida à décharger les affaires de Milt.

Il porta paquets et valises dans le cabanon.

« Bon, à la prochaine », dit-il à Milt. Puis, marquant une halte dans l'embrasure de la porte :

« Prends soin de toi.

— Toi aussi, répondit Milt sans le regarder. Essaie de ne pas te faire rouler. »

Un instant plus tard, Bruce s'élançait sur la route, laissant le motel et Milt derrière lui.

Bruce atteignit Seattle le soir même ; il s'arrêta aussitôt à une station-service pour téléphoner à Phil Baranowski, au numéro que Milt lui avait donné.

« Il est tard, fit remarquer Baranowski une fois que Bruce lui eut expliqué qui il était, ainsi que l'objet de sa visite. Il est 10 heures passées. »

N'ayant pas pris conscience de l'heure avancée, Bruce changea son fusil d'épaule : « Si on se voyait demain matin de bonne heure ? » De toute façon, il avait besoin de dormir ; il ne se sentait pas suffisamment d'attaque pour parler affaires après avoir roulé toute la journée.

Ils convinrent de se retrouver à 9 h 30 du matin à un carrefour du centre-ville dont Baranowski lui certifia qu'il était facile à repérer, mais celui-ci ne lui fournit aucune indication sur ses chances de succès ; il se borna à dire qu'il voulait bien discuter des machines, ni plus ni moins.

Bruce se sentit passablement déçu en raccrochant. Toute cette distance parcourue pour se retrouver enfin face au propriétaire d'un entrepôt plein de machines... Et c'était une voix banale à l'autre bout du fil, une voix professionnelle semblable à mille autres.

Le lendemain matin, il se gara au coin de la rue et attendit que Baranowski montre son nez.

À 9 h 45, un brun maigre vêtu d'un complet bleu brillant à veston croisé fit son apparition sur le trottoir et se dirigea à grandes enjambées vers la Mercury. Il semblait avoir la quarantaine bien tassée. Saluant Bruce de la main, il se pencha à la vitre de la portière et s'enquit : « Vous voulez qu'on prenne votre voiture ou la mienne ? Autant y aller avec la vôtre. » Il monta à côté de Bruce et ils démarrèrent, Baranowski indiquant le chemin. Le revendeur avait un comportement assez brusque ;

ses yeux brillaient, et il gesticulait sans arrêt. Il avait l'air honnête mais surmené. Bruce avait l'impression que le stock de machines à écrire ne représentait pas grand-chose à ses yeux. Le bonhomme avait une idée précise de leur valeur et ne les lâcherait pas à moins. Mais elles n'avaient aucune signification particulière à ses Yeux ; il s'agissait d'un article parmi tant d'autres. D'ailleurs, pendant qu'ils quittaient le centre-ville de Seattle pour se rendre à l'entrepôt, Baranowski lui décrit quelques-unes de ses autres spécialités. Manifestement, son centre d'intérêt principal résidait dans l'importation de matériel optique du Japon et d'Europe : objectifs, prismes, jumelles et microscopes. Il raconta à Bruce qu'il avait débuté des années auparavant comme polisseur de lentilles pour une société de Portland qui fabriquait des verres de lunettes ; en fin de compte, il avait ouvert son propre magasin en partenariat avec un opticien, puis s'était converti dans l'industrie de guerre pendant les années 1940 – et à présent dans ces marchandises japonaises. Il ne faisait aucun doute qu'il était en contact direct avec les exportateurs nippons qui lui fournissaient ses optiques ; les machines à écrire ne constituaient qu'un à-côté.

« Milt pensait que je pourrais les avoir à 50 dollars pièce environ », dit Bruce en se garant devant un immense entrepôt en bois qui faisait face à une société de produits chimiques dont les cuves étaient surélevées. La chaussée était inégale, défoncée par les camions.

« Milt pêche par optimisme, répliqua Baranowski en descendant de voiture. Il vous a précisé qu'elles étaient encore toutes dans leur emballage d'origine ? » Il déverrouilla une porte latérale de l'entrepôt et tous deux y pénétrèrent.

Les lieux étaient secs et obscurs. Baranowski alluma plusieurs plafonniers. « Je peux vous en céder quatre cents. Absolument identiques. » Il tendit le bras vers le sommet d'une pile de petites boîtes en carton carrées et en attrapa une ; en la passant à Bruce, il lui montra les références inscrites au pochoir. « Vous n'imaginez pas le nombre de fois où l'on trouve dans ces cartons tout autre chose que ce qui est censé y être. Mais aucun problème avec ceux-là. On les a fait vérifier avant leur débarquement du cargo. » Il parla alors à Bruce d'un riche

courtier à la retraite qui avait commandé une caisse de scotch Cutty Stark ; quand son colis était arrivé, il l'avait ouvert pour trouver la caisse de bois remplie de briques. « Et pourtant ça venait d'Écosse, conclut Baranowski.

— Je peux l'ouvrir ?

— Je vous en prie. »

Il ouvrit le carton et déballa la machine. C'était bien celle qu'il avait vue en vitrine dans la boutique de San Francisco. « Vous permettez que je la branche pour l'essayer ? » Elle était étonnamment légère. Guère plus lourde qu'un livre. Et plus petite que dans son souvenir. Mais sa fabrication semblait soignée. Il inspecta les différentes vis ; elles étaient toutes correctement enfoncées, bien finies, avec la tête noyée dans le métal.

Baranowski lui tapa sur l'épaule. « Emportez-la, lui suggéra-t-il. Je suis assez pressé. Retournez à votre motel, ou là où vous séjournez, et amusez-vous à la malmenier. Faites-lui subir les pires traitements possibles. J'en ai une dont je me sers depuis six mois. Jamais le moindre pépin. Elles sont bien conçues. » Il éteignit les lumières et guida Bruce vers la sortie. De part et d'autre, dans l'obscurité, les cartons de Mithrias s'entassaient les uns sur les autres, une véritable caverne d'Ali-Baba. Au-delà, Bruce voyait de plus grosses boîtes encore, d'autres machines. « Vous vous assurez que vous en êtes satisfait, et puis vous me passez un coup de fil. D'accord ? Vous savez où me trouver. »

Ils retournèrent dans le quartier des affaires du centre-ville, et Baranowski lui indiqua l'endroit où il désirait qu'on le dépose. Bruce le vit s'engouffrer dans un immeuble de bureaux, les mains enfoncées dans les poches. La Mithrias était restée sur le siège à côté de Bruce. L'homme la lui avait confiée sans une hésitation, alors qu'il le connaissait à peine.

De retour dans sa chambre de motel, il installa la machine à écrire sur son lit, la brancha et posa à côté un tas de papier machine et de papier carbone. *Domage que je ne sache pas taper à la machine*, songea-t-il. Il alluma le moteur, qui se mit aussitôt à bourdonner. Mais Bruce s'y connaissait en mécanique. Presque immédiatement, il se rendit compte qu'une

grande ingéniosité présidait à sa conception. Le retour du chariot l'intrigua ; il ne s'opérait pas au moyen d'une poulie, mais par l'action d'un simple ressort et d'un système de verrouillage semblable au déclenchement d'une arbalète. On avait le choix entre deux frappes : une « légère » pour un seul carbone, et une « forte » pour plusieurs. La pression de la touche ne pouvait être modifiée qu'en réglant une vis derrière le boîtier. Les taquets de tabulation devaient également être calés par-derrière, et manuellement, comme sur les vieilles machines d'avant guerre. Mais cela n'avait aucune importance. Ce qui comptait, c'était la robustesse de la fabrication, la rapidité et la fiabilité générales de son fonctionnement. Après avoir introduit deux feuilles de papier, Bruce se mit à taper. L'engin était bruyant – les touches frappaient avec un bruit sec – mais c'était le lot de toutes les machines électriques. Il s'aperçut qu'une fois qu'on avait appuyé sur une touche, la lettre ne retombait pas avant qu'elle n'ait été complètement relâchée. Les risques de répétitions accidentelles en étaient réduits d'autant. Avec deux doigts – il ne pouvait pas faire mieux – Bruce entreprit de taper les lettres *f* et *j* le plus vite possible. Il constata que rien ne venait empêcher son bon fonctionnement, qui avait toujours un temps d'avance sur lui. C'était donc bien une authentique machine électrique, dans sa vitesse comme dans la légèreté du toucher.

Au moyen d'un tournevis, il retira le plateau du fond pour examiner le mécanisme. La machine utilisait un vieux modèle de rouleau en caoutchouc qui projetait la touche en l'air et la libérait en même temps. La courroie qui rattachait le rouleau au minuscule moteur électrique semblait sujette à pas mal de frottement ; il fallait probablement la remplacer de temps à autre. En fait, de nombreux points de frottement étaient repérables dans tout le mécanisme. Le moteur devait être soumis à une contrainte considérable. L'usure risquait de poser des problèmes. Bruce laissa la machine allumée une bonne partie de la journée. Elle ne chauffa pas sensiblement. L'enrayement des touches provoquerait sans doute un processus de blocage susceptible de griller le moteur. Mais il en allait de même avec toutes les machines électriques.

La police de caractères, quoique n'ayant rien d'extraordinaire, semblait correcte. Certainement copiée sur les machines américaines classiques.

Se mettant à son aise, il entreprit de surcharger la machine de travail ; il actionna la touche du retour chariot sans arrêt pendant plus d'une heure. Le chariot allait et venait à toute vitesse, faisant peu à peu sauter la machine à travers le lit. Mais le mécanisme ne s'enraya à aucun moment. Bruce testa toutes les touches de la même façon. Le clavier tint parfaitement le coup, bien qu'à plusieurs reprises Bruce ait emmêlé les touches et dû éteindre la machine pour les décoincer.

L'impression au carbone paraissait assez uniforme. Les touches frappaient toutes avec la même force. Bruce testa la résistance des tiges de caractères. Elles lui parurent un peu fragiles. Il fallait probablement veiller régulièrement à leur disposition. Le *n* n'était déjà plus tout à fait aligné.

Enroulant une feuille de papier vierge, il tapa laborieusement une lettre à l'intention de Susan.

La dactylographie à deux doigts était affaire de patience, mais il obtint en fin de compte le résultat recherché. Il l'informait qu'il s'agissait là d'un échantillon du travail effectué par la Mithrias, et qu'il lui revenait de juger de sa qualité ; sa compétence à lui se limitait à l'aspect mécanique des choses. Après tout, Susan gagnait sa vie comme dactylographe professionnelle. Quant aux possibilités de vente, il pensait qu'à condition d'obtenir les machines suffisamment bon marché, rien ne s'opposait à ce qu'ils puissent les écouler à bas prix. Enfin, il lui demandait de lui téléphoner dès qu'elle aurait pris une décision. Il tapa le numéro de téléphone du motel, cacheta sa lettre après y avoir joint le premier et le cinquième carbone, la porta à la grande poste et l'expédia à Boise par avion.

Le lendemain, il portait la petite machine chez un réparateur qui proposait ses services pour « toutes marques et tous modèles ».

Le jeune homme replet aux cheveux bouclés qui se trouvait derrière le comptoir examina la machine, puis : « Mince, qu'est-ce que c'est ? Une de ces portatives italiennes ? L'Olivetti ? » Il

la tourna de tous côtés, comme s'il cherchait à en sonder l'intérieur du regard.

« Non, répondit Bruce, c'est une japonaise.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Rien, dit-il. Je voudrais seulement savoir si vous pouviez en assurer l'entretien en cas de besoin.

— Attendez que j'aille chercher notre technicien », répondit le garçon avant de disparaître derrière un rideau. Quand il réapparut, il était accompagné d'un brun massif et plus âgé, avec des bras nus hérissés de poils noirs, qui portait un tablier bleu et avait les mains graisseuses et tachées d'encre. Sans un mot, l'homme empoigna la machine, la brancha, l'alluma, l'ausculta et la palpa du bout des doigts.

« Elle a été fabriquée au Japon », dit Bruce.

Le technicien le dévisagea. « Je sais, fit-il. Où avez-vous trouvé ça ?

— À San Francisco, répondit-il. Dans une boutique, là-bas.

— Quel genre de garantie vous a-t-on donné ?

— Pourquoi ? répliqua Bruce.

— Par curiosité.

— Aucune, avoua-t-il.

— Eh bien, je vais vous dire, déclara le réparateur. Je n'en voudrais pas pour un empire.

— Pourquoi ? » demanda Bruce. C'était là le but de sa démarche : avoir l'avis d'un réparateur professionnel de machines à écrire.

« On ne peut pas se procurer de pièces. Comment comptez-vous en trouver ? En écrivant au Japon ? Est-ce qu'il y a un dépôt de pièces de rechange dans ce pays ? » Il alluma et éteignit la machine, effleurant à peine l'interrupteur.

« Je ne crois pas, fit-il, jouant son rôle.

— C'est plutôt bien fait, fit observer le réparateur en secouant la machine puis en faisant fonctionner le retour chariot. Ces gens sont intelligents, et en plus ils ont de tout petits doigts qui leur permettent d'assembler des pièces là où un Blanc n'aurait même pas la place de mettre le pouce. Regardez-moi ça. » Il montra à Bruce la précision avec laquelle les organes mobiles avaient été montés.

« C'est pour ça qu'ils arrivent à fabriquer des choses aussi petites. Mais bon, comment y introduire un outil quand elle a besoin d'être révisée ? »

Il planta l'extrémité d'un tournevis afin de montrer à Bruce que l'instrument était trop gros pour la plupart des vis apparentes. « On est pratiquement obligé de la démonter pour la nettoyer.

— Vous en avez déjà eu entre les mains ?

— Une ou deux, répondit le garçon.

— Mieux vaut rester fidèle aux produits américains, déclara le technicien. C'est comme pour tout le reste : achetez une marque que vous connaissez. »

Reprenant sa Mithrias, Bruce le remercia et sortit de la boutique.

Pour plus de sûreté, il tenta sa chance dans une autre maison. Un homme maussade s'occupa de lui. Apparemment, c'était la première fois qu'il voyait une Mithrias ; il l'étudia silencieusement sous tous les angles, sans la brancher ni poser la moindre question. Finalement, il tourna la tête en direction de Bruce : « C'est une nouveauté qu'ils mettent sur le marché ? Certains boulons sont conformes aux normes métriques. Ils vont nous poser des problèmes.

— Pourriez-vous assurer son entretien ?

— Bien sûr. Qu'est-ce qui ne va pas ? » Il la brancha, puis enroula un bout de papier plié autour du rouleau.

« Pour le moment, rien, répondit Bruce.

— Ah, vous vous renseignez juste à l'avance. C'est la vôtre ?

— Pas tout à fait. Pas encore. Combien vaut-elle d'après vous ?

— Elle est neuve ? » Le réparateur se mit à tapoter le rouleau en caoutchouc. « Il a servi, remarqua-t-il. Regardez les traces de frappe sur le cylindre. »

Après discussion, ils conclurent que, neuve, l'électrique portative Mithrias valait environ 200 dollars. Bruce aurait sans doute des problèmes constants d'entretien. Mais la machine avait l'air bien fabriquée, et, avec un peu de chance, il pouvait en tirer un certain profit. Le réparateur tapa péniblement

quelques mots, avec un seul doigt au lieu de deux, enfonçant quelques touches avant de finir par renoncer.

« Je ne suis pas doué pour taper à la machine, reconnut-il.

— Moi non plus », fit Bruce. Après avoir remercié le bonhomme, il sortit du magasin, sa Mithrias sous le bras.

Ainsi donc l'entretien était possible, à condition de trouver le bon réparateur. Le problème n'était pas pire que pour des voitures ou des appareils photo étrangers ; la maintenance représentait un risque calculé. Cela le rasséra. Ils pourraient vendre les Mithrias avec bonne conscience.

Bruce se rendit en ville, à l'adresse où travaillait Phil Baranowski. Sur la porte de son bureau était inscrit OPTIQUES DE LA CÔTE OUEST, et quand Bruce entra, il se retrouva face à une vitrine éclairée toute décorée de velours où était disposé du matériel optique.

« Vous vous êtes décidé ? » lança Baranowski, invisible. Il surgit, les manches relevées, une pince à la main. Derrière le bureau, Bruce entrevit une petite réserve ; Baranowski était en train d'arracher le couvercle d'une caisse d'emballage. « Si ça ne vous dérange pas, je continue à travailler. » Il retourna à sa caisse et récupéra une cigarette qu'il avait posée allumée dessus.

« Tout dépend de ce que vous en demandez, mais je suis sans doute intéressé.

— Elles sont admirablement assemblées, pas vrai ? Outre-mer, ils n'ont pas de chaînes de montage comme les nôtres. Les produits ne se succèdent pas sur la chaîne ; ils sont immobiles. Un ouvrier commence par travailler dessus, puis il passe au suivant pendant qu'un deuxième prend sa place. Ces gens-là sont capables de produire du matériel de qualité professionnelle dans un garage, au sous-sol. Avec deux tours à courroie. Pendant la guerre, ils polissaient à la main des lentilles et des miroirs dans des caves effondrées. Ils ont fabriqué le matériel électronique le plus complexe qui soit avec l'équivalent de 100 dollars d'outils d'établi. Si un atelier japonais avait disposé de ce que le bricoleur moyen a aujourd'hui dans son garage, ils auraient eu la bombe A avant nous.

— Combien demandez-vous pour les portatives ? demanda Bruce.

- Vous les prenez toutes ?
- Non, répondit-il. Je ne peux pas espérer les écouler toutes. Quel qu'en soit le prix. À cause du problème d'entretien.
- Il n'y a pas de problème d'entretien. » Baranowski marqua une pause et fit un grand geste avec sa pince.
- « Que voulez-vous dire ? insista Bruce.
- Pas de pièces de rechange. Des boulons métriques. Et aucune place pour travailler ; tout est trop serré. On ne peut accéder à rien.
- Et si elles tombent en panne ?
- Parce que vous vous attendez à ce qu'elles tombent en panne ?
- Toutes les machines finissent par tomber en panne. Une machine à écrire électrique portative a besoin d'une maintenance suivie.
- Laissez ça aux soins du client.
- Nous leur devons une forme de garantie, protesta Bruce.
- Ne parlez pas de la provenance. Vous ne comptez pas leur dire qu'elles sont fabriquées au Japon, n'est-ce pas ?
- Non, convint-il.
- Bon, c'est gagné à 50 %. S'ils croient qu'elles sont fabriquées dans notre pays, il ne leur viendra pas à l'esprit de s'inquiéter de l'entretien.
- Nous ne vendons pas de la camelote, déclara Bruce. Ce n'est pas notre conception des affaires.
- Mais ce n'est pas de la camelote », rétorqua sèchement Baranowski. S'interrompant dans sa tâche, il regagna son bureau en faisant des moulinets avec sa pince. « C'est un produit des plus soignés, quiconque connaît un peu la mécanique vous le dira.
- Combien ? répéta Bruce, conscient d'avoir mis son interlocuteur sur la défensive.
- Pour quelle quantité ? Je n'ai pas envie de disperser mon stock. Si je le garde entier, je peux en accorder l'exclusivité à un partenaire. Alors que si je le vends par lots, mes clients se feront de la concurrence.
- Je ne suis pas implanté dans la région, observa Bruce.
- Où, alors ?

- Dans le sud de l’Idaho.
- Vers Boise ?
- Oui, acquiesça-t-il.
- Nulle part ailleurs ?
- Non.
- Je peux vous en céder deux cents.
- À quel prix ? »

Baranowski s’assit à son bureau et se mit à griffonner des chiffres. En fin de compte, il annonça :

« 15 000 dollars. »

C’était un coup de massue. Bruce fit ses calculs et obtint le chiffre de 75 dollars l’unité. « Trop cher, fit-il. Il ne m’en faut pas autant.

— Combien, alors ? Je ne peux pas descendre plus bas. » Baranowski fronça le sourcil.

« Que diriez-vous de cinquante ?

— Vous plaisantez ? répondit Baranowski d’une voix égale. C’est presque de la vente au détail.

— Personne ne va acheter cinquante machines à écrire chez un détaillant.

— Quel genre de prix voulez-vous que je vous fasse sur une quantité pareille ? Quel genre de vendeur êtes-vous ? De toute évidence, vous n’avez aucune expérience. » Et de retourner dans sa réserve.

« Très bien, dit Bruce. Allons jusqu’à soixante-quinze.

— Soixante-quinze à 100 dollars pièce, fit Baranowski.

— Non. Soixante-quinze à 40 dollars.

— Bon, enchanté d’avoir fait votre connaissance. » Lui tournant le dos, Baranowski reprit ses opérations de déballage.

« Je suis preneur de soixante-quinze machines à 40 dollars l’unité, fit Bruce. 3 000 en espèces. Je les ai sur moi. Pas de garantie, mais elles doivent être identiques à celle que vous m’avez prêtée, et dans leur carton d’origine, non décacheté. »

Dans la réserve, Baranowski demeurerait muet.

« Je vous rappellerai dans un jour ou deux, poursuivit Bruce. Au revoir. » Alors qu’il ressortait dans le couloir, il lui lança : « Je vous ai laissé la machine que vous m’avez prêtée. Elle est sur le bureau. »

La porte se referma derrière lui. Quelque peu secoué, il descendit au rez-de-chaussée et se retrouva sur le trottoir.

Susan lui téléphona le lendemain matin. « J'ai bien reçu ta lettre, dit-elle. C'est magnifique. Vas-y, achète-les. Je suis folle d'impatience. Combien penses-tu pouvoir en récupérer ?

— L'avenir nous le dira », répondit-il.

La journée traîna en longueur. En fin d'après-midi, le téléphone de sa chambre de motel sonna. C'était bel et bien Baranowski.

« Je vous fais une proposition, déclara celui-ci. À prendre ou à laisser. J'ai horreur du marchandage. Soixante bécanes à 50 dollars pièce. Je sais que vous disposez d'un budget de 3 000 dollars, et le compte est bon.

— Marché conclu, dit Bruce.

— D'accord, fit Baranowski. Je ne suis guère enchanté par la tournure de cette affaire, mais il est évident que vous êtes un novice, alors quelle importance ? Seulement, la prochaine fois, ne venez pas voir un intermédiaire pour lui acheter une quantité aussi ridicule. »

Peu après, d'un coup de voiture, Bruce allait retrouver Baranowski à l'entrepôt, dans la zone industrielle. Un contrat fut tapé sur une des petites machines à écrire ; l'argent changea de main sous la forme d'un chèque de banque, puis tous deux entreprirent de charger soixante cartons cachetés dans la Mercury. Bruce les examina l'un après l'autre pour s'assurer que les références étaient identiques.

« Je crois que je vais les ouvrir », dit-il soudain.

Baranowski poussa un gémissement.

« Vu que c'est moi qui vais les vendre directement, poursuivit-il. Vous permettez ? » Tandis que Baranowski faisait le pied de grue sans bienveillance, il ressortit les soixante cartons de la voiture et les entassa sur la plate-forme de chargement. Un par un, avec la pointe d'un tournevis, il fendit les cartons et déballa les machines pour s'assurer qu'on ne le trompait pas sur la marchandise. Sur soixante, il ne trouva aucune différence, à l'exception d'une machine cabossée d'un

côté. Sans un mot, Baranowski alla chercher un autre carton dans son entrepôt et le lui fourra entre les mains.

« Bonne chance », dit Baranowski avant de disparaître pour de bon à l'intérieur de l'entrepôt.

Bruce s'éloigna avec ses soixante machines portatives, sentant la mollesse de son véhicule sous le poids de sa cargaison. Avait-il bien fait ?

Il était désormais trop tard pour se poser la question.

De retour à son motel, il fit sa valise, paya la note et reprit la route de Boise avec ses machines à écrire.

La nuit suivante, à 1 heure du matin, il pénétrait dans Boise. Après s'être garé devant la maison, il verrouilla l'auto et grimpa sur le perron de la véranda. Une fois entré avec sa clé, il se rendit dans leur chambre et resta planté au bout du lit jusqu'au moment où Susan se réveilla.

« Oh ! s'écria-t-elle en écarquillant les yeux.

— Je suis de retour », chuchota-t-il.

Elle se glissa aussitôt hors du lit et empoigna sa robe de chambre. « Allons les voir, dit-elle en boutonnant sa robe de chambre. Elles sont encore dans l'auto, n'est-ce pas ?

— Je tombe de fatigue », protesta-t-il. Assis au pied du lit, il commençait déjà à se déchausser.

« Je les ai rapportées aussi vite que possible. J'ai dormi à peine quelques heures. »

Elle se pencha pour l'embrasser. « Je suis contente que tu sois rentré.

— Quelle course », soupira-t-il. Il finit de se déshabiller et se coucha à sa place sans même enfiler son pyjama. Le lit était chaud, il sentait le parfum de sa femme. Bruce s'endormit presque aussitôt.

« Bruce, fit-elle, ce qui le réveilla. Est-ce que je peux aller en chercher une ? J'ai envie de voir à quoi elles ressemblent.

— D'accord », murmura-t-il. Et il se rendormit.

Quand il reprit conscience, Susan était assise au bord du lit en robe de chambre et en pantoufles. Il avait l'impression que beaucoup de temps s'était écoulé. « Hello, marmonna-t-il.

— Bruce, tu es assez réveillé pour regarder quelque chose ? »

Le ton de sa voix acheva de le tirer du sommeil, tout fourbu qu'il l'était. Il se redressa et consulta le réveil. Une heure et demie avait passé. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il.

Susan se leva du lit et se dirigea vers la porte de la chambre.
« Je veux que tu regardes quelque chose. »

Il se mit debout, enfila son pantalon et la suivit jusqu'au séjour. Une portative Mithrias était posée sur la table entre deux piles de papier, une blanche et une jaune. Susan avait tapé à la machine.

« Tiens, fit-elle en lui tendant une petite brochure qu'il reconnut aussitôt – le mode d'emploi.

— Et alors ?

— Ouvre-le », ordonna-t-elle.

Il s'exécuta. La couverture portait juste le mot *Mithrias*, et la première page représentait un schéma de la machine, avec chaque touche numérotée. Il examina la deuxième.

Les instructions étaient en espagnol.

« Ces bécane japonaises ne sont donc pas arrivées par Seattle par bateau, finit-il par déclarer. Du moins pas directement. Elles doivent avoir transité par le Mexique ou l'Amérique latine.

— J'ai peur de te le dire, articula Susan. (Elle avait un air hagard, les yeux secs.) Le clavier n'est pas standard.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Une dactylo ne peut pas s'en servir. J'en ai rentré dix. » Elle tendit le doigt ; Bruce vit qu'elle avait charrié dix cartons jusqu'à la maison et qu'elle les avait tous ouverts pour inspecter leur contenu. « Elles sont probablement toutes pareilles.

— Explique-moi ça. (Mais il avait compris.) Je croyais que le clavier était le même partout.

— Non, fit-elle. Chaque pays a le sien. Celui-là est un clavier espagnol. Regarde. La touche du point d'interrogation est à l'envers. Le *n* spécial avec le tilde dessus. L'accent tonique. » Elle frappait les touches en question. Il n'y avait pas davantage fait attention qu'au symbole du pourcentage, ou à celui du *etc.* « Certaines lettres sont à la même place que sur un clavier anglais, mais d'autres non. Rien que dans notre seul pays il existe plusieurs claviers différents. »

Tous deux demeurèrent silencieux un instant.

« N'importe quelle dactylo s'en apercevrait ? finit-il par demander.

— Oui, répondit-elle. Dès qu'elle se mettrait à taper.
— Ce qui signifie quasiment tout le monde ?
— On ne peut pas les vendre si elles n'ont pas un clavier standard, déclara-t-elle. Ce n'est plus possible depuis des années. Cela tombe sous le sens. Ça va de soi. Qu'est-ce que t'a raconté le bonhomme qui te les a vendues ? Laisse-moi jeter un coup d'œil au bordereau d'achat. »

Bruce sortit ledit bordereau, qu'ils passèrent tous deux au crible. Naturellement, il n'était pas question du clavier.

« Est-ce que le chèque a eu le temps de passer ? s'enquit-elle. De toute façon c'était un chèque de caisse, non ? Alors c'est fichu. On peut aller voir Fancourt et lui demander ce qu'il en pense. Je me suis dit que tu voudrais que je te réveille pour te prévenir.

— Tu as eu raison, balbutia-t-il, ahuri.

— Est-ce qu'il te reste de l'argent ?

— Non, avoua-t-il.

— Comment allais-tu faire pour la publicité, dans ce cas ?

— En en vendant deux ou trois, marmonna-t-il. Pour acheter des espaces publicitaires.

— Je vais m'habiller », lança-t-elle. Elle retourna dans la chambre et réapparut peu après vêtue d'une robe, les cheveux attachés en arrière. « Tu as une cigarette ? lança-t-elle en furetant dans le séjour.

— Tiens, dit-il en lui tendant son paquet. Je me demande si Milt était au courant.

— Bien sûr que non, répliqua-t-elle.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Milt ne t'aurait jamais laissé les acheter s'il avait été au courant.

— Tu crois qu'il aurait pu vouloir se venger de nous, par dépit ?

— Pour quelle raison ?

— Parce que nous nous sommes mariés.

— Mais pourquoi ?

— À cause de cet... intérêt qu'il te portait, lâcha-t-il.

— Je suppose que tu veux repartir là-bas pour lui poser la question, ironisa-t-elle.

— Ça n'a plus d'importance. (En son for intérieur, il était persuadé que Milt le savait.) Je pense que nous allons devoir nous débarrasser de tout ça, reprit-il.

— Oui, acquiesça-t-elle, si nous le pouvons.

— On arrive à vendre n'importe quoi, affirma-t-il. Tout dépend du prix. Peut-être qu'on peut les transformer, modifier les touches...

— Nous n'avons pas d'argent, rétorqua-t-elle. Si tu en avais mis un peu de côté, on aurait peut-être pu le faire.

— Si j'avais mis de l'argent de côté, objecta-t-il, je n'aurais pas pu acheter les machines.

— Quelle misère ! s'écria-t-elle avec fureur.

— J'ai passé deux jours à examiner cet engin, gémit-il.

— Et tu n'as rien remarqué sur le clavier !

— Je ne sais pas taper à la machine, se défendit-il.

— Mais ça ne t'est pas venu à l'esprit.

— Non, admit-il. À aucun moment. Enfin, ce sont des choses qui arrivent.

— Je n'ai pas ton entraînement, persifla-t-elle d'une voix presque méconnaissable. Moi, je n'ai jamais travaillé pour une société de discount qui rachète des produits dont on veut se débarrasser pour une raison ou une autre.

— Le problème, reprit Bruce, tâchant d'ignorer ce qu'elle disait, c'est que nous n'avons pas un capital suffisant pour pouvoir passer l'opération par pertes et profits. Voilà ce qui me chagrine. C'est vraiment dommage. » Il évitait de la regarder en face – il aurait été incapable de supporter l'expression de son visage. Le regard dur et sévère qui l'avait tant marqué autrefois, son mélange d'anxiété et d'impatience... « Allons nous coucher, dit-il. On jettera un coup d'œil aux autres demain matin. Elles ne sont peut-être pas toutes comme ça.

— C'est pour ça que je voulais me débarrasser de la boutique. Pour échapper à ce genre de déconvenues, à toutes ces escroqueries. »

Bruce haussa les épaules. « Eh bien, il fallait bien qu'il y ait une raison pour qu'ils les vendent aussi peu cher. Maintenant nous sommes fixés. Mais on peut sans doute faire quelque

chose. Ne te... » Il s'interrompt. « On trouvera bien une solution, conclut-il.

— De nouvelles affaires ?

— Une parade, murmura-t-il.

— Je me sens si bizarre, fit-elle d'une voix aiguë, fluette, tremblante. Je ne peux m'en prendre qu'à moi si je me retrouve impliquée dans ce genre de magouilles. Je ne t'accuse pas.

— Ça ne sert à rien de s'en vouloir.

— C'est vrai, poursuivit-elle en joignant ses mains. Je veux dire, c'est ma faute. Je voulais quelqu'un qui sache parler ce genre de langage. J'ai eu ce que je voulais, alors pourquoi revenir là-dessus ? » Elle se mit à tourner en rond dans le séjour, déplaçant des bibelots sur le dessus de cheminée, rangeant les revues sur la table basse. « Me voilà bien punie. J'aurais tout simplement dû abandonner le commerce. Vendre ma part à Zoé. »

Il ne dit rien.

« Après tout, poursuivit-elle, j'aurais dû savoir comment procèdent les sociétés de discount.

— On peut encore s'en débarrasser, hasarda-t-il.

— Comment ?

— En un seul lot, expliqua-t-il. Au prix coûtant. En les fourguant à quelqu'un qui a les moyens de les transformer. Si nous avons le capital nécessaire, nous pourrions probablement le faire nous-mêmes.

— Bien sûr, reconnut Susan, tu peux toujours essayer de faire ce que cet homme nous a fait. Tu pourrais trouver quelqu'un qui ne remarque rien. Si *toi* tu n'as rien remarqué...

— C'est juste », énonça-t-il. Son esprit se mit à bouillonner. « Je pourrais descendre à Reno, y faire un saut en voiture. Ce n'est qu'une idée. J'irai parler à mon ancien patron. Il est tout à fait possible que je puisse l'intéresser à ma marchandise. Ce serait une bonne affaire pour eux.

— Et tu vas lui dire la vérité ? s'enquit-elle. À propos du clavier.

— Eh bien, éluda-t-il, comme on dit : c'est à l'acheteur d'ouvrir l'œil.

— Si tu fais ça, menaça-t-elle, ne t'avise pas de revenir ici.

— Quoi ! s'exclama-t-il.

— Si tu vas là-bas, répéta-t-elle, je lui passerai un coup de téléphone. Je connais son nom. Je le mettrai au courant pour le clavier.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas envie de les repasser à quelqu'un d'autre. Ce n'est pas ma conception du commerce. Je préfère subir le préjudice moi-même.

— On ne peut pas se le permettre, protesta-t-il.

— Tu veux dire que *moi*, je ne peux pas me le permettre. C'est ma boutique, pas la tienne. Et je peux me le permettre. Je préfère me retirer des affaires plutôt que de rouler un étranger. Si quelqu'un en veut en sachant ce qui cloche, c'est parfait. Tu ne comprends pas ça, pas vrai ?

— Je comprends que tu es fâchée et que nous avons tous les deux besoin de dormir, lui répondit-il. Merde, allons nous coucher ! Ça fait une semaine que je suis sur la route. » Lui tournant le dos, il s'engagea dans le couloir et retourna dans leur chambre. Assis sur le lit, il déboutonna son pantalon, se releva, dégagea une jambe, puis l'autre, et se fourra au lit.

Susan apparut à la porte. « Écoute, dit-elle. J'en ai assez. Je ne peux plus te supporter. »

Il ressortit du lit et se rhabilla une fois encore, cette fois-ci de pied en cap – chemise, cravate, chaussettes, et chaussures, et enfin son veston. « À la prochaine, dit-il.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-elle en le suivant jusqu'au séjour.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? » répliqua Bruce. Il ouvrit la porte d'entrée. « À la prochaine », répéta-t-il, descendant le perron avant de se diriger vers son auto.

Dans son dos, la porte claqua si fort que le bruit se répercuta à des kilomètres à la ronde, de chaque côté de la rue sombre et déserte. Des chiens se mirent à aboyer au loin.

Bruce monta dans sa voiture et fit démarrer son moteur. Un instant plus tard, il s'était détaché du trottoir et s'éloignait de la maison.

Il roula sans but pendant une petite heure, pour se retrouver sur la 95. Peu après, il prenait la direction de Montario. *Pourquoi pas ?* songea-t-il.

Une fois à Montario, il prit la petite route familière qui conduisait à la maison de Peg Googer. Il n'aperçut aucune lumière pendant qu'il se garait. Quoi de plus normal, se dit-il. Il était au moins 3 heures du matin. Bruce descendit de l'auto et remonta l'allée menant à la véranda. Il frappa un certain temps. N'obtenant pas de réponse, il fit le tour de la maison et tambourina sur ce qu'il savait d'expérience être la fenêtre de sa chambre.

La porte de la cuisine s'entrouvrit. Enveloppée dans un peignoir blanc, Peg chuchota : « Mon Dieu, mais c'est Bruce Stevens ! » Elle se tortillait d'embarras. « Qu'est-ce qui se passe ? T'as encore oublié ton pardessus ? »

— Est-ce que tu me laisserais passer le reste de la nuit chez toi ? Je rentre à peine de Seattle.

— Ah non ! fit-elle en lui barrant le passage. Tu as une femme maintenant. Ça t'est déjà sorti de la mémoire ?

— Je suis trop crevé pour conduire jusqu'à Boise », prétendit-il. Il la poussa pour passer. Le temps qu'elle ferme la porte à clé et s'élance à sa poursuite, il était déjà en train de suspendre son veston dans le placard de la chambre. Une seule chose l'intéressait, dormir ; aussi ne prêta-t-il aucune attention aux hauts cris de la jeune femme. À peine fut-il déshabillé qu'il se jeta au lit et remonta les couvertures sur sa tête.

« Et moi, où suis-je censée me mettre ? » lui demanda Peg d'un ton un peu hystérique.

Bruce ferma les yeux sans rien dire.

« Je vais aller dormir dans l'autre chambre. » La jeune femme rassembla ses vêtements, prit les flacons posés sur sa coiffeuse et sortit de la pièce. Une fois revenue, elle éclata : « Qu'est-ce que c'est que tout ce fourbi dans ta voiture ? Tu as fait ta valise ? Je meurs de curiosité. » Elle se mit à tourner autour du lit, attendant une réponse. « Si tu comptes dormir ici, tu as intérêt à me dire la vérité. Je crois que c'est contraire à la loi ou quelque chose de ce genre, non ? Maintenant que tu es un

homme marié. Susan risque-t-elle de se pointer pour venir te chercher ?

— Non, fit-il.

— Ne t'endors pas encore, reprit-elle gaiement. Je veux te parler. » Elle alluma la lampe de chevet.

« Tu es un vrai beatnik. On dirait que tu ne t'es pas rasé depuis un mois. C'était encore un de tes week-ends sauvages ? »

Il resta muet. Finalement, Peg éteignit la lumière et sortit de la chambre.

« Bonne nuit, lança-t-elle depuis le couloir. Il faut que je me lève de bonne heure demain matin pour aller travailler, donc je ne te verrai sans doute pas. Il y a des œufs et de la saucisse de porc au réfrigérateur. Ferme la maison à clé avant de partir. Car tu comptes t'en aller, n'est-ce pas ? » Elle s'attardait encore.

« Oui », dit-il.

Elle finit par fermer la porte et Bruce put enfin s'abandonner au sommeil.

Le lendemain, il se leva vers midi, prit un bain, se rasa, s'habilla, prit son petit déjeuner dans la cuisine de Peg et retourna à Boise.

Il trouva Susan dans sa boutique Polycopie Service, installée à un des bureaux avec un énorme tas de documents devant elle. Dès qu'elle le vit, elle posa sa cigarette et dit à voix basse : « Hello.

— Hello.

— Je regrette qu'on se soit disputés », murmura-t-elle. Elle tenait son menton dans ses mains en se massant le front, les yeux caves fixés par terre. « Bruce, reprit-elle, c'est la fin du magasin. J'espère seulement que ce n'est pas la nôtre.

— Je l'espère aussi. » Bruce traversa la pièce et tira une chaise pour pouvoir s'asseoir à côté d'elle. Il l'enlaça et l'embrassa ; elle avait les lèvres sèches, qui répondirent tout juste à son baiser.

« Si tu as toujours l'intention de berner quelqu'un pour qu'il achète ces machines... », articula-t-elle. Ses yeux se remplirent de larmes. « Tout est de ma faute. C'est moi la responsable, ajouta-t-elle.

— Pourquoi dis-tu ça ? »

De larges cernes noirs s'étaient formés sous ses yeux, et il vit des rides de désespoir dans son cou. « Après tout, dit-elle d'une voix chevrotante, j'étais ton professeur. J'ai contribué à former ton sens moral. »

Cette déclaration le fit sourire. « Est-ce un tel manquement à la morale ? Qu'est-ce que tu fais quand on te donne un faux billet ? Ne le redonnes-tu pas à la première personne venue ?

— Non, répondit-elle.

— Vraiment ? » Il n'en croyait pas un mot. « Tout le monde fait ça, affirma Bruce.

— Tu ne comprends pas ! s'écria-t-elle. C'est toute la différence entre nous. Tu crois que je plaisante.

— Je ne crois pas que tu plaisantes, rétorqua-t-il. Mais je pense qu'en pratique... » Il modifia ce qu'il s'apprêtait à dire : « La théorie est une chose. Mais nous devons nous débarrasser de ces machines. Tu n'es pas d'accord ? Nous ne pouvons pas amortir une telle perte. Une grosse boîte comme la Centrale d'Achat pourrait l'amortir sans la voir passer. Ils ont un certain pourcentage de pertes annuel ; il leur arrive de récupérer de la camelote, mais ils s'y attendent. Ils font des milliers d'affaires par an et, selon la loi des grands nombres, certaines d'entre elles tournent obligatoirement mal. »

Elle hocha la tête, suivant son raisonnement.

« Mais, reprit-il, pour nous ce n'est pas pareil.

— Tout le monde voit les choses comme toi dans le monde des affaires, dit-elle. N'est-ce pas ? C'est un monde qui m'est étranger, Bruce. Cela n'a aucun rapport avec le bien ou le mal ; je me sais juste incapable de faire une chose pareille. Les machines nous resteront sur les bras, à moins qu'un tiers ne puisse en faire quelque chose, mais il faut lui dire de quoi il retourne. Je parlais sérieusement tout à l'heure. Si tu descends à Reno, je lui téléphonerai ; je me souviens de son nom. Ed van Scharf ou von Scharf. » Elle lui montra un carnet d'adresses. Sur une des pages, elle avait inscrit la raison sociale et le numéro de téléphone de la société de discount.

« Je peux rester à la maison ce soir ? finit-il par lui demander.

— Bien sûr que oui », dit-elle en lui caressant le bras et l'épaule sans le quitter des yeux, comme si, pensa-t-il, elle guettait quelque signe, quelque chose qui lui montre la voie. « Tu aurais pu la nuit dernière. Personne ne t'obligeait à partir. Où es-tu allé ?

— J'ai dormi dans ma voiture, mentit-il.

— Tu n'as pas à faire ça. Je ne me suis pas recouchée ; j'ai passé la nuit à réfléchir. Je n'aurais pas dû te reprocher d'avoir travaillé pour une société de discount. Mais c'est vrai, Bruce. Ta formation et ton attitude sont différentes des miennes. J'ai appelé Fancourt, il passera après la fermeture, vers 18 heures. Je veux lui exposer la situation ; je sais qu'il ne peut rien y faire, mais je tiens à m'en assurer.

— Bonne idée, approuva-t-il, bien qu'il n'en vît pas l'utilité.

— Ensuite, je ferme boutique, déclara-t-elle. J'ai compris la leçon. Sur les 3 000 dollars, nous n'en devons que la moitié. On peut en tirer suffisamment pour rembourser l'emprunt, et il nous restera un bon pactole. Il se pourrait même que Zoé veuille racheter le magasin. Je pense lui en demander environ 5 000 dollars. Tout ce que je veux, c'est m'en laver les mains et partir d'ici. Une fois que ce sera fait, nous aurons le temps de nous retourner pour voir ce que nous voulons faire. » Elle lui sourit avec espoir.

« Tu ne veux même pas que j'essaie de fourguer les bécanes ? s'étonna-t-il.

— Je... je ne crois pas que ce soit possible, répondit-elle, hésitante.

— C'est possible, insista-t-il.

— Tu n'en sais rien, Bruce.

— Je vais monter à la maison récupérer les dix que tu as déchargées, lança-t-il en se levant.

— Et ensuite ?

— Même si tu vends la boutique, il faudra bien s'occuper des machines.

— Est-ce que tu vas aller à Reno ?

— Oui, répondit-il, à moins qu'une autre occasion ne se présente.

— J'espère bien avoir vendu à ton retour. » Susan prononça ces paroles avec une telle intensité qu'il la crut sur parole. Elle était sérieuse. Si elle le pouvait, nul doute qu'elle se débarrasserait de la boutique. Mais, se dit-il, ça ne pouvait pas se faire d'un coup de baguette magique. Ça prendrait un certain temps. Et des démarches.

« Tu peux me donner 50 dollars pour mes frais ? » lui demanda-t-il. Bruce avait dépensé tout l'argent qu'il avait.

« Je pense que oui », répondit Susan. Après avoir regardé ce qu'il y avait dans la caisse, elle lui remit 25 dollars de son porte-monnaie, plus deux billets de dix sur la caisse et, pour finir, un rouleau de pièces de 5 cents. « Presque 50 dollars, annonça-t-elle.

— Ça ira, fit-il. J'ai ma carte de crédit pour prendre de l'essence.

— Est-ce que tu m'as crue quand je t'ai dit que j'allais appeler ton ancien patron ?

— On verra. » Il ne parvenait pas à croire qu'elle s'amuserait à compromettre la vente au dernier moment. Tous deux comprenaient la situation ; ils ne pouvaient se payer le luxe de souffler mot à quiconque du problème de clavier. À l'instar de Baranowski, il leur suffisait de se taire en espérant que personne ne remarquerait rien. Peut-être Baranowski lui-même n'avait-il découvert le pot aux roses qu'après avoir acheté les quatre cents machines...

D'un bout à l'autre de la chaîne, songea-t-il. Les machines passant de main en main. D'une ville à l'autre. Depuis Mexico jusqu'à Seattle, en passant par San Diego et Los Angeles, San Francisco et Portland, sans doute même par certaines petites villes intermédiaires...

Et c'est notre tour à présent.

C'est à nous de faire tourner la roue, de nous débarrasser de ces engins, de les remettre en circulation.

Il était intimement persuadé que Susan voyait aussi les choses comme ça. C'était trop grave. Quelle autre solution avaient-ils ?

« Tu sais, reprit Susan, quand tu m'as appelée de là-bas pour me parler de Milt, ça m'a beaucoup inquiétée. Le fait que tu sois

capable de t'en aller et de l'abandonner. Je suppose que tu partiras d'ici un de ces jours, comme cette nuit. Quand tu estimeras que cela ne te rapporte pas assez de rester avec moi. Lorsque tu arriveras à la conclusion que la boutique ou le fait d'être mon mari ne nourrit pas son homme. Peut-être devrais-je me mettre à te parler dans ton langage. Je pense être un parti intéressant. Je peux sans doute gagner ma vie toute seule ; je l'ai toujours fait. Au moins, depuis que j'ai... j'allais dire : depuis que j'ai ton âge. Mais en réalité, c'est depuis mes 19 ans. N'est-ce pas quelque chose à prendre en compte ? Une épouse susceptible de subvenir à ses besoins et peut-être aussi aux tiens ?

— Tu sais bien que je n'ai jamais eu ce genre d'arrière-pensée, protesta-t-il.

— Peut-être pas consciemment, répliqua-t-elle.

— Toujours ta maudite langue ! s'exclama-t-il avec ressentiment.

— Tu n'as jamais inconsciemment désiré te reposer sur moi ? La situation parle d'elle-même. Une femme plus âgée, en qui tu retrouves une figure que tu respectais, sur qui tu te reposais pour tes choix de vie...

— Je n'ai jamais dépendu de toi, se défendit-il depuis la porte de la boutique. J'avais peur de toi. Je vivais dans l'attente de la fin des classes.

— Tu mens ! riposta-t-elle. Tu avais besoin de quelqu'un pour te conseiller. Il fallait qu'on te montre le chemin.

— Ne sois pas si vindicative », murmura-t-il, supportant mal de tels reproches manifestement inventés dans l'unique but de le blesser ; elle ne mesurait pas la portée de ses paroles.

« Tu étais un gosse influençable, dit-elle, le visage blême mais calme. Un enfant dépendant qui suivait constamment les autres.

— C'est faux, articula-t-il non sans peine.

— C'est vrai, insista-t-elle. Tu avais un frère aîné. Il est dans la recherche médicale, pas vrai ? Il a obtenu plein de bourses. Je me rappelle avoir eu son carnet scolaire sous les yeux. Il était brillant, je m'en souviens.

— Ça t'amuse ? lança-t-il. Amuse-toi. Amuse-toi bien.

— Je peux comprendre ton envie de me prouver que tu es un adulte et capable de prendre ta place d'égal à égale, déclara Susan avec la méchanceté chirurgicale qui pointait toujours dans ses paroles quand elle était furieuse, résolue à emporter le morceau à tout prix. Si seulement tu avais été capable de mener à bien cette affaire... Pour toi, autant que pour nous deux, je regrette que tu ne te sois pas montré à la hauteur de ce dont tu prétendais avoir l'expérience. Sans doute ne devrais-je pas te dire de telles choses, n'est-ce pas ? Psychologiquement, tu n'es pas assez fort pour les entendre. Pardonne-moi. » Mais alors même qu'elle s'excusait, ses yeux étincelaient de cruauté ; elle cherchait encore à retourner le fer dans la plaie.

« Tôt ou tard, il faut apprendre à se connaître », reprit-elle, élevant la voix pour pérorer sur le ton sec et cinglant qui par le passé l'avait pénétré jusqu'à la moelle et était resté gravé dans sa mémoire. Cette sonorité le fit tressaillir. Il courba l'échine, submergé par la peur, la culpabilité et la haine incurable qu'il lui vouait dans son souvenir. Soudain, d'un air de triomphe, elle pointa un doigt dans sa direction. « Je pense avoir compris tes motivations ; tu as fait exprès d'acheter ces machines, sachant inconsciemment qu'elles étaient défectueuses, pour me faire payer l'hostilité que tu ressentais envers moi quand tu avais 11 ans. Tu as toujours 11 ans. Sur le plan affectif, tu es un collégien. » Haletante, elle le fixait du regard, attendant sa réponse.

Il n'y avait rien à dire. Il sortit de la boutique sans un mot. Pendant un bon moment il roula sans même savoir où il allait ; c'était le cadet de ses soucis. Il déambulait dans le centre-ville de Boise, la tête vide.

Quelle mesquinerie, pensa-t-il. N'importe quoi pour marquer des points.

Peut-être y avait-il du vrai. Peut-être – inconsciemment – avait-il remarqué que le clavier ne convenait pas. Après tout, il avait eu tout le loisir de l'examiner. De même que Milt Lumky s'était débrouillé pour tomber malade au bon moment, afin de se venger de lui et de Susan.

Comment savoir ? s'interrogea-t-il.

Peut-être tout cela n'avait-il pas d'importance, conclut-il. Peut-être cela ne signifiait-il rien, d'une manière ou d'une autre. *J'ai acheté les machines, Milt est tombé malade. Les motifs ou les raisons secrètes des uns et des autres ne comptent pas. Il faut toujours que je me débarrasse des soixante machines à écrire électriques portatives Mithrias.*

Je veux bien être pendu si je parle à quiconque des claviers. À chacun de savoir ce qu'il a à faire.

Bruce attendit le coucher du soleil avant de s'engager sur l'autoroute.

Je ferais mieux de concocter une sacrée bonne histoire, pensa-t-il. Parce que la première chose qu'il voudra savoir, c'est pourquoi j'essaie de les écouler à bas prix. C'est à ce moment précis que je réaliserai ma vente ou la louperai.

Il réfléchissait tout en conduisant.

Durant plusieurs heures, rien ne lui vint à l'esprit. Et puis, tout à coup, il échafauda un des mensonges les plus sensationnels qu'il ait jamais conçus. Une explication absolument parfaite pour ses desseins.

Bruce devait se défaire des Mithrias parce qu'un représentant d'un grand fabricant américain de machines à écrire – Royal, Underwood ou Remington – avait eu vent du fait qu'il les avait en sa possession et s'apprêtait lui-même à en vendre. Ledit représentant était entré en contact avec lui pour le prévenir que, s'il les vendait au comptant, il ne décrocherait jamais de sa vie une licence de distribution pour une machine américaine. Et, qui plus est, il n'aurait même pas de pièces détachées ou de fournitures ; on se chargerait de le faire sécher sur pied.

D'un autre côté, s'il écoulait les Mithrias dans un autre secteur, ils s'arrangeraient pour qu'il obtienne une licence à des conditions correctes.

C'était la supériorité de la petite Mithrias qui avait effrayé les fabricants américains de machines à écrire.

Une société de discount telle que la Centrale d'Achat sauterait sur l'occasion de récupérer ces machines, une fois qu'il

aurait raconté cette fable à ses dirigeants. À supposer qu'ils le croient.

S'ils me croient, alors c'est dans la poche. Sinon, adieu la vente. Et s'ils achètent, pensa-t-il, ils le feront à un bon prix. Je peux probablement les leur vendre avec un bon bénéfice. Pas à 50 dollars l'unité, plutôt 75. Une marge de 50 %, tout le monde s'en contenterait.

Évidemment, se rappela-t-il, je ne pourrai plus remettre les pieds dans le Nevada.

Je me demande si je peux réussir mon coup, songea-t-il. Cette seule idée le stimulait. Pas simplement d'écouler les machines, mais d'en tirer un bon profit. Et pas les vendre à n'importe qui, mais à une société de discount. À celle où il avait appris le métier des affaires.

À ses anciens employeurs... C'était un défi.

Ed von Scharf reçut Bruce et s'enferma avec lui dans son bureau en mezzanine qui surplombait le rez-de-chaussée du bâtiment de la Centrale d'Achat.

« Jetons-y un coup d'œil, dit sèchement von Scharf.

— J'ai l'impression que tu t'attendais à ma visite, s'étonna Bruce.

— Ta femme m'a appelé, lui expliqua von Scharf. Elle m'a tout dit. Combien les as-tu payées ?

— 50 dollars pièce, marmonna Bruce, mortifié.

— Il me faut quelqu'un du rayon des machines à écrire. » Von Scharf s'excusa. Il revint flanqué de l'acheteur chargé dudit rayon et de Vince Paretti, l'un des frères Paretti. Le trio se pencha sur la Mithrias que Bruce avait apportée avec lui.

« Nous pouvons standardiser le clavier, déclara finalement l'acheteur de machines à écrire. À deux ou trois petites différences près. Rien de bien important. Toutes les lettres et tous les chiffres seront à leur place. C'est ce qui compte. » Après un signe de tête à l'adresse de Paretti et de von Scharf, il s'apprêta à se retirer.

« Combien ? lui demanda Paretti. Le coût de la main-d'œuvre.

— À notre charge... fit le technicien tout en calculant. Disons, maximum 5 dollars par machine. »

Après son départ, von Scharf se retira au fond du bureau pour laisser Paretti mener les négociations.

« Nous allons t'en débarrasser, annonça celui-ci à Bruce. Nous sommes prêts à t'en donner 45 dollars pièce, mais nous voulons les soixante plus le nom de ton fournisseur. Combien en a-t-il d'autres, à ta connaissance ?

— Trois cent quarante environ, répondit Bruce.

— À combien les vendrait-il ?

— Je n'en sais rien, dit-il, accablé par l'inutilité de toute l'entreprise. Vous pourrez sans doute le faire descendre au-dessous de 50 dollars pièce. Ce qui est le prix que j'ai payé.

— Oui, approuva Paretti. C'est ce que nous a dit ta femme. On voulait juste s'en assurer. On ne tient pas à ce que tu subisses un préjudice, mais tu te rends bien compte que ça va nous revenir cher de les mettre en état pour pouvoir les vendre. Qu'est-ce que tu dirais de 45 dollars pièce ? Ça ne représente pour toi qu'une perte de 300 dollars. Une plaisanterie.

— Pour vous, peut-être, protesta Bruce.

— J'aimerais autant qu'on lui rende les 50 dollars qu'il a déboursés, intervint von Scharf.

— Pas question, répliqua Paretti sur un ton sans réplique.

— Il nous les apporte sur un plateau. C'est lui qui a eu le nez creux ; ça mérite une récompense. Sa femme dit qu'il a passé une semaine sur la route. Nous allons en acquérir près de deux cents.

— Je suis contre, s'entêta Paretti, mais si tu en fais un point d'honneur, vas-y, donne-lui un chèque de 3 000 dollars. (Puis, à l'intention de Bruce :) Comment te sens-tu ? T'en voilà débarrassé sans avoir perdu un centime.

— Je sais qu'elles valent plus de 50 dollars », balbutia Bruce d'une voix presque inaudible.

Les deux hommes en convinrent d'un large sourire.

« Jouons à pile ou face, proposa von Scharf. (Il exhuma une pièce de 50 cents et la lança en l'air.) Pile tu vends, face tu ne vends pas. » Sa main manqua la pièce, qui tomba par terre. « Face, annonça-t-il. Tu ne vends pas. » Il ramassa sa pièce et la remit dans sa poche.

« Laissez-moi une heure ou deux pour réfléchir, fit Bruce. D'accord ? »

Les deux autres opinèrent du chef.

Von Scharf lui assena une claque dans le dos alors qu'il sortait du bureau. Puis il le raccompagna jusqu'à la sortie. « Tu sais, dit-il, je suis un peu surpris. Tu ne les as pas achetées les yeux fermés, quand même ?

— Non, répliqua Bruce. Je les ai examinées.

— Si tu avais été encore des nôtres, tu aurais perdu ta place.

— Je vous retrouve dans une heure », le coupa Bruce. Lui tournant le dos, il sortit et se dirigea vers le parking où l'attendait son auto.

Après avoir roulé sans but pendant une heure, il fit une halte dans un drive-in pour s'acheter un milk-shake à l'ananas. Pendant les longs trajets sous le soleil, il trouvait que ça l'aidait à oublier la monotonie de la route ; le goût lui évoquait les filles, la plage et la mer bleue, les transistors et les bals, le temps insouciant du lycée. Ce qu'il en avait connu.

Dans la plupart des autos qui entouraient la sienne, il apercevait des adolescents. Des gosses avec leurs petites amies garés dans des coupés Mercury, qui écoutaient leur autoradio en mangeant des hamburgers et en sirotant des milkshakes.

Je me demande si je dois leur vendre les bécanes. S'ils peuvent les mettre en état pour 5 dollars pièce, pourquoi pas moi ? Non, comprit-il. C'est leur prix ; ils ont des établis dans l'arrière-boutique et des larbins doués en mécanique pour exécuter le boulot.

L'idée lui traversa néanmoins l'esprit, comme une possibilité de dernier ressort, qu'il essaie de faire le travail lui-même. Ça lui coûterait au moins 300 dollars. Probablement davantage. Mais il n'avait pas besoin de modifier les soixante machines à la fois ; il pouvait très bien commencer par quelques-unes, les vendre et en transformer d'autres avec l'argent ainsi obtenu. Et ainsi de suite.

Après avoir fini son milk-shake, Bruce roula jusqu'à tomber sur un atelier de réparation de machines à écrire. Il se gara et descendit de voiture avec une Mithrias sous le bras. L'ayant montrée au technicien, il lui demanda à combien reviendrait la modification du clavier.

Le petit homme trapu, tiré à quatre épingles avec chemise blanche, cravate et pantalon en peau d'ange bien repassé, examina la machine sous toutes ses facettes, puis indiqua une fourchette de 20 à 25 dollars.

« Tant que ça ? » s'écria Bruce, la mort dans l'âme.

Le réparateur lui expliqua que certaines modifications impliquaient de dessouder les lingots. Ou alors que les tiges de caractères devaient être coupées, changées et ressoudées dans

un ordre différent. Mais quelques touches devaient être fendues, et c'était là une tâche délicate.

« Y a-t-il une chance pour que j'arrive à faire le travail moi-même ? s'informa Bruce.

— Tout dépend si vous êtes doué ou pas, lui répondit son interlocuteur.

— Et les outils ?

— Oui, il vous faudra des outils. Mais pour une seule machine...

— J'en ai soixante, avoua Bruce.

— Alors ce que vous avez de mieux à faire, conseilla le réparateur, c'est de vous entendre avec quelqu'un qui est de la partie. Qui a un atelier, des outils et qui sait comment s'y prendre. Si vous essayez tout seul, vous allez endommager des lettres, et la machine sera fichue. Parce que je parie que vous ne trouverez pas de pièces de rechange. »

Bruce remercia le réparateur et sortit du magasin.

Terminé ! À moins, naturellement, qu'il puisse s'associer avec un réparateur. En l'intéressant à l'affaire, peut-être.

Qui connaissait-il ? Personne. Du moins, personne de qualifié.

Ils me tiennent, se dit Bruce. Ils vont me racheter les bécanes, faire les modifications nécessaires et en tirer un sacré bénéfice. Toute la peine que je me suis donnée, toutes mes pérégrinations, mes projets, mes emmerdements... sans parler de Polycopie Service, ou quel que soit le nom que nous aurions fini par trouver. Nous allons récupérer notre argent – l'essentiel, en tout cas – mais je doute fort que nous allions bien loin avec. En fait, je sais que nous n'irons nulle part. Comment le pourrions-nous ? Où irions-nous ?

Me voilà avec les machines sur les bras, se désolait-il, et je ne peux rien en faire. Impossible de les réparer ou de les vendre. Tout ce qu'il me faut, c'est de l'argent. De l'argent. Quelques centaines de dollars.

Mille. Mieux encore, deux mille. C'est toujours ça. Mais où vais-je trouver cette somme ? On doit 1 500 dollars à la banque, plus les intérêts ; j'ai tapé mes parents et Milt Lumky,

qui d'autre ? Rien à vendre, à louer, à échanger, à mettre en gage...

Et mon auto ?

Il n'avait pas fini de la payer. C'était hors de question.

La maison de Susan peut-être ? L'hypothéquer. Assez longtemps pour mettre ces maudites machines en état d'être vendues.

Puis il songea : *Elle leur a téléphoné. Elle les a appelés pour leur parler du clavier. Il se pourrait bien que j'en aie ma claque, en fin de compte. Peut-être est-ce le moment d'en tirer les conclusions.*

Quel acte immoral ! se dit-il. Bien sûr, Susan ne voyait pas les choses sous cet angle. À ses yeux, c'était un acte vertueux.

C'était le pire. Elle avait agi ainsi par sens du devoir.

Mais ça l'avait mis en mauvaise posture. *Votre femme nous a appelés*, lui avait dit Ed von Scharf. *Votre femme nous a tout raconté. Elle vous a fait un croc-en-jambe, mon pote. Espèce de clown.* Au nom de quoi ? Pour venir en aide à la société de discount la Centrale d'Achat, où elle n'avait jamais mis les pieds et qui avait manifestement tout pour lui déplaire ?

Je ne le saurai jamais, soupira-t-il. *Je n'arrive décidément pas à la comprendre. N'en parlons plus.*

Il l'appela de la cabine téléphonique d'un drugstore. « Ils acceptent de nous en débarrasser, dit-il.

— Oh ! merci, mon Dieu, s'exclama Susan avec ferveur. À combien ?

— 45 pièce, répondit-il.

— Oh ! quel soulagement ! » Elle soupira. « Bruce, c'est merveilleux. Ça veut dire que nous allons récupérer presque l'intégralité de notre argent. Combien allons-nous perdre ? 300 dollars ? Je suis trop excitée pour faire le calcul. On n'a qu'à décider que c'est l'argent de Milt, une partie des 500 dollars qu'il nous a donnés en cadeau de mariage. Je l'ai appelé, à propos. Je l'ai joint à Pocatello, chez une amie à lui. Tu la connais... Cathy Hermes.

— Comment va-t-il ?

— Beaucoup mieux. Il est de nouveau sur la route. Il m'a demandé si nous avions les machines, et je lui ai répondu... (Elle hésita.) Je lui ai dit que nous ne nous étions pas encore décidés.

— Pourquoi ?

— Parce que... eh bien, je me suis dit que ça le tracasserait.

— Pourquoi ça devrait le tracasser ?

— J'y ai réfléchi, et j'en suis arrivée à la conclusion que tu avais sans doute raison. Peut-être connaissait-il la vérité au fin fond de son inconscient. S'il a appris qu'on était allés tout droit les acheter, il a dû se sentir coupable. Je crois que c'est pour ça qu'il nous a donné les 500 dollars, pour soulager sa conscience. Je me posais la question... C'est une sacrée somme.

— Je pensais que c'était au nom du bon vieux temps, ironisa-t-il. Parce que vous étiez de grands amis.

— Non, répliqua-t-elle. Où as-tu été chercher cette idée ? Je ne le connais certainement pas plus que toi.

— Je dois leur laisser les machines, alors ?

— Oui, oui, dit-elle. À tout prix. Avant qu'ils changent d'avis.

— Ça m'étonnerait fort qu'ils changent d'avis, dit-il. Ils vont se mettre quelque chose comme 9 000 dollars dans la poche, à quelques heures de main-d'œuvre près.

— M. von Scharf t'a-t-il dit quelque chose au sujet de ton travail ? s'enquit Susan.

— Pourquoi ? riposta-t-il, glacé.

— Je me demandais s'il l'avait fait. Si nous devons fermer boutique, il faudra bien que tu y réfléchisses. J'ai bien l'intention de fermer, Bruce. J'ai discuté avec Fancourt après ton départ, et il pense lui aussi que c'était une bonne idée. Comme ça, je pourrai rester à la maison avec Taffy.

— Tu en as parlé à von Scharf ?

— Je... je lui ai dit que nous pensions peut-être descendre nous installer à Reno.

— Qu'est-ce qu'il a répondu ?

— Que ta place était libre.

— D'accord, lança Bruce. À bientôt.

— Tu seras à la maison demain ? lui demanda-t-elle alors qu'il s'apprêtait à raccrocher.

— Oui », fit-il, et il reposa le combiné.

Nom de Dieu, pensa-t-il, elle leur a parlé de mon travail. Ils ont dû tout arranger entre eux. Mon emploi du temps, mon salaire, mes fonctions...

Il regagna sa voiture. Après être resté assis sans bouger pendant quelques minutes, il fit démarrer son moteur et retourna à l'atelier de réparation où le petit bonhomme courtaud tiré à quatre épingles lui avait donné un devis.

« Eh bien, vous revoilà, déclara le réparateur de son air tranquille et sévère comme Bruce entraît avec la Mithrias.

— Je voudrais que vous vous chargiez de ce travail. Vous pouvez vous y mettre tout de suite ?

— Je ne vois rien qui puisse m'en empêcher, répondit l'homme. Asseyez-vous ici. » Il prit la machine et la posa sur sa table de travail. « Elle ne pèse vraiment pas lourd, observa-t-il.

— J'aimerais regarder, dit Bruce. Ça ne vous embête pas ? » Il sortit un stylo à bille, du papier, puis se posta à côté.

« Vous voulez voir comment ça fonctionne, pas vrai ?

— Oui.

— Soyons franc. Ça va sans doute vous aider, mais vous ne pourrez pas vous contenter de me regarder travailler pour apprendre à le faire. » Le réparateur réfléchit. « Vous êtes pressé ? Vous pourriez vous arranger pour patienter jusqu'à ce soir ?

— Je pense, acquiesça Bruce.

— Repassez après dîner. Vers 19 heures. Je la réviserai étape par étape sous vos yeux, en vous montrant les outils qui vous seront nécessaires. Vous pourrez travailler ici, sur mon établi, jusqu'à ce que je me sois assuré que vous savez ce que vous faites. Sinon, vous ne réussirez qu'à abîmer vos soixante machines.

— Vous me croyez capable de tout enregistrer ? s'inquiéta Bruce.

— Sans aucun doute. Ça vous coûtera dans les 30 dollars, pour la peine. Je vous laisserai faire le plus de choses possible. C'est une opération blanche pour moi. » Le bonhomme posa la Mithrias d'un côté. « À tout à l'heure, alors. »

Bruce sortit du magasin un peu rasséréné. Dans son dos, le petit homme d'allure quelconque se replongeait

imperturbablement dans une vieille IBM électrique, avec sa cravate qui lui pendait devant le nez.

Une personne que je n'ai jamais vue de ma vie, se dit-il.

Le soir même, il retournait à l'atelier. Le réparateur le fit entrer, puis commença à travailler à la machine à écrire. Ça n'avait pas l'air bien sorcier. Quand il eut terminé, il se contenta de superviser les opérations pendant que Bruce s'attaquait à une deuxième machine. À 10 heures, ce dernier savait comment on dessoudait, coupait et ressoudait, et s'affairait à couper une touche en deux. Après quoi le technicien lui montra comment aligner les caractères au moyen d'outils spéciaux qui pinçaient et recourbaient les lingots.

« Vous allez devoir vous procurer ces outils », dit l'homme. D'une écriture régulière, vieux jeu, il entreprit de consigner méthodiquement les noms de marques et les tailles à l'intention de Bruce. « Voici l'adresse de deux fournisseurs où vous pourrez tenter votre chance ; s'ils ne les ont pas en magasin, vous n'aurez qu'à les commander sur la côte ou dans l'Est. Par la suite, vous pourrez vous en servir pour toutes sortes d'autres emplois. Vous savez, si vous devez vendre des machines à écrire, vous auriez intérêt à créer votre propre service après-vente. Embauche quelqu'un, installez-vous un atelier. Sinon, ça vous coûtera trop cher. »

Bruce paya le réparateur, le remercia et s'en alla.

Je sais que je suis capable de faire moi-même les changements, se dit-il en remontant dans sa voiture. *J'ai juste besoin des bons outils*. Il avait tout noté au fur et à mesure, puis travaillé à partir des instructions écrites. Dans une semaine, ou dans un mois, il pourrait s'y remettre. D'après le réparateur, il n'en aurait pas pour plus de 15 dollars en outils, à condition de trouver une bonne occasion pour le chalumeau à alcool. Il savait où la dénicher : au rayon quincaillerie de la Centrale d'Achat.

Les soixante machines à écrire encore dans la voiture, il reprit le soir même la route pour Boise.

En voyant les cartons toujours entassés dans l'auto, Susan s'écria : « Pourquoi ne les as-tu pas vendues ? Ce sont eux qui se sont rétractés ? »

— Non, dit-il. C'est moi.

— Pourquoi ?

— Je vais les modifier, expliqua-t-il. Un type de Reno m'a montré comment faire.

— Mais tu n'es pas réparateur de machines à écrire !

— Je me charge du boulot. » Bruce avait fait l'acquisition des outils nécessaires avant de quitter Reno. « Ça ne nous coûtera rien. À moins que tu ne comptes la main-d'œuvre... » Après avoir été chercher le tire-palette, il entreprit d'y entreposer les cartons.

« Ce n'est pas à toi de décider, lui fit-elle remarquer.

— C'est tout décidé, rétorqua-t-il.

— Quand je leur ai parlé au téléphone, reprit-elle, je leur ai dit que tu leur apportais les machines pour les leur vendre.

— Nous n'avons pas réussi à nous mettre d'accord.

— Il n'y avait rien à négocier. Nous étions convenus du moindre détail au téléphone. Tu n'aurais pas essayé de marchander, par hasard ? D'en obtenir un meilleur prix ? Et comme ils n'ont pas voulu marcher, tu as claqué la porte ! » Elle paraissait plus stupéfaite que fâchée ; elle ne comprenait pas pourquoi il était revenu avec les machines, mais savait qu'il devait bien y avoir une raison. Il avait agi délibérément ; elle semblait en être consciente. Tout en le regardant charrier les machines, Susan hésitait entre la curiosité et l'indignation. En attendant, elle continuait sa harangue. Il ne lui prêta aucune attention.

« Je bricolerai ici, au magasin, l'informa-t-il pendant qu'elle faisait une pause. Si j'arrive à dégager un bureau. On n'a pas besoin que toutes soient prêtes en même temps, juste de quoi en mettre quelques-unes en vente. » Il disposa dans la vitrine celles déjà transformées. « En voilà déjà deux. »

Elle se pencha, pressée de voir ce qu'il avait accompli. Bruce s'arrêta aussitôt de décharger pour lui montrer.

« Tu vas les abîmer, objecta-t-elle.

— Non », dit-il.

Elle avait repris le contrôle d'elle-même à présent. Croisant les bras, elle prit une profonde inspiration et articula d'une voix

grave, tendue : « Eh bien, je t'ai embauché pour t'occuper des achats. »

Cela pouvait signifier n'importe quoi, il s'en rendait compte. « C'est vrai, fit-il. Et quand on embauche quelqu'un pour une tâche précise, la procédure la plus rentable est de lui fiche la paix et de le laisser faire son travail. Il suffit de travailler dans n'importe quelle grosse boîte pour le savoir. »

Elle le fixait avec une expression qu'il ne parvenait pas à déchiffrer.

« C'est comme ça que le président Eisenhower a procédé en Europe, conclut-il.

— Peut-être que tu devrais en garder une comme modèle, suggéra Susan au bout d'un moment.

— Tout est consigné, répliqua Bruce en exhibant ses notes. Tu vois ? »

Susan insista : « Gardes-en quand même une.

— Il va falloir mettre au point une formule de crédit, dit-il.

— Voyez-vous ça », murmura-t-elle d'un ton qui pouvait passer pour sarcastique ; mais il ne l'entendit pas assez bien pour en être sûr.

Elle resta plantée là, bras croisés, à le regarder terminer le déchargement. Ni l'un ni l'autre ne disait rien. *Il faut qu'elle reconnaisse que c'est pour ça qu'elle m'a embauché*, songeait Bruce. *C'est mon travail. C'est à moi de prendre les décisions.*

Ce soir-là, Bruce s'affaira tard au magasin, tout seul, à modifier des machines. Il en termina deux, puis, épuisé, éteignit les lumières et traversa la ville pour rentrer à la maison. Bien sûr, Susan se trouvait déjà au lit. *Quel plaisir de se retrouver chez soi !* se dit-il tandis qu'il prenait une douche dans la salle de bains désormais familière. Il enfila un pyjama frais et se coucha aux côtés de sa femme.

Il dormit tard le lendemain matin. À son réveil, il découvrit que Susan avait déjà sauté du lit, fait sa toilette, déjeuné et disparu. Il s'autorisa une grasse matinée, étendu sur le dos, profitant de la paix de la maison. Puis, se levant à son tour, il prit tranquillement son petit déjeuner, se rasa, mit une chemise

de coton rayé propre, une cravate, un pantalon, puis, savourant sa liberté, s'amusa à déambuler d'une pièce à l'autre.

Il voyait la cour depuis la fenêtre du séjour. La pelouse et les rosiers. Le tuyau d'arrosage enroulé.

Jolie vue, pensa-t-il. Un camion de lait surgit du haut de la rue en pétaradant ; Bruce regarda le véhicule s'arrêter et son chauffeur sauter à terre.

La vision du laitier en train de grimper quatre à quatre la longue volée de marches de ciment de la maison d'en face lui procura une satisfaction indicible. *C'est agréable de voir quelqu'un d'autre trimmer*, remarqua-t-il. *Le monde du travail. Tout homme a sa niche, et je dois avouer que je ne suis pas trop mécontent de la mienne.*

La fin d'un long voyage, songea-t-il. *Un sacré périple.*

Après avoir passé sa veste, il sortit de la maison, se rendit à sa voiture, monta dedans et démarra.

Un instant plus tard, il dévalait la rue pour se rendre au magasin.

Devant la boutique de Polycopie Service, un camion jaune à plate-forme était garé le long du trottoir, son hayon élévateur abaissé. Tandis qu'il s'en approchait, Bruce se fit la réflexion que ce véhicule ne lui était pas inconnu. Il se gara devant un parcmètre, arrêta son auto et coupa le contact. Toujours au volant, il entreprit de surveiller le véhicule.

La porte du magasin était ouverte, calée par une brique. Au bout d'un moment apparut un garçon en chemise et pantalon kaki, traînant un diable sur lequel étaient entreposés des cartons. Manœuvrant le chariot d'une main experte, le garçon le régla à la hauteur de la plate-forme puis fit glisser les cartons au fond du camion. Après avoir prestement sauté à terre, il reprit la direction du magasin avec son diable et disparut à l'intérieur.

Je le connais, pensa Bruce.

Ce petit salaud travaille pour la Centrale d'Achat ; c'est leur camion. Il est en train d'embarquer les machines à écrire. Il les charge dans le camion pendant que je me prélasser dans mon lit.

Ouvrant sa portière à la volée, il bondit hors de sa voiture et dévala le trottoir jusqu'au camion. « Hé, cria-t-il, hors d'haleine. Qu'est-ce que tu fous ? »

Le garçon, qui réapparaissait à la porte du magasin avec son chargement de cartons, le reconnut au premier coup d'œil. « Salut, lança-t-il avec embarras. Voyons... vous travailliez à la Centrale. Attendez une minute, que je retrouve votre nom. » Son chariot incliné en arrière, il se tapotait le front pour s'aider à s'en souvenir. Il avait 17 ans environ, des cheveux en brosse, un visage joufflu et de gros bras musculeux.

« Elle est là ? lui demanda Bruce.

— Vous voulez parler de Mme Stevens ? » s'enquit le gamin. Puis il agita la main et s'exclama : « Ça y est, je sais qui vous êtes ! Bruce Stevens. »

Bruce pénétra dans la boutique. Susan était en train de fumer une cigarette dans le fond, perchée sur le coin d'un bureau. Elle portait un tailleur habillé vert foncé ; ses cheveux étaient relevés, et elle paraissait sombre, maîtresse d'elle-même. Elle leva les yeux vers lui. Mais pas un mot ne franchit ses lèvres.

Affectant le ton le plus naturel possible, il l'interrogea : « Qu'est-ce que tout ça signifie ?

— J'ai décidé de te rendre ta liberté », répondit Susan.

Nom de Dieu, pensa-t-il.

« Tu as raison, reprit-elle. Je t'ai embauché pour t'occuper des achats.

— Je veux bien être pendu », bégaya-t-il d'une voix cette fois faible et chevrotante. Il dut fourrer ses mains dans ses poches pour les empêcher de trembler. Pendant ce temps, derrière eux, le garçon continuait à charger des cartons ; il faisait discrètement aller et venir son diable, sans rien dire et avec le moins de bruit possible.

Il fit face à Susan. « Sommes-nous toujours mari et femme ?

— Oh, oui », répondit-elle avec énergie tout en clignant légèrement des yeux, comme si cela l'avait prise au dépourvu.

Ainsi elle l'avait viré. Il n'avait plus de travail ; pendant la nuit, ou au petit matin, elle avait retourné les choses dans sa tête et pris sa décision.

Puis elle avait téléphoné à la Centrale d'Achat, le camion était là pour le prouver. Comment avait-il pu faire le trajet aussi vite ? Elle leur avait peut-être téléphoné la veille au soir, pendant qu'il travaillait sur les machines. Avant même qu'il ne rentre se coucher. Sans doute s'était-elle entendue avec eux dès que possible, quittant le magasin directement pour aller leur téléphoner. Il était fort possible qu'elle ait pris sa décision dès qu'elle avait vu les machines. Mais elle n'en avait pas soufflé mot.

« Pourquoi ne m'avoir rien dit ? » demanda-t-il. Des éclats de sa voix lui revenaient en écho.

« J'étais lasse de discuter. »

Ce à quoi il ne trouva rien à répondre.

« J'avais l'impression, reprit-elle, que c'était une perte de temps d'aborder à nouveau ce sujet. Je savais que tu avais pris ta décision et qu'il n'y avait aucun moyen de te raisonner.

— Je trouve ça un peu fort de café, balbutia-t-il.

— C'est mon magasin, rétorqua Susan. Nous devons tous les deux nous faire à l'idée que c'est moi la propriétaire. » Le regardant droit dans les yeux, elle ajouta : « Les machines m'appartiennent. Tu es d'accord ? Je suis navrée de me montrer intransigente là-dessus, mais elles sont à moi. Elles ont été achetées avec mon argent.

— Ce n'était pas que ton argent, objecta-t-il. Qu'est-ce que tu fais de celui que mes parents nous ont donné ?

— La moitié est à moi, répliqua Susan. Ça ne te laisse que 1 500 dollars.

— Et la somme dont Milt nous a fait cadeau.

— Légalement, la moitié m'appartient. »

Il s'obstina : « Une partie des machines me revient. »

Susan hocha la tête. Mais cela ne semblait guère avoir d'importance à ses yeux.

« Je vais prendre les miennes, déclara-t-il.

— Ne te gêne pas », dit la jeune femme. Elle tirait nerveusement sur sa cigarette.

Bruce ressortit du magasin et s'approcha du camion. Le gamin était en train d'en rabattre le hayon. Il avait attaché les cartons avec des cordes afin qu'ils ne bougent pas pendant le

trajet. « Va te faire foutre ! jura Bruce. Il y en a qui m'appartiennent. »

Susan apparut sur le pas de la porte. « C'est exact, dit-elle à l'adresse de l'employé. Un certain nombre lui reviennent. » Elle entama des calculs avec un bloc-notes et un crayon.

« Allez au diable ! » Bruce fit volte-face et prit la direction de sa Mercury. Une fois au volant, il claqua la portière, démarra, fit immédiatement marche arrière et se détacha du trottoir pour se mêler à la circulation. Il passa devant le camion ; l'instant d'après, il l'avait laissé derrière lui, toujours stationné en face du magasin avec son chargement de cartons ; Susan et le jeune homme, plantés à côté sur le trottoir, semblaient en pleine discussion.

Ils peuvent tout garder, pensa-t-il, ils peuvent se les mettre au cul !

Tremblant de tous ses membres, Bruce ralentit, se rabattit sur la voie de droite et tourna au carrefour, laissant sa voiture poursuivre sa route au point mort dans une petite rue tranquille située à l'écart. Le bruit de la circulation avait disparu. Paix. Il éteignit le moteur. La voiture continuait de rouler. Il tira le frein à main.

Est-ce que je dois repasser à la maison ? s'interrogea-t-il. Y récupérer mes affaires ? Non, décida-t-il. Je ne remettrai probablement jamais les pieds là-bas. Je ne vois pas pourquoi je le ferais... Dommage, songea-t-il. Après tout le mal que je me suis donné... Quelle histoire ! Comment avait-elle pu organiser tout ça, allant jusqu'à calculer exactement la part de machines qui lui revenait ? Elle a sans doute demandé conseil à son avocat.

Je ferais aussi bien de reprendre la route. Mais ça ne lui disait rien. Après avoir remis le contact, il roula le long des villas. Quartier résidentiel. Pelouses et allées. Pendant un certain temps il conduisit ainsi à l'aventure.

Je n'aurais jamais imaginé que ça finirait ainsi, ruminait-il. Comment aurais-je pu ? Je la connais depuis si longtemps. Depuis le lycée. Quand j'étais son élève et que je lui portais le journal. Ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille, cette histoire

de ne pas m'inviter à entrer dans sa maison. C'est la même chose qui recommence. J'aurais dû retenir la leçon.

Le mieux que j'aie sans doute à faire, c'est de louer une chambre. Je vais en prendre une quelque part en ville et y rester le temps de me reposer. J'y verrai plus clair ensuite ; je saurai bien me débrouiller.

Pour le moment il se sentait incapable de réfléchir.

Je ferai des projets plus tard, décida-t-il.

Il tourna par conséquent en direction du quartier des locations meublées, pour finalement tomber sur une grande maison blanche en bois, avec plusieurs sonnettes et boîtes aux lettres. À l'une des fenêtres de devant pendait un écriteau À LOUER. Bruce se gara et sortit de son véhicule.

Le voisinage est plutôt chouette, se dit-il en montant les marches de la véranda. Un carton de bouteilles de Coca-Cola vides y trônait. Bruce appuya sur la sonnette du haut. La porte s'ouvrit bientôt sur un homme corpulent entre deux âges, en pantalon et maillot de corps. Son gros ventre débordait par-dessus sa ceinture.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda l'homme en portant un doigt à son œil pour le frotter.

Bruce lui expliqua qu'il était intéressé par la chambre. Son interlocuteur lui dit qu'il n'était pas le gérant, seulement un des locataires – pompier de son état, il dormait le jour. Il l'entraîna néanmoins dans l'escalier moqueté qui menait jusqu'à la chambre libre. Celle-ci venait d'être repeinte, elle sentait le propre. Dans un coin se trouvait un divan ; dans l'autre, un radiateur à gaz. Les deux fenêtres étaient équipées de stores et de rideaux. Le pompier resta sur le seuil, toujours occupé à frotter son œil.

« C'est très bien, déclara Bruce.

— Vous pouvez emménager tout de suite, dit le pompier en lui tournant le dos pour redescendre l'escalier. Le gérant de la maison sera là dans la soirée, vous n'aurez qu'à lui payer votre loyer à ce moment-là. C'est 20 dollars pour autant que je m'en souviene, mais il vaut mieux que vous voyiez ça avec lui. »

Bruce avait encore suffisamment d'affaires dans sa voiture : il avait sa garde-robe, et c'était ce qui comptait. Il avait aussi sa

trousse de toilette, sa brosse à cheveux, son après-rasage, ses boutons de manchette et ses chaussures. Après avoir monté sa valise dans la chambre, il rangea ses vêtements dans les tiroirs de la commode et dans le placard de la penderie en carton-pâte. Puis il ferma la porte, ôta son veston et s'étendit sur le petit lit une place. Il y avait des draps, des couvertures, et même un oreiller. *Tout ce qu'il me faut*, pensa-t-il, couché sur le dos, les bras le long du corps. *Je vais devoir prendre mes repas à l'extérieur, mais j'en ai l'habitude.*

Je vais séjourner ici quelques jours, se dit-il. *Jusqu'à ce que j'aie pris une décision.*

Il lui restait 20 ou 30 dollars dans son portefeuille, peut-être davantage. Bruce envisagea de se lever pour aller vérifier, mais après réflexion décida que cela n'en valait pas le coup. « J'ai suffisamment d'argent, trancha-t-il. Je vais me débrouiller. »

La chambre lui paraissait confortable et tranquille. Quelques rares voitures passaient dans la rue en contrebas. Il écoutait les bruits de leur moteur. *Ça pourrait être pire*, se répétait-il. *Je ne m'en sors vraiment pas si mal. Merde, j'ai pour moi ma santé et ma jeunesse ; tant qu'on a ça, on n'a aucun souci à se faire, pas vrai ? Et puis j'ai appris quelque chose. L'expérience est toujours profitable. D'ailleurs, si j'en ai envie, je peux y retourner pour réclamer les machines qui m'appartiennent. Mais pourquoi me donner cette peine ? Qu'elle les garde ! Si c'est si important pour elle. Qu'elle en tire du fric, si elle veut !*

Bruce demeura allongé, à réfléchir à tout ça.

Couché sur son lit, Bruce se rappela le jour où ils avaient vu pour la première fois leur nouveau professeur, une jeune femme postée devant le tableau noir. Seul dans sa chambre meublée, il se remémora ce jour capital où, bien des années plus tôt, il était entré dans la salle de classe et l'avait aperçue occupée à écrire en grosses lettres bien nettes :

MLLE REUBEN

Mlle Reuben portait un tailleur bleu, une tenue guère courante. Il leur sembla à tous qu'elle était habillée pour une grande occasion, une messe ou quelque visite officielle. Le coloris de ses cheveux les stupéfia au point de susciter maints chuchotements. Ils étaient blonds, pas gris foncé comme ceux de Mme Jaffey. Aucun d'eux n'avait jamais eu de professeur aux cheveux blonds ; c'étaient des cheveux de fille, pas ceux d'un professeur.

Quand elle se détourna du tableau, ils s'aperçurent qu'elle leur souriait, non pas à l'un d'entre eux en particulier mais à toute la classe. Certains en furent terrifiés et allèrent s'asseoir tout au fond de la salle. Elle avait le teint rose, semé de taches de rousseur, un visage rond, lisse et étrangement expressif. Ses yeux aussi leur parurent inquiétants ; elle avait l'air d'observer tout ce qui se passait dans la classe. Son regard ne se fixait sur rien. Quelques élèves remarquèrent qu'elle portait un bouquet de fleurs blanches accroché à son tailleur bleu, au niveau du boutonnage – lui aussi blanc, cela ne leur échappa pas.

La dernière cloche retentit.

Mlle Reuben s'assit au bureau de Mme Jaffey en disant : « Très bien, les enfants. » Le peu d'entre eux qui bavardaient se turent aussitôt. « Je serai votre professeur jusqu'à la fin du

semestre. Mme Jaffey ne reprendra pas son poste. Elle est très malade. À présent, nous allons faire l'appel. » Le registre de présence de Mme Jaffey était posé sur le bureau. « Je crois savoir que vous êtes censés être assis par ordre alphabétique, mais je vois que ce n'est pas le cas. Pas un seul d'entre vous ne se trouve à sa place. »

L'ensemble des garçons s'étaient réfugiés du même côté, laissant les filles entre elles. Il n'y avait personne au premier rang – pas la peine de chercher plus loin la raison pour laquelle Mlle Reuben s'était doutée de quelque chose. Mais tous se sentaient mal à l'aise. Comme elle était maligne. Mme Jaffey n'aurait jamais rien remarqué, alors qu'elle-même l'avait vu d'un coup d'œil.

Une fille se leva. « Je suis le chef de classe de Mme Jaffey, dit-elle. C'est toujours moi qui fais l'appel. »

C'était la vérité. Mais Mlle Reuben répliqua : « Merci, mais aujourd'hui c'est moi qui vais le faire. Voici comment je veux que nous procédions. » Elle gratifia la classe d'un nouveau sourire. « Quand je prononcerai le nom d'un élève, je ne veux pas que ce soit lui ou elle qui réponde. Vous m'avez comprise ? »

Tous demeurèrent muets de stupéfaction, eux qui avaient prévu de répondre : « Présent », comme ils le faisaient depuis la veille avec le remplaçant.

« Ce que j'attends de vous, poursuivit Mlle Reuben, les mains croisées au centre du bureau, c'est ceci. Chaque fois que j'appelle un élève, je veux que tous les autres – ensemble ! – le ou la désignent du doigt. Et je ne veux pas entendre un mot. Vous avez tous compris ? »

Mlle Reuben prononça un nom. Quelques élèves désignèrent aussitôt un garçon du doigt. Elle le dévisagea, puis le pointa sur le registre de présence. Elle appela un deuxième nom. Cette fois, davantage d'enfants tendirent le doigt. Le temps de finir l'appel, les élèves rivalisaient d'enthousiasme en se désignant mutuellement du doigt.

« Bien, conclut-elle. À présent, je pense vous avoir tous gravés dans ma mémoire. Je vais vous demander de vous asseoir par ordre alphabétique, comme le faisait Mme Jaffey. Et si je prononce mal un nom, je veux que les autres me corrigent

sur-le-champ. » Elle sourit encore. « Je vous prie à présent de vous lever et de vous mettre à votre place habituelle sans faire de bruit. »

Elle ne les quitta pas du regard pendant qu'ils s'exécutaient, comme si elle cherchait quelque chose de bien précis. Aucun d'eux ne savait de quoi il pouvait s'agir, et même les fortes têtes du fond de la classe se gardaient bien de dire quoi que ce soit en regagnant leur place. « Parfait », commenta Mlle Reuben, une fois l'ordre revenu.

On n'entendait pas une mouche voler. Ils attendaient craintivement la suite.

« Alors, les enfants, vous vous êtes bien amusés ces quinze derniers jours, déclara Mlle Reuben. Vous avez eu un avant-goût des grandes vacances. Vous avez agi à votre guise. J'espère que vous en avez bien profité, parce que le mois prochain ce ne sera plus qu'un souvenir, et vous vous direz que vous avez eu une sacrée chance.

« Est-ce que cela vous intéresse de savoir quel a été le résultat de votre mauvaise conduite ? Vous avez forcé une vieille dame à quitter cet établissement. Une vieille dame qui faisait partie de la première équipe enseignante du lycée Garret A. Hobart. Avant même que vos parents ne soient nés.

« Il ne lui restait plus qu'un mois avant de partir à la retraite. Vous lui avez mené la vie dure le mois dernier. Vous l'avez empêchée d'achever son dernier mois, elle qui le méritait tant.

« Vous l'avez rendue malade.

« Bien sûr, je sais que vous n'êtes pas tous responsables au même degré. J'ai eu une longue conversation avec Mme Jaffey.

« Je lui ai demandé qui était responsable. Lequel d'entre vous.

« Vous savez ce qu'elle a répondu ?

« Mme Jaffey n'a pas voulu citer de nom. "Ce sont tous de bons enfants", m'a-t-elle affirmé. Qu'est-ce que vous en dites ? Vous la chassez de ce lycée où elle a enseigné pendant quarante et un ans, vous la rendez malade, et croyez-vous qu'elle vous dénoncerait ? Non, pas un mot. »

Même les garçons les plus costauds et les plus endurcis s'aplatissaient sur leur chaise. Honte et désarroi les atteignaient tous.

« Vous savez ce que nous allons faire ? demanda Mlle Reuben en élevant progressivement la voix.

« Vous allez écrire à Mme Jaffey pour lui présenter vos excuses.

« Je veux savoir lesquels d'entre vous font les malins. Je le saurai, c'est moi qui vous le dis.

« J'ai enseigné à des élèves beaucoup plus grands que vous. Dans l'Est, d'où je viens, j'avais une classe de lycée.

« Certains d'entre vous préfèrent se réserver pour me mettre à l'épreuve plus tard. Très bien. Nous verrons. J'attends. »

Un bruit incongru retentit au fond de la classe. Mlle Reuben se leva de son siège. « Très bien », répéta-t-elle, avant de remonter lentement l'allée jusqu'au bout. Son visage était cramoisi, son front et ses lèvres gonflés. Comme elle passait devant eux, les enfants virent que ses yeux vifs et perçants brillaient comme ceux d'un oiseau.

Personne ne soufflait mot. Ils se faisaient tous minuscules.

Une fois au fond de la salle, Mlle Reuben s'immobilisa devant la table d'un élève. Ce n'était pas lui l'auteur du bruit. Elle le fixa jusqu'à ce que ses épaules se voûtent d'appréhension. Toute la classe le vit trembler, certains se mirent à ricaner. Mlle Reuben fit aussitôt volte-face en criant : « Taisez-vous ! »

Ils se turent instantanément.

« Lève-toi », dit Mlle Reuben au garçon.

Le garçon se mit debout, en repoussant maladroitement sa chaise.

« Comment s'appelle-t-il ? » demanda Mlle Reuben à la cantonade.

Et tous de répondre en chœur : « Skip Stevens, mademoiselle. »

Déglutissant de nervosité, Skip Stevens bredouilla : « Ce n'est pas moi qui l'ai fait.

— Fait quoi ? tonna Mlle Reuben. T'ai-je accusé de quoi que ce soit ? » Elle éleva la voix de façon que les autres comprennent qu'il s'agissait d'un jeu. Ils explosèrent aussitôt de rire.

Dès qu'ils se furent calmés, Skip Stevens se concentra et lança : « C'est lui. » Il désignait le coupable du doigt, Joe St. James.

« Viens devant, Skip, lui dit Mlle Reuben. Tu vas t'asseoir en face de moi. » Sans un regard en arrière, elle remonta l'allée pour retourner à son bureau. Skip Stevens savait qu'il n'avait pas d'autre choix que de la suivre. Il n'avait rien fait, mais il devait obtempérer. La tête basse, empli de honte, il traînait les pieds derrière elle. « Prends une chaise », lui ordonna Mlle Reuben.

Il s'apprêtait à prendre un siège vide du fond, mais Mlle Reuben l'arrêta : « Par ici. Devant moi. Là où je peux te voir. »

Skip fut donc contraint d'aller chercher une chaise pour s'installer juste à côté d'elle. Il se força à fixer le sol, décidé à se conduire comme si elle n'était pas là, si proche de lui.

Le temps passa. Les élèves gardaient le silence, par peur qu'elle ne les remarquât et ne leur posât une question, ou ne leur infligeât quelque tâche.

Qu'ai-je fait de mal ? se lamentait-il tête baissée, les yeux rivés sur le plancher. *Qu'est-ce que je fais ici ? Comment est-ce arrivé ?*

Il n'y a aucune raison pour qu'elle me traite ainsi, s'insurgeait-il en son for intérieur. *Ce n'est pas juste.* La haine le submergea, mais plus encore un sentiment de culpabilité, la certitude d'avoir commis une bêtise. La haine finit par s'évanouir, contrairement à l'impression de n'avoir pas su faire ce qu'il fallait *C'est ma faute,* pensa-t-il. *J'ai fait une bêtise et je suis puni. Elle a raison. Je la déteste,* songea-t-il, *mais elle a raison. Qu'elle aille au diable !*

Il porta ses mains à sa figure pour se cacher les yeux.

« L'un de vous est-il déjà allé à New York ? » demanda bientôt Mlle Reuben, souriant de nouveau de sa manière efficace, impersonnelle, impitoyable.

En fin de compte, comme personne ne disait rien ou n'osait broncher, une élève leva la main.

« Quand était-ce ? s'enquit Mlle Reuben.

— Il y a trois ans, mademoiselle, lui répondit la fille.

— Va chercher du papier réglé dans le placard à fournitures, dit Mlle Reuben à l'adresse de Skip, et distribue-le à tes condisciples. » Elle lui montra le format de feuillet qu'elle avait en tête. « Pour commencer la matinée, reprit-elle en se levant pour aller au tableau, je veux que vous écriviez une rédaction. » Sur le tableau elle écrivit en grandes capitales :

MON IDÉE DE NEW YORK

« Je voudrais que vous vous imaginiez en voyage dans l'Est, à New York, précisa-t-elle, et que vous me racontiez tout ce que vous pensez voir là-bas. Décrivez-moi le métro, par exemple. Ou Coney Island, la Bourse, les Yankees... Ou les musées. Tout ce qui vous traverse l'esprit... »

Docilement, chaque élève prit la feuille de papier qui lui était tendue et se mit aussitôt à griffonner. Skip se réinstalla à sa place, juste devant le bureau de Mlle Reuben, et empoigna son propre crayon pour inscrire son nom dans le coin supérieur droit de la feuille. Dans la salle, on n'entendait plus que le froissement du papier, le bruit de la respiration des élèves et celui des gommes et des crayons.

La chaise de Skip se trouvait si près de Mlle Reuben qu'il pouvait sentir les fleurs qu'elle portait. Dans cette salle à l'atmosphère étouffante, confinée, leur parfum lui rappelait celui des mûres. Les après-midi entiers de fin d'été passés étendu dans le jardin sous les haies, parmi les mûres tièdes et sucrées...

Qu'est-ce que je pourrais bien dire à propos de New York ? se demanda-t-il. *Je n'y suis jamais allé. J'ai pas mal roulé ma bosse, mais je ne me suis jamais aventuré aussi loin dans l'Est. C'est encore une de ses inventions pour nous faire souffrir. Pour me ridiculiser davantage...*

Je n'y arriverai pas, décida-t-il.

L'instant d'après, Mlle Reuben le rappelait à l'ordre. « Skip Stevens. » Elle avait les yeux fixés sur lui, droit sur sa personne. « Pourquoi n'es-tu pas en train d'écrire ? »

Il avait poussé sa feuille et posé son crayon. Sur la feuille, il n'y avait que son nom et le sujet de la rédaction.

« Je n'y arrive pas. » Skip se tassa sur sa chaise pour éviter le regard de Mlle Reuben ; sa voix faiblit, se mua en un marmonnement presque inaudible. « Ça ne fait rien si je n'y arrive pas ? »

— Tous les autres continuent d'écrire », lui fit remarquer Mlle Reuben. Après avoir tiré son siège de l'autre côté du bureau, elle se pencha au-dessus de lui et lui demanda : « Et pourquoi ne peux-tu pas écrire sur New York ? »

— Je n'y suis jamais allé », répondit-il. L'odeur de mûres devenait si entêtante qu'il retint son souffle. Il n'osait respirer ; il avait le corps en feu, sa peau le démangeait. Il avait envie d'éternuer.

« Tu n'aurais pas pu faire semblant ? » lui souffla-t-elle à l'oreille, se baissant de manière à ne parler qu'à lui seul, dans un chuchotement qu'aucun autre élève n'était censé entendre. Sa voix avait perdu sa dureté. La tête baissée, Bruce ferma les yeux. Au-dessus de lui, tout près de lui, la voix de Mlle Reuben murmurait et roucoulait : « Essaie juste d'imaginer à quoi ça peut ressembler, suggéra-t-elle, les lèvres presque collées à son oreille. Tu ne trouverais pas ça amusant ? »

— Sans doute », répondit-il, n'osant ni lever la tête ni ouvrir les yeux.

Oui, songea-t-il, ce serait agréable. Mais c'est trop loin. Trop irréal. Je ne vois pas l'intérêt de m'exciter pour quelque chose d'aussi éloigné. « J'aimerais bien aller à New York, lui dit-il. Il y a un tas de choses que j'aimerais faire. Mais flûte – je connais mes propres limites. Je n'irai jamais là-bas. Essayons d'être un peu réaliste.

— Alors, susurra-t-elle, sur quoi aimerais-tu faire ta rédaction ? »

Je n'ai aucune envie de faire une rédaction, pensa Bruce en se rejetant en arrière, les mains plaquées sur sa figure. *Pourquoi le devrais-je ? Où est-ce que ça me mènera ? Pourquoi ne puis-je rien trouver qui me plaise ? Imaginer ceci ou cela, un voyage imaginaire dans un pays agréable et paisible...* Il ramassa son crayon et réfléchit. *N'importe quoi ? s'étonna-t-il. Sur n'importe quel sujet ? Je suis libre de faire ça ? De m'imaginer tout ce qui me chante ?*

« Je crois que je vais raconter ce qui va se passer », balbutia-t-il. *Je vais m'imaginer l'avenir dans quelques mois. Encore mieux : dans plusieurs années. Comment les choses se seraient passées entre nous. Si tout avait marché. Si j'avais pu rapporter ces satanées machines et y travailler au magasin, le soir, jusqu'à ce que je les aie transformées pour presque rien, de manière à pouvoir en tirer un bon prix. Si elle n'avait pas agi dans mon dos pour s'en débarrasser, et puis, quand j'ai découvert la vérité – comme ça devait forcément arriver – si elle ne s'était pas débarrassée aussi de moi. Et a tiré un trait sur tout. Donc je n'ai qu'une chose à faire, aller me coucher et pondre une rédaction imaginaire.*

Elle aura pour titre :

COMMENT NOUS AVONS CASSÉ LA BARAQUE
AVEC LES MACHINES À ÉCRIRE JAPONAISES,
ET CE QUI NOUS EST ARRIVÉ ENSUITE.

Quand les Mithrias seront vendues, décida-t-il, nous aurons assez d'argent pour intéresser une grosse société américaine de machines à écrire. Une fois franchisés, nous serons vraiment en mesure de les représenter. Peut-être qu'ils refuseront d'accorder de nouvelles franchises à Boise. Mais ça nous sera égal. Rien ne nous empêchera d'ouvrir un magasin ailleurs avec tout l'argent que nous aurons gagné. Nous pourrons nous installer où bon nous semble.

Par exemple, pensa-t-il, nous pourrons ouvrir un point de vente à Montario. Je connais tellement bien la ville que ça nous donnerait un sacré avantage. Il faudra que j'aille y faire un tour, tout seul, un dimanche. Pour me rendre compte de la situation.

Le cinéma Louxor était ouvert, puisque c'était dimanche ; une bande de garçons en jean et de filles en jupe et chemisier s'agglutinaient autour de la caisse.

À part les drugstores ouverts à chaque extrémité de la ville, les cafés et le cinéma, tout était fermé. La plupart des places de parking restaient vides. Les trottoirs et la chaussée étaient gris de poussière et jonchés de papier. De l'autre côté des voies

ferrées, la station d'essence à prix réduit se faisait un fric fou avec les voitures de passage. Assise sur la pelouse devant le motel *Les Colonnes romaines*, une femme en short lisait un magazine.

Une fois descendu de sa voiture, il se mit à flâner dans les rues, s'arrêtant devant les vitrines des magasins. La plupart existaient au moins depuis son enfance, mais il les voyait à présent sous un jour différent ; ce n'était plus un gamin ou même un client, mais un concurrent potentiel qui souhaitait ouvrir son propre commerce. Ce n'était pas là un rêve, mais une possibilité on ne peut plus concrète.

Dans son drugstore au coin de la rue, M. Hagopian était en train de bricoler un étalage de produits insecticides. *Et voilà ce vieil adipeux*, pensa Bruce. *Toujours aussi renfrogné. S'il me voyait, il recommencerait à m'en vouloir. Jusqu'à son dernier souffle.*

Je me demande ce que le vieil Hagopian penserait si j'ouvrais un magasin à côté du sien... songea-t-il.

Aurait-il une crise cardiaque ? Me chasserait-il à coups de balai ? À moins qu'il ne soit incapable d'admettre que c'est bien moi.

Les mains dans les poches, Bruce déambula sur les voies ferrées, les traversa, puis revint sur ses pas après avoir dépassé les entrepôts abandonnés. Assis sur le banc de la gare, un homme d'un certain âge chassait avec sa canne les mouches aux ailes effilées qui s'étaient amassées dans l'air de l'après-midi.

Au loin, sur la grande route, un camion klaxonna.

En août, ils fermaient leur boutique de Boise et emménageaient à Montario. Ils avaient loué ce qui avait précédemment été la plus vieille quincaillerie de la ville. Elle était restée inoccupée pendant des mois, une étroite bâtisse noire de poussière, coincée entre une boulangerie Scandinave et une blanchisserie. Mais le loyer était modeste. Et ils n'étaient pas obligés de racheter l'installation ; le propriétaire les laissa tout bonnement enlever les anciens comptoirs et éclairages et tout jeter aux ordures.

Lui et sa femme arrivèrent de bon matin affublés de vêtements usagés. Ils commencèrent par lessiver les lieux, puis ils refirent les peintures. Ensuite, avec des blocs de basalte et de mortier, Bruce s'attaqua à la devanture en gardant la longueur de l'ancienne vitrine. Il installa une jardinière en pierre massive pour arbustes et mit en terre deux plantes vertes plus quelques pieds vivaces à tiges courtes. Enfin, il remplaça la porte par un modèle moderne tout en verre et en cuivre, équipé d'une serrure en forme d'étoile.

Presque dès l'ouverture, les affaires se firent florissantes. Mais au cours du deuxième ou du troisième mois, Bruce prit conscience d'un phénomène que ni lui ni Susan n'avaient prévu. Plus rien ne l'intéressait dans cette ville. Jusqu'à la gestion de son commerce qui lui paraissait monotone ; tous les jours, il se retrouvait face à la même vieille rue de la Colline de son enfance, face aux mêmes agriculteurs de l'Idaho, et, si prospère que fût son commerce, Bruce ne serait jamais véritablement heureux. Il se mit donc en chasse, dans l'espoir de provoquer le destin. Dès lors, pour la première fois, il commença à envisager un véritable départ ; non pas juste une vingtaine de kilomètres plus loin sur la route, mais peut-être pour une ville qu'il ne connaissait pas, voire un tout nouvel État.

En outre, c'était encore le secteur de Milton Lumky.

Un après-midi, dans le cadre d'une de ses tournées officielles pour les Papeteries Whalen, Lumky passa les voir avec sa serviette en cuir.

« Où est ta voiture ? s'enquit Susan. Je ne la vois pas.

— Je l'ai vendue, répondit Milt. Trop difficile de se faire dépanner sur la route. » Par la fenêtre, il lui désigna une berline étrangère garée au bord du trottoir. « Je l'ai échangée contre un modèle suédois.

— Tu ne vas pas avoir du mal à te procurer des pièces pour un modèle suédois ? » s'enquit Bruce. Ils sortirent du magasin et traversèrent la rue pour aller admirer la voiture.

« Elle est neuve, déclara Milt. Pas besoin de dépannage. »

Depuis leur position, ils voyaient Susan à l'œuvre à l'un des bureaux du magasin.

« Comment avez-vous fait pour vous installer dans un coin perdu comme Montario ? lui demanda Milt.

— J’y suis né, répondit Bruce. J’y ai grandi.

— C’est vrai, tu es un gars de l’Idaho. Je te vois toujours comme un citadin. Ta société de discount ne se trouvait-elle pas à Reno ? (Puis, après quelques secondes de réflexion :) Quelqu’un d’autre a vécu ici quelque temps. Oui, c’était Susan. Elle m’a dit un jour qu’elle avait enseigné au lycée.

— J’étais dans sa classe en huitième », annonça Bruce.

Une expression d’incrédulité se peignit lentement sur la figure de Milt. « Vraiment ?

— Oui.

— Je ne sais jamais si je dois te croire. Ça te fait tellement prendre ton pied de dire des choses qui choquent les gens.

— Je ne vois pas ce qu’il y a de choquant là-dedans », répliqua Bruce.

Ils revenaient au magasin en flânant quand Milt, qui luttait encore intérieurement contre ses émotions, insista : « Tu le savais quand tu t’es marié ?

— Bien sûr.

— Et elle ?

— Mais oui », l’assura-t-il. Un malicieux plaisir s’empara alors de lui, qu’il ne put réfréner. « C’est même pour ça qu’on s’est mariés », déclara-t-il.

En proie à un soupçon horrible, Milt s’exclama : « Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Que nous avons concrétisé l’attachement que nous avions l’un pour l’autre dans notre jeunesse. Ce n’était pas possible à l’époque ; elle avait plus de 20 ans et moi à peine 11.

— De quelle sorte d’attachement s’agissait-il ? » Ils se trouvaient à présent à l’intérieur du magasin. L’attitude de Milt traduisait tant de stupeur que Susan leva les yeux de son travail. Milt s’adressa à elle : « C’est vrai que tu étais son professeur de huitième ?

— Absolument », confirma Susan. Elle se tourna vers Bruce, et tous deux échangèrent un regard d’une espiègle gaieté. Sans hésitation, elle reprit l’histoire là où son époux l’avait laissée, parfaitement consciente de la situation. « C’était mon élève

préféré. Non pas parce qu'il était brillant, mais il était tellement mûr pour son âge ! Je veux dire, il était affreusement sexy. »

Milt en perdit l'usage de sa langue.

« J'ai toujours une photo de lui à 11 ans, reprit Susan de sa voix posée et raisonnable. Chaque fois que c'était possible, je le faisais asseoir à mon bureau pendant que je faisais cours. Mais nous avons quand même dû prendre notre mal en patience. Pendant toutes ces années, nous nous sommes vus en secret. Il venait me rendre visite chez moi quand il était au lycée. Il avait presque l'âge ; on a bien failli craquer, à l'époque. Mais on devait quand même attendre un petit peu. Tu veux voir la photo ?

— Non, marmonna Milt.

— Cela valait la peine d'être patient, fit remarquer Susan. Plus on se retient, meilleur c'est. Pas vrai, Bruce ? »

Le malaise de Milt était devenu si manifeste qu'ils cessèrent leur petit jeu. Mais Lumky resta sombre et taciturne tout l'après-midi, à traîner dans le coin sans pouvoir se décider à partir mais pas davantage capable d'entretenir la conversation. En fin de compte, il leur dit au revoir et repartit en direction de sa voiture suédoise. Agitant la main sans même les regarder, il mit le contact et s'en alla.

« On n'aurait pas dû le taquiner », fit remarquer Bruce. Mais ça les avait bien amusés. Tous deux s'étaient divertis à ses dépens, et ils avaient le sourire à présent. *Si l'occasion se représentait, s'avoua-t-il, nous n'hésiterions pas à recommencer.*

Plus tard dans le mois, il eut vent d'une affaire par un représentant qui venait du Colorado. À Denver, un magasin de machines à écrire était à vendre, un petit local dont le propriétaire avait péri dans un accident de voiture. Les parents de la malheureuse victime n'avaient aucun goût pour les affaires, et ils n'en demandaient pas cher. D'après le représentant, le fonds de commerce comprenait plusieurs franchises intéressantes, auxquelles s'ajoutaient une devanture et une décoration intérieure au goût du jour, ainsi qu'un stock assez bien fourni. Sans compter que Denver ne cessait de se développer.

S'il s'agissait vraiment d'une aubaine, elle risquait de lui passer sous le nez. Aussi se décida-t-il cette fois pour l'avion. Un parent du défunt vint le chercher à l'aéroport de Denver pour le conduire au magasin. Il y avait une enseigne au néon, et la caisse quasiment neuve valait 400 dollars à elle seule. Le stock se composait pour l'essentiel de coûteuses machines de bureau, mais Bruce ne doutait pas de pouvoir les échanger auprès des fabricants contre des modèles meilleur marché. L'emplacement lui plaisait ; naturellement, il ne connaissait pas Denver, mais le quartier commerçant semblait animé, et il voyait beaucoup de circulation. Quant aux autres magasins, tout spécialement ceux qui se trouvaient du même côté de la rue, ils lui semblaient tout à fait modernes et prospères.

Il reprit l'avion pour Boise, récupéra sa voiture et rentra à Montario discuter du magasin de Denver avec Susan. Bruce avait eu l'heureuse idée de lui en rapporter des photos ; lorsqu'il les lui montra, elle convint qu'il avait fière allure. Or il leur fallait autre chose ; le magasin de Montario ne leur suffisait plus.

« Dois-je vendre ma maison de Boise ? » demanda-t-elle. Ils l'avaient louée, dans l'idée qu'un jour ils pourraient décider de s'y réinstaller.

« Vends-la, dit-il. Nous allons tout vendre. Denver se trouve trop loin pour envisager un déménagement. De toute façon, les aménagements du magasin sont mieux qu'ici.

— Ne risquons-nous pas de vendre à perte si nous liquidons nos biens ?

— On n'a rien perdu quand on a revendu Polycopie Service », répliqua-t-il.

Elle hocha la tête. « Tu veux faire une offre pour le magasin de Denver ? Je ne l'ai pas vu, mais si tu penses qu'il vaut le coup, et que nous pouvons nous débarrasser du nôtre... (elle lui sourit)... je te laisse libre d'en décider.

— Je vais leur soumettre une offre, dit-il. On verra bien ce qu'il adviendra. »

Par l'intermédiaire de leur avocat Fancourt, ils leur proposèrent la somme de 12 000 dollars pour le stock, la décoration, les franchises, le pas-de-porte et le local. Après des

semaines de marchandage, les gens de Denver acceptèrent leur offre.

Vers la fin de l'année, ils firent des démarches pour vendre le Centre de la Machine à Écrire de Montario et reprendre le magasin de Denver. Toute l'opération traîna en longueur, car le magasin – la « Maison des Fournitures de Bureau du Colorado » – faisait partie d'un patrimoine indivis entre de nombreux héritiers. Mais tout finit par s'arranger. Bruce et Susan retournèrent une dernière fois à Montario, puis ils entrèrent en possession de leur bien à Denver. Et voilà...

Les affaires marchaient bien à Denver ; ils savaient qu'ils arriveraient à leurs fins en s'accrochant assez longtemps. Susan se retira peu à peu du magasin, laissant Bruce se charger de tout. Il achetait ce qu'il sentait pouvoir vendre, et c'était lui qui définissait la stratégie commerciale ; Susan ne voyait rien à redire à sa gestion, et chacun d'eux se montrait plus détendu avec l'autre quand ils se retrouvaient le soir à la maison. Ils achetèrent une maison à Denver. Taffy intégra l'enseignement public. Ils en vinrent à prendre conscience d'avoir fait le bon choix ; dorénavant, leur existence ne connaîtrait sans doute plus de grands changements. Ils continueraient à vendre au détail des machines à écrire à Denver, et vivraient demain comme aujourd'hui en bonne entente, aussi longtemps que rien n'arriverait ni à l'un ni à l'autre, ni d'ailleurs au pays et à la société qui les entouraient. Si le monde dans lequel ils vivaient pouvait se maintenir, eux parviendraient vraisemblablement à préserver leur magasin, leur maison et leur petite famille. Au fil des mois, leurs doutes diminuèrent, puis finirent par s'évanouir. À un moment donné, leurs dernières inquiétudes les avaient abandonnés. Ils ne s'en rendirent même pas compte ; cela arriva tout naturellement, dans le cours de la routine quotidienne.

L'été suivant, Bruce apprit d'une source indirecte que Milt Lumky était décédé.

Il avait toujours l'adresse de Cathy Hermes à Pocatello, aussi lui envoyèrent-ils leurs condoléances. Une bonne semaine s'écoula avant qu'ils ne reçoivent une lettre d'elle qui leur donnait des détails sur sa disparition.

D'après Cathy, c'était la maladie de Bright qui l'avait emporté. Elle pensait que l'issue fatale aurait pu être évitée s'il avait pris soin de sa santé. Dans sa lettre, Bruce sentit une pointe d'amertume dirigée contre lui, mais sans doute aussi contre tout le monde sans distinction – tout ce qui avait eu un rapport avec Milt, y compris Milt lui-même. À plusieurs reprises, elle adressait à celui-ci, ainsi qu'à elle-même, des reproches rétrospectifs. Pour commencer, Lumky aurait dû arrêter de tourner dans son secteur. Il aurait dû prendre un emploi de bureau quelque part, de manière à pouvoir aller aux toilettes ou se reposer chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. L'obnubilation de Cathy transparaissait dans plusieurs passages de sa missive. La meilleure solution aurait été qu'elle demande le divorce, pour qu'elle et Milt puissent convoler et s'installer à Pocatello. Après le mariage de Bruce et de Susan, disait-elle, Milt avait évoqué cette éventualité, mais il avait fini par arrêter d'en parler. Et la question ne s'était plus jamais représentée.

Le reste de la lettre abondait en formules toutes faites. Malgré son deuil, Cathy semblait garder les pieds sur terre.

Quelques jours plus tard, le téléphone sonna à leur domicile. Quand Susan eut décroché, Bruce l'entendit qui disait : « Peut-être vaut-il mieux que je vous passe mon mari.

— Qui est-ce ? s'enquit-il en se levant de son fauteuil.

— C'est Cathy Hermes, répondit Susan avec une drôle d'expression sur le visage. Elle appelle de Pocatello par l'interurbain. » Alors qu'il gagnait le couloir pour se rapprocher de l'appareil, elle ajouta : « C'est une question d'argent.

— Quel argent ? fit-il.

— Il vaut mieux que tu lui parles », répéta-t-elle.

Il prit le combiné. « C'est Mme Hermes, fit une voix féminine dans son oreille. Je voulais vous demander quelque chose, monsieur Stevens. » Après avoir tourné autour du pot, Cathy finit par lui expliquer qu'avant sa mort, Milt lui avait parlé de diverses personnes qui lui devaient de l'argent, et qu'il avait mentionné plusieurs fois que Bruce lui devait 500 dollars.

« Il vous a dit pourquoi ? lui demanda-t-il avec des sentiments mêlés.

— Il m'a raconté qu'il vous les avait prêtés pour acheter quelque chose, répondit Cathy. Je ne tiens pas à vous harceler avec ça, mais si voulez faire un geste pour lui maintenant qu'il n'est plus là, vous pourriez peut-être me les rendre. » Elle lui expliqua en long et en large combien elle et Milt avaient été proches.

« Laissez-moi en parler à ma femme, dit Bruce. Puis-je vous rappeler ou vous écrire dans un jour ou deux ? »

Cathy semblait manifestement persuadée qu'elle ne verrait jamais la couleur de cet argent. « Tout ce que vous et Susan déciderez me conviendra parfaitement. Vous savez tout comme moi qu'il n'y a rien d'écrit.

— Oui », fit-il. Puis, après lui avoir assuré qu'il était content d'avoir eu de ses nouvelles, il raccrocha.

« Elle prétend que tu as emprunté cet argent ? s'étonna Susan. Il te l'avait donné, non ?

— Il nous l'a donné à tous les deux, corrigea-t-il. En cadeau de mariage.

— Tu crois qu'il lui aurait dit que c'était juste un prêt ? Il a peut-être oublié qu'il nous l'avait donné, ou alors il a changé d'avis. Tu sais comment il était... »

Après avoir sorti les factures tombées au cours de la dernière semaine, il s'assit et entreprit de chiffrer leurs obligations financières immédiates. « On peut faire un geste, conclut-il enfin. Mais ce serait beaucoup plus commode pour nous si nous pouvions procéder en deux versements, espacés d'un mois. 250 ce mois-ci, et le solde le mois prochain.

— Fais ce que tu veux, dit Susan avec un frisson de malaise. Si tu penses que cela ne va pas mettre notre situation en péril. Je te laisse décider.

— Je vais lui faire un chèque et le lui expédier tout de suite », dit-il. Ce n'était que de cette manière qu'il parvenait à se résoudre à verser de l'argent à qui que ce soit ; au cours de ces deux dernières années, il avait pris la saine habitude de garder un contrôle strict de toutes leurs dépenses.

« Elle doit en avoir besoin, dit Susan, sans quoi elle n'aurait jamais fait une chose pareille. Appeler pour réclamer de l'argent... »

Finalement, il posta un chèque de 500 dollars à l'ordre de Cathy Hermes. Mais cela ne lui procura aucun sentiment de soulagement.

La mort, pensa-t-il, s'est toujours tenue éloignée de moi. Mes parents sont tous les deux en vie. Mon frère aussi. Le plus près qu'elle m'ait effleuré par le passé, ça a été quand Mme Jaffey est tombée malade et a quitté le lycée Garret A. Hobart pour mourir presque aussitôt. Et puis, bien sûr, nous avons repris ce magasin parce qu'un homme que nous n'avions jamais vu avait péri dans un accident de voiture. Mais elle n'a jamais eu une influence décisive sur mon existence.

L'espace d'un instant, il s'inquiéta : *Se peut-il que Milt se soit plaint à droite et à gauche de cette histoire d'argent ? Qu'il ait prétendu que je ne l'avais pas remboursé ?*

Quoi qu'il en soit, se dit-il, il ne s'agit que d'une simple somme que me réclame une personne que je connais à peine, une dépense qui doit apparaître dans nos comptes comme toute autre sortie de 500 dollars. Les raisons pour lesquelles il m'en avait fait cadeau – eh bien, elles ont disparu. Volatilisées. Je ne les connaîtrai jamais ; Cathy Hermes s'en moque, et Milt lui-même n'est plus en mesure de trancher dans un sens ou dans un autre.

Mais c'est vraiment triste que j'aie encore ce poids sur la conscience. Ne jamais avoir su quels étaient les véritables intentions ou sentiments de Milt, s'il avait changé d'avis ou s'il ne pensait tout simplement pas ce qu'il disait. Je ne le comprenais pas. Nous n'avions pas assez de contact.

L'idée lui traversa alors l'esprit qu'il n'avait jamais eu d'amis en dehors de Milton Lumky, et qu'il n'en avait donc plus un seul à présent. Susan et le magasin constituaient toute sa vie. Était-ce intentionnel de sa part ? Ou avait-il laissé les choses tendre vers cette situation ?

Pour ce qui me concerne, décida-t-il, ça me suffit. Que ce soit bien ou non. C'est ce que je voulais.

Depuis la cuisine, où elle était en train de faire la vaisselle du dîner, Susan lui lança : « Bruce, je voudrais te poser une question. Est-ce qu'il te manque ?

— Non, répondit-il.

- Tu en es sûr ?
- J'ai trop de sujets de préoccupation pour penser à lui.
- Je tâcherai de te revaloir ça, affirma-t-elle. Te mettre un fil à la patte alors que tu es si jeune. C'est horrible quand une femme plus âgée se conduit ainsi... »
- Bruce considéra cette déclaration.
- « Vous auriez pu errer d'État en État dans vos voitures, toi et Milt, poursuivit-elle. Une femme dans chaque port, tu sais... »
- Je sais.
- Et te voilà à 26 ans, avec sur les bras une femme plus vieille que toi de dix ans, une belle-fille, une maison et un commerce à tenir. Ça m'a réveillée l'autre nuit, et j'ai dû me lever et quitter la chambre tellement j'en tremblais. J'ai veillé une heure ou deux. Tu ne t'en es pas aperçu ?
- Non, avoua Bruce, qui ne s'était pas réveillé.
- Tu penses toujours qu'un jour, tu pourrais t'en aller et me laisser ? » Elle le regardait droit dans les yeux. « Je ne crois pas que je pourrais le supporter. En fait, je suis sûre que je ne le pourrais pas, murmura-t-elle.
- Tu veux dire : est-ce que je vais mourir d'une maladie des reins parce que je ne vais pas assez souvent aux toilettes durant mes heures de travail ? ironisa Bruce.
- Quand tu es descendu à Reno vendre tes machines japonaises à M. von Scharf, dit-elle, j'étais persuadée que tu ne reviendrais pas.
- C'est pour ça que tu as appelé ?
- Peut-être. »
- Il éclata de rire.
- « J'étais si contente de te voir revenir, reprit-elle. Cela m'était bien égal que tu aies ou non les machines avec toi.
- Je vois. » Bruce ne la croyait pas, mais cela n'avait aucune importance. Il était revenu, il était là à présent. « J'ai eu ma part de bon temps. Avant notre mariage. Mais peut-être ne te souviens-tu pas de Peg Googer ? »
- Sans le quitter des yeux, elle lui demanda : « Tu es heureux avec moi ? »
- Oui. »

À cet instant, Taffy surgit dans la cuisine en peignoir et pantoufles pour les supplier de la laisser regarder une émission de télévision jusqu'à la fin. Elle irait se coucher tout de suite après, leur promet-elle.

Le film se passait à bord d'un sous-marin. Bruce alla le regarder avec elle. Ils s'installèrent ensemble sur la banquette, face au téléviseur. Il se détendit dans la tranquillité du séjour, sommeillant d'un œil. Les aventures sous-marines, le combat du submersible contre d'obscurs monstres marins et les mines nucléaires soviétiques, puis le spectacle aussi interminable que bruyant des cow-boys, astronautes et policiers, passèrent peu à peu à l'arrière-plan de sa conscience. Il entendait sa femme dans la cuisine, il avait conscience de la fillette à ses côtés ; cela suffisait à son bonheur.

Fin
